

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 36

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 FEVRIER 1898

AU COIN DU FEU



SA MÈRE EST MORTE!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonces — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 5 FÉVRIER 1898

UNE INNOVATION



A présent que l'on parle d'Opéra Français, voilà la nouvelle jumelle Roetgen dont il faut se munir; c'est celle qui permettra aux pauvres hommes de voir la scène au travers des grands chapeaux que ces dames s'obstinent sans doute à porter.

PENSÉES, MAXIMES, SENTENCES

Les poètes modernes mettent trop d'eau dans leur encre.

x

Nous sommes disposés à la froideur quand le feu est éteint.

x

Les poètes, dans leur vieillesse, devraient se faire philosophes.

x

Louis XIV, quoique roi, a récompensé le mérite et encouragé les lettres.

x

Un écrivain tragique peut évoquer les esprits de l'immense abîme et ressusciter les morts.

x

Le Diable est le héros de Milton. Ovide s'est montré tout aussi partial pour les anciens géants.

x

Toute œuvre d'esprit ou de génie est aujourd'hui une bougie allumée pour des aveugles. Elle leur procure un éblouissement, mais ne leur rend pas la vue.

x

Le docteur Young, en disant que Pope avait remis Achille en jupons, comparait, je suppose, son déguisement chez les filles de Lycomède aux entraves de la rime.

x

Les honneurs, comme les empreintes d'une monnaie, peuvent donner cours au cuivre et ajouter une valeur idéale et locale à un morceau de vil métal; mais l'or et l'argent passeront partout, sans autre recommandation que leur propre poids.

(A suivre)

STERNE.

ENFONCÉ!

Madame Bonnetête. — J'ai été bien ennuyée cette semaine, bien seule.

Madame Finelame. — Comment cela?

Madame Bonnetête. — Dame, mon mari a été tous les soirs au club et n'est rentré que fort tard.

Madame Finelame. — Pas possible! Mon mari y est allé lui aussi, tous les soirs, et il m'a affirmé qu'il n'avait pas vu monsieur Bonnetête de toute la semaine.

AVEC PLAISIR

L'agent d'assurance. — Avant de remplir votre réclamation, voulez-vous, s'il vous plaît, me donner le certificat de décès de votre mari?

La veuve. — Oh! avec plaisir, monsieur.

L'INVERSE

Madame Flick. — Dites-moi, ma chère, ne vous querellez-vous pas quelquefois avec votre mari?

Madame Flock. — Moi, jamais! Mais il me cherche souvent querelle lui!

ÇA LUI A-T-IL FAIT MAL?

Le petit frère de la mariée (à son nouveau beau frère). — Dis, monsieur Henri, est-ce que cela t'a fait bien mal?

Le marié (ahuri). — Qu'est-ce qui m'a fait mal?

Le petit frère. — L'hameçon! Est-ce qu'elle te l'a passé au travers des lèvres ou dans la langue?

Le marié. — Je ne comprends rien à ce que tu dis là.

La mère de la mariée (sévèrement). — Louis, va donc jouer au jardin et laisse-nous tranquilles.

Le petit frère (pleurnichant). — Je veux savoir si elle lui a fait mal; tu disais encore hier à papa, que Catherine avait eu assez de peine à le pêcher et je voudrais voir si l'hameçon lui a fait mal.

(Le petit frère a été mis proprement à la porte; la belle-mère paraît vexée et le marié plongé dans des réflexions pas couleur de rose.)

TOUT CE QU'IL ÉTAIT BON A FAIRE

C'était dans une petite ville d'Irlande, au Palais de Justice. Un vieillard qui était appelé comme témoin et était un peu myope, au lieu de monter l'escalier conduisant à la boîte, s'engagea dans celui conduisant au banc et arriva auprès du juge.

Le juge (douce-ment). — Eh bien, mon ami, déirez-vous donc être juge?

Le témoin. — Dame, Votre Honneur, je suis si vieux maintenant que je ne vois pas grand chose que je puisse faire à part cela.

UNE ÉNIGME

Muzodor. — Où allez-vous, Billentoc?

Billentoc. — Nulle part.

Muzodor. — Attendez une minute, je vais aller avec vous.

Quand deux ou trois paroles suffisent pour arracher un misérable à sa détresse, je hais l'homme qui peut en être avare.

PAS DE VEINE



Fildacier. — Tiens, Ladébine, un petit service, mon vieux?

Ladébine. — Quoi?

Fildacier. — L'adresse de ton tailleur.

Ladébine. — Il a fait banqueroute. Mais, moi aussi, je voulais savoir l'adresse de ton bottier.

Fildacier. — Brûlé jusqu'au soubassement.

En chœur. — Pas de veine!

COMBIEN ENCORE



Ça c'est un élève du lycée de Saint-Vincent de Paul qui, gratifié pour ses étrennes d'une épinglette de 60 livres à la jambe droite et d'un complet zébré, compte sur son calendrier combien de jours encore pour avoir complété 7 ans.

MUSIQUE IMITATIVE



Lui.—Je ne m'étais jamais aperçu avant aujourd'hui que les chats n'aimaient pas la musique.
Elle.—Ce doit être la manière dont vous jouez. On jurerait le cri d'une souris.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLVI

AUX PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses ;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez,
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Êtres si doux,
On aime ;

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes !
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites !

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Malheur à nous !
Vous avez tous
Des ailes.

Lorsque sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez
Près de vous, tout bas, ô merveille !
Une voix dit :
"Dors, beau petit,
Je veille."

C'est la voix de l'ange gardien ;
Dormez, dormez, ne craignez rien ;
Rêvez, sous ses ailes de neige :
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis, d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache.
A ce fil d'or
Tient l'âme encore
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

ALPHONSE DAUDET.

INSTANTANÉS

XXXIX

LE MARCHÉ DE MISSEGHIN

Sortant de l'épaisse forêt d'oliviers pour courir dans l'or des moissons, la piste étroite serpente, tracée par les troupeaux. C'est que le marché est proche et que l'anémie des pâturages privés d'eau, décide les pasteurs à se défaire de l'excédant de leurs moutons.

Il est cinq heures du matin. Les premiers rayons du soleil irrisent de tons diaprés la dentelure des lointaines collines et la fraîcheur — délicate encore — de la nuit qui s'achève, offre au voyageur matinal ses ultimes caresses.

La brise de mer — de la mer qu'on n'aperçoit pas encore — parfume l'atmosphère de mille baisers cueillis aux corolles des jasmins.

Sur la route commencent les longues théories de bourricots, trotinant gentiment avec leurs deux coussins d'alfa réunis sur le dos, bourrés de légumes et de fruits. Voici des dromadaires à la bosse encastrée de paniers, allongeant leur long cou et s'avançant majestueusement, à pas comptés.

Un temps de galop dans les chaumes et voici Misserghin, Misserghin la blanche aux terrasses jetées ça et là comme un amas de blancs pavés.

Et la mosquée, dorée par le soleil, de laquelle se détache les tours élancées de deux minarets. Sur le flanc de la montagne et formant fond à ces bâtisses ensoleillées, une sombre forêt d'oliviers et, au loin, la ligne blanchâtre des montagnes.

Le marché s'anime.

Courges, pastèques, aubergines disputent la place aux patates, aux piments, aux caroubes. Des régimes de dattes, des montagnes de citrons, des côteaux de raisins dorés ; des figues, rouges et vertes, surmontent de vastes coussins bourrés d'olives, et les pêches, les grenades, les oranges complètent ce gracieux, frais et odorant tableau.

Ici, l'étalage d'un Vatel arabe avec les bizarres gâteaux roses et blancs, les pâtisseries anisées et les gigantesques blocs de nougat. Là, un amoncellement de blancs burnous de laine, des chéchias rouges ornées d'un gland bleu, des babouches vernies, des savates jaunes, des gandouras de soie ponceau garnies de broderies vertes.

C'est une griserie de l'œil pendant que l'oreille est assourdie des cris confus des animaux, des sons gutturaux émis par les marchands

et que, sous la chaleur, — déjà torride, — du soleil de huit heures, l'air devient peu à peu irrespirable. C'est cette odeur indéfinissable du marché arabe faite des émanations acres des bestiaux, des parfums violents des fruits du désert et de ce je ne sais quoi qu'exhalent, en Orient, les étoffes et les multiples ornements chers aux Musulmans.

Un vague relent de fleurs, de fruits, de cuirs et d'essence de rose.

SILVIO.

PRIS

La maman.—Oscar, je voudrais bien que tu aille me faire une commission.

Oscar.—Oh, maman, c'est que les jambes me font bien mal.

La maman.—C'est malheureux ! Moi qui voulais t'envoyer jusqu'au magasin de bonbons de madame Lapastille !

Oscar.—Oh, ce n'est pas bien loin, et j'essayerai d'aller jusque là.

La maman.—Eh bien, a'ors, vas-y, tu verras à côté une épicerie, tu y entrera et prendra pour moi une barre de savon.
(Ce qu'Oscar a fait une tête.)

IL AVAIT LE TEMPS



Le maître cook.—Que désire Votre Majesté pour son souper ?

Le roi nègre.—Un explorateur à la broche, deux missionnaires en salade et une galantine de Major Allemand. Et tout ça pour quand mon journal sera fini.

Le maître cook.—Mais, Majesté...

Le roi nègre.—Tu as le temps : je tiens mon SAMEDI à 32 pages.

UNE CONFIDENCE



Lui. — Alice, quand j'étais petit garçon, j'avais pour habitude de sonner aux portes et de me sauver ensuite.

Elle. — Je pense bien que vous ne faites plus cela, maintenant ?

Lui. — Non, mais j'ai été bien près de le faire, avant hier, quand je suis venu voir votre père pour vous demander en mariage.

RÊVE DE BONHEUR

Mme Edmond Rostand, la femme de l'auteur célèbre de *Cyrano de Bergerac*, a publié naguère, sous le nom de Rosemonde Gérard, un recueil de poésies. Ce volume contient une pièce qu'il nous paraît piquant de reproduire. C'est le rêve de bonheur que formait la jeune fille au temps où elle était la fiancée du poète.

Nous n'habiterions pas la ville
Bruyante et banale, mais on
Verrait dans le coin bien tranquille
D'un petit bois, notre maison.

Elle serait en briques roses,
Avec des volets peints en vert ;
De volubilis et de roses
Le perron serait recouvert,

Et sur le toit, des tourterelles,
Aux langoureux roucoulements,
Viendraient terminer leurs querelles
Par de longs raccommodements.

Aux fenêtres, toutes petites,
Faites d'un seul verre irisé,
Par des branches de clématites
Le grand jour serait tamisé.

Les murailles seraient tendues
D'une soie ancienne, à bouquets,
Et les lanternes suspendues
Auraient des mouvements coquets.

En un méli-mélo profane
Ma main draperait au hasard,
Près du doux velours qui se fane,
Le satin japonais criard.

On verrait sur les étagères
De petits drames curieux :
Les très délicates bergères
Aux magots feraient les doux yeux,

Tandis que les bergers fidèles,
Pour se distraire de leurs maux,
Moduleraient des ritournelles
Très tendres sur leurs chalumeaux.

Dans notre idéale demeure,
Ni pendule, ni sablier :
On n'y connaîtrait jamais l'heure.
Surtout pas de calendrier.

Le soleil, au travers des branches
Faufilet ses ardents rayons,
Seul dirait l'écho des pervenches
Et l'approche des papillons ;

Et les oiselets en délire,
Risquant leurs trilles éclatants,
Mieux que personne sauraient dire :
Aimez-vous, voici le Printemps !...

ROSEMONDE GÉRARD.

LE DUEL DE MATHURIN GONEC

Hier, je ne sais, ma foi, plus à quel propos, mettons, si vous voulez, à propos de batt's, — il y a des associations d'idées si bizarres ! — Mathurin s'écria :

— Tiens, ça me rappelle mon duel !

Je lui mis la main au collet.

— Votre duel ! Ah ! mon vieux papa, voilà encore une histoire qu'il va falloir me conter.

— Je veux bien, répondit-il modestement, en clignant ses petits yeux malins.

— Y sommes-nous ?

— J'y sommes. — Cric.

— Crac.

C'était en 71 la guerre était finie, la paix signée, on nous avait dirigés sur Amiens, et nous nous trouvions là un ramassis d'unités de groupes de toutes armes. Or donc, comme j'étais un soir dans un cabaret, j'entends au fond de la salle quelqu'un qui se met à crier :

— Tiens, voilà encore un de ces feignants !

— Feignant ? — que je dis. — Qui ça, feignant ?

Et de rire tous, vous pensez, et de se gausser de moi, des artilleurs, qu'il y avait, des dragons, des lignards, des zouaves, des moblots, enfin rien que des terriens.

Faut que vous sachiez que, la veille au soir, on s'avait flanqué une drinée avec eux et des camarades à moi.

— Qui ça feignant ? — que je répète en m'avancant.

Celui qui m'avait parlé, un zouave, commença à me toiser du haut en bas.

— Té ! pardi ! que c'est les marins qu'est des feignants !

Cré nom ! le sang ne me fait qu'un tour, j'y saute dessus, j'y prends son verre, et j'y colle le liquide à plein museau.

— Ah ! t'en veux ? — qu'y dit.

— Oui, — que j'y dis, — et à bas les pattes, mon p'tit : comme t'as insulté la marine c'est plus des jeux, et va falloir s'aligner dans les fossés.

Il lève la main ; mais pas seulement le temps de la laisser tomber, il reçoit une paire de torgnioles, mes amis, que ça n'étaient pas des torgnioles de deux sous.

Il n'y avait plus moyen que ça s'arrange conséquemment ; on sort donc pour aller chercher des bancals, et il n'y a pas d'erreur qu'on n'avait idée, tous les deux, qu'à s'exterminer.

Pour lorrns, qu'on part, et que, cinq minutes après, arrivés dans la rue... la rue de je ne me rappelle plus le nom, le zouave et vot' serviteur on se rencontre nez à nez avec une escouade de Prussmiches qui s'amenaient dans le milieu de la chaussée.

Nous, n'est-ce pas, on était si tellement animés, qu'on ne remarque point l'officier qui marchait de côté sur le trottoir, et qu'on le bouscule, mon Dieu, sans penser à mal.

Mais lui, voilà qu'il se dresse sur ses arçons et qu'y nous croasse d'y faire le salut, dans son sacristi de baragouin de je ne comprends rien.

— Z'alut ! z'alut ! donnerre ? croâ croâ !

Ectivement, c'était établi qu'on leur-z-y devait le salut.

— Le salut, que dit le zouave, — le salut ? Attends un peu si un soldat français il va te faire le salut à ta marmite ! tiens, le v'là, ton salut ! et mets ton mouchoir par-dessus !...

Il y allonge un pied de nez ; l'autre se fâche, et crie à ses hommes de nous arrêter.

— Eh ! que me dit le zouave, — qu'était tout de même un bon garçon. — c'est pas le moment pour l'instant, de nous tailler des biftecks dans les entre-côtes : tâche à montrer aux ennemis de la patrie que t'es pas un feignant, et moi aussi. Hein, marin, ça y est-il ?

Cristi qu'il parlait bien, le matin !

— Ça y est, — que j'y fis.

Ils étaient là une trentaine de casques à pointes, qui nous arrivaient dessus en douceur.

Nous, on fait mine de rien, — deux petits moutons, — on les laisse approcher à deux ou trois pieds de nous, et puis, tout d'un coup, sans leur y laisser le temps de prendre nos mesures, — le zouave de son côté, moi du mien, — nous leur y arrachons un fusil chacun, et zou ! — je vous prie de croire que nous leur y trempions une soupe aux choux dans les grands prix ? et du beurre noir à discrétion ! Le zouave me relaquait de temps en temps, puis je relaquait le zouave, moi itou, rapport au duel, que c'en était une façon comme qui dirait quasiment : " Au plus fort la poche ", enfin quoi !

Et qu'il riait, le zouave, et qu'il bavardait comme trente six pies jacasses

DEVINETTE



— Monsieur l'inspecteur, j'avais avec moi une petite fille et je l'ai perdue. Ne l'avez-vous pas vue, pas ici ?

MUSIQUE DE CHAMBRE



I

Mr Nouveaument. — Moi, mademoiselle Louise, j'adore la musique et suis arrivé, grâce à ce goût, à être un assez bon amateur. Je joue de six instruments.
Mlle Louise. — Vraiment, monsieur. Cela me ferait grand plaisir de vous entendre un de ces soirs.
Mr Nouveaument. — Ce désir est un ordre, mademoiselle. Si demain soir vous convient, je viendrai vous donner un petit concert.
Mlle Louise. — C'est entendu.

II

La servante. — Mademoiselle, Mr Nouveaument vient d'arriver avec quatre hommes qui portent des boîtes.
Mlle Louise. — Ah, faites-le entrer au salon et dites-lui que je vais descendre de suite.

III

Mr Nouveaument. — Tous mes respects, mademoiselle Louise. Je me suis permis, comme vous m'y avez autorisé, de venir vous encombrer avec mon petit orchestre. Je commencerai par l'instrument que vous désirerez !

en leur y distribuant ses *oremus* ! — que les Prussmiches en étaient tout étourdis, et que vous ne vous faites pas une idée de ça !

A la fin des fins, il leur y envoie son fusil à la volée, dans le tas ? il se met sur les mains, et il te commence à leur y tricoter les mandibules à coups de talons, qu'il n'y avait pas à faire de réclamations. Moi de même, vous pensez ! — pas dit qu'un terrien fera la barbe à un mathurin ! — Et aie donc par le travers aux cabochez, un vrai trafalgar de bénédictions !

Ça ne fut pas long ! et que voilà toute ma vermine de Bavarois de Prussiens de quat' sous qui se tire des pattes comme une volée de corbeaux ; tant et si bien, qu'il ne resta bientôt sur le trottoir que leur espèce d'officier, qu'était planté là, aburi, avec ses carreaux de vitres dans les yeux.

— Quoi qui veut, ce coco là ? que me dit le zouave, — en se reculant, rapport à ses boutons qu'avaient sombré dans le trafalgar, — attends voir un peu si je te vas y éteindre les lampions pour y apprendre à respecter le soldat français.

Pour lorrss, qu'il s'approche de l'officier qu'était toujours plongé dans un abrutissement d'estupéfaction.

— Té ! qu'il lui dit, — que t'es un vilain moineau, et que t'as une tête qui me déplaît.

— Croâ, croâ ? — que répond le Prussien, — vusiller, croâ, croâ ?

— Croâ, croâ ?... que si tu ne finis pas de te ficher du monde, à jaboter comme un vieille carcasse de choucas, c'est moi que je te vas nettoyer tes carreaux de vitres.

— Croâ, croâ ! que continue l'autre, avec une tête à gilles, positivement, faut pas mentir.

Pas manque : v'li, v'lan ! côté sur côté, une paire de claques, mes amis, que l'officier décaple du coup et s'en va se débarbouiller dans le ruisseau.

Seulement, il ne s'agissait point de moisir là, rapport à un bataillon de casques à pointes qui dévalait sur nous au pas de charge, la baïonnette au bout du canon.

— Suis-moi, — que me dit le zouave, — et a pas peur, marin.

On prend notre course, lui en tête, on s'affale dans un petit café qu'avait une issue sur une autre rue, on se défile bon vent arrière que j't'attends ! et ni vu ni connu je t'embrouille !

Comme Mathurin se taisait :

— C'est tout ? lui demandai je surpris.

— C'est tout.

— Mais... le duel ?... je ne vois pas jusqu'ici...

— Eh ben ! est-ce qu'on ne savait pas battus tous deux contre les ennemis de la patrie, comme disait le zouave, au plus fort la poche, à qui qu'en ferait le plus !... Dam, et puis le soir, vous présumez facilement qu'on s'administra une cuite, et une fameuse, rapport à l'honneur du pavillon français, — et que ça fut la marine qui enfonça les terriens ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Mathurin soupira formidablement.

— Ah ! c'était le bon temps, ça !... A vot' santé, monsieur.

— A votre santé, père Mathurin !

MAXIME AUDOUIN.

POPULAIRE

Pitenchard. — Votre petit Paul est un bien gentil garçon et paraît être bien aimé de ses amis.

Coquecigrue. — Je vous crois bien, et qu'il en a des amis !

Pitenchard. — Cela ne m'étonne pas ; il paraît très populaire.

Coquecigrue. — Populaire ! Tenez, l'autre jour il me demanda si je voulais le laisser donner une pomme à chacun de ses petits amis. Eh bien, quand je suis descendu, le quart était vide.

ROSSINI ET LE PIANISTE

Rossini recevait un jour chez lui un pianiste des plus échevelés, Le maestro fut d'une politesse exquise ; mais tout en conversant avec le visiteur, il sut se placer adroitement et de façon à l'empêcher de s'approcher du piano.

Le pianiste, qui s'aperçut de la ruse, prit l'instrument d'assaut. « Voulez-vous, maestro, que je vous joue une de mes dernières compositions ?

Rossini de s'en défendre ; mais le virtuose insiste, s'installe, et le voilà qui fait courir ses doigts sur le clavier avec une ardeur fiévreuse, avec délire, avec fureur.

Après une demi-heure d'ouragan, il se lève pâle et inondé de sueur. « Eh bien ! maestro, comment trouvez-vous cela ? dit-il en secouant sa crinière.

— Je trouve, répondit Rossini avec sa railleuse bonhomie, je trouve cela étonnant. Vous êtes plus fort que Dieu : Dieu a fait le monde, et vous, vous venez de faire le chaos. »

LE CHIEN HUGUENOT.

Il existait dans la Guyenne un paysan fort spirituel et très constant dans la religion. Il perdit un chien auquel il tenait fort, à cause des nombreux services que lui avait rendus ce précieux animal. Cette perte l'affligea beaucoup ; il ne voulut point y ajouter la douleur de voir son chien dévoré par quelque carnassier : il le couvrit de terre. Pendant que le paysan procédait à l'inhumation du fidèle animal, il fut plaisamment raillé par un ministre protestant qui vint à passer : « Quoi ! dit celui-ci, tournant en dérision les prières qui accompagnent l'ensevelissement chez les catholiques, vous ne chantez pas un *Libera* ou quelque *De profundis* en l'honneur de votre chien ? — Hélas ! non, répondit le paysan, et la raison est bien simple, c'est que la pauvre bête était protestante. » Le protestant jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

PREMIER BAL

Débutante. — Ah, mon Dieu, mes joues sont tout en feu.

L'amie. — C'est donc cela que ça empoisonne la peinture brûlée !

ÇA SUFFIRA

Le tailleur (à la maman qui commandait un vêtement complet pour son petit garçon). — Madame, désirez-vous que les épaules soient rembourrées ?

Le petit Louis (interrompant vivement). — Maman ! dis lui que ça suffira de rembourrer le fond du pantalon.

VIEUX COMME LE MONDE



Lui. — Ah, que je ressens bien l'affreux malheur d'être pauvre quand je la vois s'acheminer vers moi. Oh, honte ! Malédiction ! Terre, engloutis-moi !

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

M^{me} MARGUERITE DURAND, DIRECTRICE DE "LA FRONDE".

Il y a environ un mois, Paris assistait à l'apparition d'un nouveau journal. Rien d'extraordinaire jusqu'à là, me direz-vous, la grande ville voyant éclore chaque jour, et périr, hélas, des centaines de feuilles de toutes dimensions, de toutes couleurs, traitant de toutes matières existant et même n'existant pas et toutes, plus ou moins éphémères.

L'originalité incontestable du nouvel organe dont nous voulons entretenir nos lecteurs est qu'il s'appelle *La Fronde*, qu'il est exclusivement rédigé et composé par des femmes mais que, néanmoins, il déclare ne pas vouloir du tout représenter, en France, ce qu'on est convenu de désigner sous le nom de féminisme.

On a beaucoup parlé du féminisme ainsi que des revendications, souvent justes, il faut l'avouer, mais combien de fois saugrenues aussi, du sexe réputé faible, qui, néanmoins, dirige, en définitive, toutes les actions de l'homme.

Ce préambule indiqué disons, qu'on pouvait voir, il y a quelques semaines, affiché sur tous les murs de Paris et des grandes villes de France, l'annonce suivante : "*La Fronde*," journal quotidien, politique et littéraire, est administré, rédigé, composé par des femmes.

Et cet avis laconique, mais indiquant très parfaitement l'idée de la créatrice de la nouvelle feuille, reparait, chaque matin, depuis un mois, en tête des colonnes du journal auquel il sert à la fois de définition et de programme.

La Fronde ne revendique, pour les femmes, que le droit d'être directrices, administratrices, rédactrices, compositrices de journal. C'est là toute sa charte et, s'il n'est pas et se défend d'être l'organe du féminisme c'est, on ne peut le nier, un journal exclusivement féminin.

Ce distinguo, pour subtil qu'il paraisse, semble néanmoins être rempli de la plus parfaite clairvoyance, absolument pratique même, un journal féminin devant incontestablement posséder une clientèle beaucoup plus nombreuse qu'un journal féministe, ce qualificatif ressemblant trop à une révolte contre les mœurs, voire même contre les lois.

La France, et l'on ne peut que l'en féliciter, si elle compte un très grand nombre de liseuses, de curieuses même, ne possède qu'une très infime minorité de véritables révoltées.

Etant donné que le journal moderne, — le journal politique quotidien s'entend, — a généralement le don d'ennuyer profondément les femmes, c'est une œuvre courageuse au premier chef qu'ont entreprise les rédactrices de *La Fronde* en essayant d'intéresser leurs lectrices et cela, non en leur servant, comme plat du jour, le ramassis obligatoire des thèses féministes, mais bien des jugements, — exclusivement féminins, ce qui en est la note originale, — sur tout ce qui constitue la matière, si variée, d'un journal moderne : faits divers, drames journaliers de la misère ou de l'amour, questions sociales, faits politiques ou littéraires, etc., etc.

Les débuts de *La Fronde* ont eu lieu sans fracas et, comme les honnêtes femmes, cette feuille est arrivée à friser son quarantième numéro sans qu'on ait parlé d'elle, autrement qu'en bien s'entend, ce qui est, vous l'avouerez, un fort joli résultat auquel bien des organes ne peuvent certainement prétendre.

Petit poisson deviendra grand. Que cette aphorisme du plus sage des fabulistes puisse s'appliquer à nos "conscieurs" de *La Fronde* auxquelles nous souhaitons, du fond du cœur, tout le succès que mérite leur intéressante et courageuse tentative.

Que les abonnements affluent et que, corollaire obligée, l'influence aille s'accroissant chaque jour afin que, dans un délai prochain, l'organe du sexe enchanteur auquel nous devons nos mères, nos sœurs, nos femmes, nos filles, enfin à peu près les seules jeies que comporte la vie, puisse afficher son million de lectrices et de lecteurs aussi.

M^{me} SÉVERINE, RÉDACTRICE POLITIQUE.

La Fronde a bien fait les choses ; elle a son siège social en plein centre parisien, dans la rue Saint-Georges où elle occupe un coquet petit hôtel.

Pénétrons dans le gynécée.

Une antichambre où se tiennent, correctes, deux "demoiselles de bureau," en uniforme coquet et simple agrémenté de petits boutons de métal.

Au premier étage, un salon d'attente, puis le cabinet directorial qu'occupe Madame Marguerite Durand, la fondatrice de *La Fronde*. Il est presque superflu de présenter à nos lecteurs, qui la connaissent probablement, la charmante femme qui dirigea, aux temps déjà lointains du boulangisme, l'organe du parti : "La Presse" ; elle avait nom alors madame Georges Laguerre.

C'est l'activité faite "femme" que madame la directrice, sous les yeux de laquelle tout passe, le plus important comme le plus minime service ; aussi, arrivée au journal à 3 heures de l'après-midi, elle n'en sort guère qu'à 3 heures du matin.

Au deuxième étage, nous pénétrons dans le bureau de madame l'ournier, secrétaire de la rédaction de *La Fronde* ; c'est à madame Fournier qu'ont affaire les "reporteuses" de la "locale" ; c'est elle en outre qui a pour mission de lire tous les articles, de diriger la mise en pages et de revoir les épreuves.

Voici madame Séverine rédigeant son entrefilet "journalier."

Tout le monde connaît Séverine, "Cocardière" hier "Frondeuse" aujourd'hui, et qui n'en reste pas moins le cœur d'or ouvert à toutes les misères.

Un simple changement d'épithète, quoi !

La porte à côté, c'est madame Mendès, la "courrière théâtrale" de la maison. Puis nous entrons dans la "Rédaction", grande salle où travaillent en commun, sur une large table carrée, la table traditionnelle encombrée de paperasses, une demi douzaine de dames, titulaires des rubriques ordinaires d'un journal quotidien : Parlement, Tribunaux, Faits divers, Modes, Sports, Bourse (?), etc.

Comme les doigts tachés d'encre sont sévèrement proscrits à *La Fronde* on trouve, annexé à la salle de rédaction, un très confortable cabinet de toilette à l'usage de ces dames.

Avis à beaucoup de journaux de ma connaissance, grands et petits, que je pourrais citer, à Montréal et ailleurs et chez lesquels ce détail hygiénique est tout aussi inconnu que le Pâli ou le Sanscrit

Citons, parmi les rédactrices, madame Marini, à laquelle est confiée la critique dramatique ; madame Paule Vigneron, titulaire de la critique d'art. Sept chroniqueuses, -- une pour chacun des jours de la semaine, -- parmi lesquelles Mlle Marie Anne de Blovet, madame Daniel Lesueur, madame Kergomard, chevalier de la Légion d'Honneur, traitant spécialement des questions se rattachant à l'enseignement.

Enfin et pour résumer, de la cave au grenier, ce sont des dames, -- et des demoiselles s'entend, -- auxquelles sont confiées la rédaction, le reportage et aussi la composition du journal, -- il y a même une correctrice ! --

On le voit, tout, à *La Fronde*, est essentiellement féminin et si un très



LA SALLE DE RÉDACTION.

grand nombre de publications, pourtant rédigées et administrées par des hommes, emploient des femmes typographes, *La Fronde*, elle, logique jusqu'au bout de ses ongles roses, n'emploie que des femmes.

Au journal des dames la parole (!) et l'action (!!) Nous suivrons avec la plus complète sympathie, cette si intéressante manifestation, un des derniers "bateaux" du siècle qui s'achève.

LOUIS PERRON.

PAR TÉLÉPHONE

Bouleau. -- Cassetête prétend que tu as une peur atroce de lui.

Rouleau. -- Moi, peur de lui ! Tiens, pas plus tard qu'il y a une heure, je lui ai dit tout ce qu'un homme peut dire à un autre.

Bouleau. -- Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

Rouleau. -- Ça, je n'en sais rien et ne m'en occupe pas. J'avais quitté le téléphone aussitôt que je lui ai eu dit ce que j'avais sur le cœur.

IL NE FAUT PAS LE DIRE

La fille (joyeusement). -- Alors, mon cher papa, ce piano est à moi, à moi seule !

Le père. -- Oui, ma chère enfant.

La fille. -- Et quand je me marierai, je pourrai l'emporter avec moi !

Le père. -- Mais, certainement. Seulement, ne dis cela à personne, ça pourrait te faire perdre quelque chance.

IL N'Y AVAIT PAS FAIT ATTENTION

Le docteur (examinant le malade). -- Et dormez-vous la bouche ouverte ?

Le malade. -- Diable ! Je n'en sais rien du tout, n'y ayant jamais fait attention ; mais je regarderai ce soir et vous rendrai réponse demain.

LES APPARENCES

Madame l'ouinard. -- Comment ! j'ai entendu dire que votre mari se vantait partout d'avoir son passe-partout à lui. Est-ce bien vrai ?

Madame Latonnais. -- Oui, il en a un en effet, mais il ne va pas à la porte. Je le lui laisse porter pour qu'il soit content ; il aime à le montrer à ses amis pour paraître indépendant.

L'ENVERS DE LA QUESTION

Bouleau. -- Pensez-vous qu'on peut connaître le caractère d'un homme pas l'inspection des bosses qu'il a à la tête ?

Rouleau. -- Non ; mais je pense qu'on peut sûrement dire celui de sa femme.

AFFREUX MALHEUR

Bouleau. -- Croyez-vous que cela soit chanceux ou malchanceux de se marier au mois de mai ?

Rouleau. -- Dame, j'ai connu un homme qui s'est marié en mai et sa femme est morte en juin.

Bouleau. -- Quel affreux malheur !

Rouleau. -- Je crois bien. Cela faisait quarante ans qu'ils étaient mariés.

UNE VRAIE AMIE

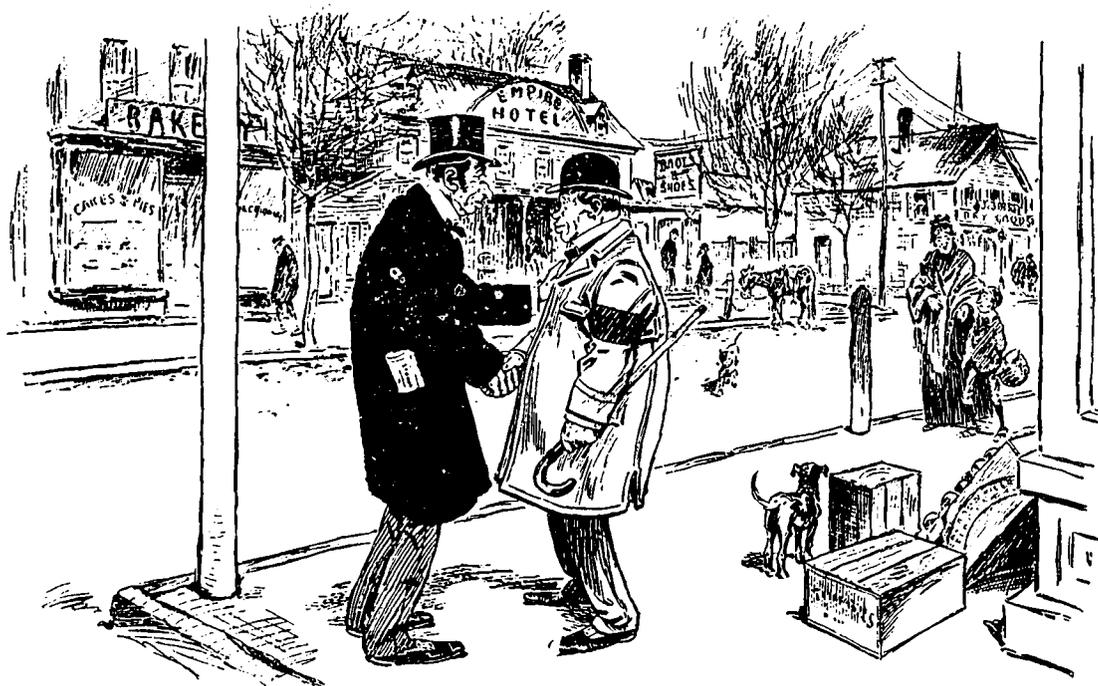
Louise. -- A chaque fois qu'il me voit, Henri dit que je devons plus belle !

Mariette. -- Pourquoi ne lui dis tu pas de te venir voir plus souvent.



M^{me} MENDÈS, RÉDACTRICE DU COURRIER THÉÂTRAL.

CONSOLATION SUPRÊME



Mr Caton.—Ah, mon pauvre monsieur, nous ne savons jamais que nos pauvres femmes sont une bénédiction du ciel que lorsqu'elles sont silencieuses dans la tombe !

Mr Fildarier (soupirant).—C'est bien vrai ! Le silence est une bénédiction du ciel !

SI J'ÉTAIS ROI

(Pour le SAMEDI)

Dédiée à Miss C. H.

I

Si j'étais roi, je serais père
De bien nombreux, nombreux sujets,
Car l'indigent serait un frère
Que je comblerais de bienfaits.
Chez lui, le pain serait plus tendre,
La charité serait ma loi,
Le froid n'irait jamais surprendre
Le malheureux, si j'étais roi.

II

Si j'étais roi, Pami de l'homme,
D'heureux moments je passerais
A protéger, l'amour en somme,
Le misérable que j'aiderais.
Au faible aussi ma vigilance
Donnerait bien, oui, sur ma foi !
Contre le fort, mon assistance,
Et pourquoi non, si j'étais roi ?

Woonsocket, R. I., Fête des Rois, 1898.

III

Si j'étais roi, frère du pauvre
Un seul ami me suffirait.
Enfin ! j'enverrais en Hanovre
(Et je le ferais sans regret)
Cet homme lâche, infâme ou traître
Qui fait des braves gens l'effroi
Du noble preux, être le maître
Je le voudrais, si j'étais roi.

ENVOI

Si j'étais roi, maître suprême,
Où serais-tu, blonde Cora ?
En ne pensant qu'à cela même
Du roi je veux le *libra*.
A ce vain titre je préfère
Ton doux serment : " Je suis à toi."
Tu me l'as dit, je te tolère.
M'aimerais-tu, si j'étais roi !

JEAN GASTON.

ALLÔ !... ALLÔ !... SAÏGON !...

Grâce à des perfectionnements nouveaux et à la découverte d'un métal d'une haute conductibilité, on avait pu relier, par des câbles téléphoniques, le ministère de la rue Royale et les principales colonies françaises.

Le général de Belmolette avait été nommé chef des relations téléphoniques. Il logeait au ministère, et l'appareil principal, fonctionnant jour et nuit, était installé dans son appartement particulier.

Le général de Belmolette avait pris pour secrétaire le capitaine Hunedeux, un vieil officier d'habillement très ferré sur le magasinage mais peu au courant de la géographie de sa planète.

Le capitaine prit au sérieux ses nouvelles fonctions. Il n'avait jamais été aux colonies, mais on lui affirmait que les garnisons des villes lointaines, et particulièrement celles de la Martinique et de la Guadeloupe, se laissaient aller à une flemme intense, excusable, sans doute, au pays des créoles, où la paresse est si savoureuse.

Le capitaine résolut de "dresser" un peu ces gens-là.

Il arriva un matin, avant sept heures, dans le cabinet du général. Un régiment bien astiqué traversait la place de la Concorde, partant allègrement pour une marche.

Le capitaine le regarda défilé. Puis, montant à son cabinet, il demanda la communication avec la Guadeloupe.

Au bout de cinq minutes, une voix ennuyée lui répondit :

—Allo ! Allo ! C'est la Guadeloupe !

—C'est le ministère. Donnez-moi le commandant Piénatthey !

Le commandant Piénatthey commandait, à Basse-Terre, un bataillon d'infanterie de marine.

Un quart d'heure se passa. Puis, la voix ennuyée, franchissant l'Atlantique, dit au capitaine :

—On ne répond pas de chez le commandant Piénatthey.

—Sonnez jusqu'à ce qu'on réponde ! hurla le capitaine, stentor moderne, à travers les étendues d'eau salée.

Enfin, une autre voix répondit :

—Allo ! Allo !

—Qui êtes vous ? dit le capitaine.

—L'ordonnance du commandant.

—Où est le commandant ?

—Où foulez-vous qu'il soit ? Dans son lit.

Faut-il que je le réveille ? Ce que ch'ai peur, c'est qu'il soit chustement pas content, si je le réveille afant son heure.

—Inutile. Vous êtes à côté de la caserne ? Savez-vous ce que font les hommes en ce moment ?

—Ils torment. Ils sont gouchés.

—Le réveil n'a pas encore sonné ?

—Le réveil ? Bas afant teux heures.

—Bien, dit le capitaine.

Et il accrocha le récepteur.

—Il est sept heures et demie, se dit-il. Le réveil sonne à neuf heures et demie, dans

ce pays-là ! On ne m'avait pas trompé... Voyons Saïgon, maintenant... Saïgon répondit assez rapidement...

—Donnez-moi le commandant Lellandroy.

—Allo !

On répondit très vite de chez le commandant Lellandroy.

—Allons, se dit le capitaine, celui-là n'a pas l'air d'être couché. Qui est-ce qui est à l'appareil ?

—Madame Lellandroy.

—An ! fit le capitaine en touchant machinalement son képi. Pourrais-je voir le commandant ?

—C'est pressé, monsieur ? Il fait sa sieste et il n'aime pas être réveillé.

—Ne le réveillez pas... Un renseignement du ministère... On voudrait savoir ce que font les hommes en ce moment...

—Les hommes ! mais ils font leur sieste.

—Merci, madame !

—A huit heures ! se dit le capitaine en raccrochant le récepteur. Ils font déjà leur sieste à huit heures !

Précisément, le général Belmolette entra dans le cabinet.

—Mon général, dit le capitaine un peu ému, savez-vous ce que font en ce moment les troupes de Cochinchine ?

—En ce moment ? dit le général. Voyons, il est huit heures. Saïgon est à une centaine de degrés à l'Est de Paris. Quatre-vingt-dix degrés font six heures. Les troupes de là bas doivent être en train de faire leur sieste.

—Il prend ça tout naturellement, se dit le capitaine Hunedeux. Et que font, à votre idée, les soldats de la Guadeloupe ?

—La Guadeloupe ? dit le général. C'est à soixante degrés dans l'Ouest. Ils doivent être encore couchés.

Et il alluma paisiblement une cigarette.

—Pauvre France ! pensa le capitaine Hunedeux.

TRISTAN BERNARD.

PAS EU LA CHANCE

Madame.—As-tu offert un parapluie à M. Sangène quand il est parti ?

Monsieur.—Je n'en ai pas eu la chance, il l'a pris lui-même.

CRI DU CŒUR

Marguerite.—Ne trouvez-vous pas, Isabelle, que de longs engagements sont la chose du monde la plus détestable ?

Isabelle.—Pourtant cela vaut encore mieux que de n'en pas avoir du tout.

Comme père et mère



Cocorivo.—Ah, mon crapaud, tu veux faire le malin comme père et mère et me mordre aux mollets ! Tiens, vois-tu ce que j'en fais d'un méchant cabot comme toi !

CES CHERS PETITS



Petit Paul.—Dis, Marguerite, c'est-y quand t'as voulu faire la grimace qu'ta figure est restée comme ça ?

TANTE GERTRUDE

Gertrude Trenkaven pouvait passer pour le modèle des ménagères de Bruges. Les rares personnes qui pénétraient chez elle — elle n'aimait pas les visites, qui mettaient toujours un peu de dérangement dans une maison — affirmaient qu'on ne voyait pas un grain de poussière sur ses meubles, même après une bourrasque de vent d'est ; que chaque objet y occupait de temps immémorial une place invariable, et qu'elle avait tellement l'habitude de s'asseoir toujours de la même façon sur la même chaise, que sa jupe, son châle et son tablier y reprenaient naturellement les mêmes plis.

Gertrude Trenkaven ne s'était point mariée. Ses parents étaient morts depuis longtemps ; ses frères étaient partis ; elle s'était trouvée seule. Cela ne lui avait pas été aussi pénible qu'on pourrait le croire ; elle n'était point bavarde et estimait qu'une femme digne de ce nom trouve toujours à s'occuper dans son ménage. Le travail est un bon chien de garde contre l'ennui : Gertrude travailla du matin au soir et ne s'ennuya point.

Elle se levait de bon matin, et s'en allait entendre la première messe à la chapelle du béguinage. Et même il lui était venu à la pensée de se faire béguine ; mais, réflexion faite, elle y avait renoncé. Les béguines s'occupent de bonnes œuvres, vont visiter des malades : il y avait là dedans trop de mouvement pour Gertrude. Elle rentrait donc chez elle après la messe et vaquait aux soins de son ménage. Elle avait assigné à chaque jour sa tâche. Tel jour, elle frottait les meubles avec un marc au de laine et de la cire ; tel autre, elle récurait ses cuivres ; une autre fois, c'était le tour des vitres, du carrelage ou du plancher. Il y avait les jours de grande lessive et les jours de petit savonnage ; il y avait les jours ou plutôt les heures de raccommodages.

Ces heures-là, c'étaient les heures favorites de Gertrude Trenkaven. Elle s'installait sur sa grande chaise, auprès de la large et profonde manne d'osier où s'entassait le linge malade, qu'elle empilait sur la table soigneusement plié à mesure qu'elle l'avait réparé. Il y a un plaisir d'artiste à faire du neuf avec du vieux, à mettre une pièce à la place d'un trou, à entre-croiser régulièrement les fils d'une reprise ; ce plaisir-là, Gertrude en jouissait avec orgueil.

Elle vivait donc ainsi, et elle en était même venue à ne pas comprendre qu'on pût vivre autrement. Mais la face de ce monde est changeante, dit l'Écriture. Les frères de Gertrude s'étaient mariés au loin. Il arriva que l'aîné mourut dans une épidémie, et sa femme ne lui survécut que quelques jours. Ils laissèrent une fillette de douze ans, qui tout naturellement fut amenée chez sa plus proche parente, sa tante Gertrude Trenkaven.

Gertrude n'avait pas le cœur sec, et elle pleura sincèrement son frère. Mais il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait vu ! qu'il fût mort ou vivant, c'était à peu près la même chose pour elle. Ce qui lui fut pénible, et fut l'arrivée de la petite Lina : quel élément de désordre qu'une enfant dans une maison bien rangée ! Mais Gertrude était juste et incapable de se dérober à un devoir ; elle accueillit sa nièce aussi amicalement qu'elle put ; mais elle trouva tout simple de lui faire partager la vie qui était pour elle l'idéal du bonheur. Lina alla donc tous les matins à la messe au béguinage, frotta les meubles, récura les cuivres, prit part à la lessive et au savonnage ; et, les après-midi, elle eut sa place près de la table et sa tâche de lingo à raccommoder.

Au bout de trois mois, elle était devenue pâle, languissante et presque muette ; mais elle obéissait au moindre signe de sa tante, frottait, bro-

sait, causait avec la régularité d'une mécanique montée. "Vraiment, se disait Gertrude, j'avais tort de redouter la société de cette petite : elle est vraiment très sage." Lina était en effet si sage, si sage qu'elle mourait d'ennui.

Les choses en étaient là, lorsqu'il arriva d'Amérique une lettre à l'adresse de Mlle Gertrude Trenkaven. La lettre était de son second frère, Jacques, et cela l'étonna : il ne lui écrivait jamais qu'à sa fête ou au jour de l'an.

"Ma chère sœur, disait Jacques Trenkaven, tu dois te rappeler qu'en quittant Brême il y a quatre ans, j'ai dû laisser en noarrico dans un village voisin mon petit Jean qui n'avait que trois mois. Il y est toujours resté depuis, et nous comptons, ma femme et moi, le reprendre l'an prochain quand nous reviendrons en Europe. Mais voici que le mari de la nourrice m'écrit qu'il quitte le pays, et il me demande ce qu'il faut faire de mon enfant. Je lui ai répondu de te l'envoyer ; il ne te donnera pas grand-peine, il doit savoir parler, manger et courir tout seul. Ma femme aimerait mieux le faire venir, mais je n'ai trouvé personne qui pût me l'amener."

La lettre finissait en compliments ; mais Gertrude s'en souciait bien ! Un enfant de quatre ans ! Quelle manie avaient donc eue ses frères de se marier, pour lui jeter ensuite leurs enfants sur les bras ! Après Lina, qui au moins était douce et silencieuse, un garçon, un diable sans doute ! Elle qui était si tranquille !

Elle s'enfonçait dans ces réflexions désagréables, lorsqu'on frappa à sa porte.

"Mlle Trenkaven ? dit un homme qui portait une petite valise et tenait un enfant par la main. C'est vous ? Voilà le petit, tel qu'on me l'a remis, en bon état et en bonne santé ; et voilà ses petites affaires. Je me salue maintenant, j'ai un train à prendre tout à l'heure. Bonsoir, petit : embrassons-nous !... Nous étions déjà une paire d'amis : il est tout à fait gentil, cet enfant-là."

L'homme salua Mlle Trenkaven, embrassa l'enfant et partit. Tout cela s'était fait si vite, que Gertrude n'avait pas eu le temps de se rendre compte des événements.

Le petit Jean, debout devant elle, la regardait d'une façon qui voulait dire : "Qui es-tu, toi ?" Il paraît que son examen ne le satisfait pas, car il lui tourna le dos pour aller du côté de Lina, qui lui souriait.

"Veux-tu jouer ?" lui demanda-t-il sans plus de précaution.

Jouer ! sûr mort, Lina ne demandait pas mieux ; mais comme qu'on jouait dans la maison de tante Gertrude ? Lina la regarda de côté. Elle s'était assise pour vider la valise, et elle inspectait les petits vêtements qu'elle

contenait. Ils étaient en bon état : rien à raccommoder pour le moment. Cette découverte donna une certaine sérénité à sa physionomie, et Lina, rassurée, posa sur la table le torchon qu'elle ourlait et se mit à jouer avec Jean.

Celui-ci n'entendait pas rester tranquille.

"Viens !" dit-il en tirant Lina par son tablier. Et, comme elle n'osait pas se lever, il la quitta pour courir à l'autre bout de la salle, où le balancier du vieux coucou promenait son disque de cuivre jaune. Il allongea la main pour le toucher.

"Touche pas !" lui cria Lina épouvantée. Il se retourna, étonné : chez sa nourrice il touchait à tout. Il alla regarder de près, de trop près, des figurines de porcelaine qui ornaient la cheminée : cette fois ce fut Gertrude qui lui dit d'un ton courroucé : "Touche pas !" Il voulut grimper sur une chaise pour examiner un petit saint Jean en cire, des fleurs artificielles sans globe, de gros coquillages et un magot de Chine, rangés en ligne sur la commode : Gertrude s'élança sur lui pour le remettre à terre. Le petit se mit à pleurer, les poings dans ses yeux.



"Ce sera pour le désert", dit-elle. (P. 10, col. 1.)

“ Voyons, ne pleure pas, lui dit Gertrude, prise de remords. Viens t'asseoir là, à côté de moi, et reste tranquille; nous irons tout à l'heure au grenier chercher un petit lit pour toi; et puis nous mettrons le couvert pour dîner, et tu auras de la confiture, si tu es sage.”

Jean s'assit et suçsa son pouce pour se donner une contenance. Lina avait repris son torchon et tirait l'aiguille sans lever les yeux. Gertrude arrivait au fond de la valise.

“ Mes poires!” dit tout à coup le petit Jean. Gertrude venait de trouver au fond de la valise deux superbes poires, qu'elle déposait sur la table.

“ Donne-moi un couteau, veux-tu? dit-il à Gertrude d'une voix caressante. C'est pour couper mes poires: je t'en donnerai!”

Cette offre naïve alla au cœur de Gertrude. Elle ne faisait jamais rien pour personne; mais aussi personne ne faisait rien pour elle; et ce pauvre petit voulait lui donner de ses poires! Elle se pencha vers lui et l'embrassa; Jean lui jeta ses bras autour du cou.

“ Il ne faut pas les manger à présent, lui dit-elle: ce sera pour le dessert... Là! j'ai fini mon ouvrage: allons chercher le petit lit.

— Elle aussi? dit Jean en montrant Lina.

— Si elle veut!” Et Gertrude prit à son clou la clef du grenier, et monta l'escalier avec Jean pendu à sa jupe. Lina les suivait.

Le grenier était plein de vieilleries, et les vieilleries sont si amusantes pour les enfants! Jean allait de l'une à l'autre, les touchait, questionnait; et ses questions éveillaient dans l'âme de Gertrude des nichées de souvenirs endormis. Elle lui répondit avec complaisance d'abord, avec plaisir ensuite; et Lina, s'enhardissant, se mit à l'interroger aussi.

Ils causaient tous trois comme de vieux amis, quand on entendit un “ miaou!” très doux sortir d'une bergère à coussin de plume; et un petit chat blanc, qui venait de se réveiller, montra sa frimousse mutine.

“ Oh! le joli minet!” s'écria Jean. Lina alla prendre le petit chat, qu'elle couvrit de caresses.

“ Par où est-il entré? dit Gertrude. Il faut le chasser: c'est voleur un chat, c'est traître, cela salit tout...”

— Je veux le petit minet!” cria Jean en frappant du pied. Lina ne dit rien, mais elle echa sa figure attristée dans la fourrure de la petite bête.

“ Toi aussi, tu le voudrais? lui demanda Gertrude.

— J'en avais un tout pareil, qui dormait sur les genoux de maman”, répondit la fillette dont les yeux se remplirent de larmes.

En vérité, Gertrude s'étonnait d'elle-même: elle avait envie de pleurer aussi.

“ Allons, garde-le, et tâche de bien l'élever”, dit-elle à Lina.

Le reste de la journée ne ressembla pas du tout aux journées précédentes. Il fallut s'occuper de l'installation de Jean, de celle du petit chat; les échos de la vieille maison répétèrent des éclats de rire enfantins... et Gertrude fut tout étonnée, le soir, de constater que tout ce dérangement ne lui avait pas été trop désagréable.

Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Il en avait coûté beaucoup à Gertrude Tränkaven pour accepter le métier de mère de famille; une fois qu'elle s'y fut mise, elle y trouva de plus en plus de plaisir. Elle considérait Lina tout à fait comme sa fille; et pour ce qui est de Jean, Jacques a écrit à sa sœur que si son petit garçon ne la gênait pas trop, il resterait deux ans de plus en Amérique: il reviendrait ensuite se fixer à Bruges pour toujours. Il peut bien rester encore dix ans! elle souhaiterait même qu'il ne revint jamais, si la tendresse du petit Jean n'assurait pour toujours au foyer de ses parents une place pour la tante Gertrude.

Mme J. COLOMB.

Si quelques-uns de nos lecteurs sont ennuyés par la chute de leurs cheveux, la meilleure préparation pour y remédier est l'emploi du Rénovateur des Cheveux, de Hall. Ses mérites en font foi.

FEUILLETON DU “SAMEDI”

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

TROISIÈME PARTIE

XXV

(Suite)

Après avoir décidé moi-même ce départ, je ne vois pas sous quel prétexte je puis maintenant le retarder.

— Que madame la marquise ne soit pas embarrassée, elle n'a rien à changer aux dispositions qu'elle a prises.

Dans huit jours j'aurai l'honneur de la voir au château de Coulange.

Morlot la salua respectueusement et se retira.

La jeune femme resta immobile au milieu de la chambre, les yeux mornes et la poitrine oppressée.

Le bruit des pas de Morlot cessa de se faire entendre.

— Il est parti! murmura-t-elle.

Que se passe-t-il donc en moi? Il a voulu me rassurer, et c'est de la terreur qu'il m'inspire! Je suis en proie aux plus noirs pressentiments, l'horrible angoisse est dans mon cœur, toutes les craintes me saisissent... Oui, oui, j'ai peur!

Tout à coup ses yeux étincelèrent.

— Mais que me veut-il donc, cet homme? exclama-t-elle.

Elle se redressa, superbe d'énergie, le regard éclairé d'une noble fierté, et, le front haut, parut jeter un défi au danger inconnu qui la menaçait.

QUATRIÈME PARTIE

I

Quatre jours de soins avaient suffi pour remettre Gabrielle sur pied. La joie de se retrouver sous la protection de Morlot et d'avoir Mélanie près d'elle avait aussi contribué à son prompt rétablissement.

— Vous voilà donc guérie, dit l'agent de police à la jeune femme; c'est égal, il n'était que temps que vous sortiez de votre prison. Je frissonne en pensant que je serais peut-être arrivé trop tard le lendemain.

— Près de vous, mes bons amis j'oublie l'effroyable danger que j'ai couru. Il me semble que c'est un rêve horrible que j'ai fait.

— Et dont le souvenir s'effacera, ajouta Morlot. Maintenant, voici ce que j'ai décidé: Vous et Mélanie, vous allez faire vos malles ce soir, et vous partirez pour Miéran demain par le train de midi.

— Demain? fit Gabrielle.

— Oui. Blaisois est prévenu; vos deux chambres sont prêtes et vous attendent. Comme je suis convaincu que vous ne vous ennuierez pas à Miéran, vous pourrez y passer un mois ou deux et même plus si cela vous convient.

— J'aurais voulu, interrompit Gabrielle, aller deux ou trois fois encore au jardin des Tuilleries.

— Ma chère Gabrielle, vous n'y rencontreriez plus les enfants du marquis de Coulange. Ils sont au château de Coulange.

Les yeux de Gabrielle s'illuminèrent. Elle se tourna vers Mélanie et lui dit:

— C'est convenu, nous allons préparer nos malles et nous partons demain.

— Dans quelques jours j'irai vous rejoindre, dit Morlot.

— Morlot, tu as ton idée, lui dit Mélanie à part.

— Parbleu! Mais tu connais la consigne: jusqu'à nouvel ordre, silence!

— Et mystère! ajouta-elle en riant.

Pendant les trois jours qui avaient suivi l'enterrement de madame de Perny, l'agent de police s'était livré à de nouvelles investigations. Il avait fouillé plus complètement dans la vie intime de Sosthène et était parvenu à savoir qu'il faisait du jeu un métier, dans lequel il trouvait les ressources qui lui manquaient ailleurs.

Il avait appris en même temps que la maîtresse de M. de Perny, demeurant rue de Provence, était la directrice d'un tripot.

— Je n'ai plus à m'occuper de cette affaire, s'était-il dit; dans quelques jours la dame et ses complices seront coffrés. Je n'ai qu'à allonger le bras et ouvrir la main pour l'empoigner. Reste à savoir ce que je révélerai à l'instruction. Voleur d'enfant, faussaire, voleur au jeu, parricide, sans préméditation, je le crois, mais parricide quand même, c'est une condamnation aux travaux forcés à perpétuité qui l'attend si je dis tout. Cela va dépendre de mon entretien avec la marquise de Coulange. La sœur va décider du sort de son frère. Etrange situation tout de même.

Il accompagna sa femme et Gabrielle à la gare de l'Est et les installa dans un compartiment de 2^e classe.

Un employé ferma la portière. Le train se mettait en marche.

— A bientôt! dit Mélanie.

— Oui, à bientôt! répondit Morlot.

Pendant un instant encore, il vit s'agiter la main de sa femme et celle de Gabrielle, puis le train disparut.

— Allons, tout va bien, se dit l'agent de police. Eh! eh! je prépare ma mise en scène.

A une heure un quart, il entra dans un petit café en face du Palais de Justice. Il jeta un coup d'œil dans l'établissement et s'avança vers deux hommes qui buvaient de la bière, assis seuls à une table. Après leur avoir donné une poignée de main, Morlot prit place à leur table, et commanda une nouvelle canette.

Ces deux hommes, qui paraissaient avoir de vingt-cinq à trente ans, étaient des collègues de Morlot. L'un se nommait Mouillon, l'autre Jardel.

Morlot les savait intelligents, zélés, actifs, capables, en un mot,

de répondre à sa confiance et de devenir ses auxiliaires, quoiqu'en-core nouveaux dans le métier.

—Camarades, leur dit l'inspecteur, je vais vous lancer dans une affaire de première importance. Tous les deux et d'un seul coup vous allez gagner vos galons. Je n'ai pas besoin de vous dire pour-quoi je vous ai choisis : je vous connais, je sais ce que vous valez et j'ai de l'amitié pour vous.

—Dites-nous vite de quoi il s'agit.

—C'est vingt, trente, quarante, cinquante scélérats de la pire espèce : voleurs, receleurs et même des assassins, que nous allons envelopper d'un seul coup de filet, s'il est bien jeté ou bien tendu. Comme toutes les entreprises, celle-ci aura ses difficultés ; mais nous réussirons, j'en suis certain. Je dois vous prévenir que je vais être obligé de m'absenter de Paris pour huit jours peut-être. Cela ne retardera rien, car, d'après mes calculs, ce temps vous est nécessaire pour le travail que je vais vous confier. Si les choses marchent comme je l'espère, à mon retour nous n'aurons plus qu'à agir rapidement.

A vous, d'abord, Mouillon. Rue de Bretagne, No. 22, il y a un marchand de meubles et de curiosités, un brocanteur, qui se nomme Joblot. Il faut se renseigner adroitement sur les antécédents de cet individu, regarder dans sa vie privée, connaître un peu les gens qu'ils fréquentent et savoir surtout comment il achète les marchandises qu'il vend.

—Oh ! oh ! receleur ! j'ai compris, dit Mouillon.

—A vous maintenant, Jardel.

Celui-ci se pencha vers Morlot qui lui présentait une adresse.

Jardel lut : " Monsieur Jules V... 18, rue Saint... Paris."

Puis, ouvrant de grands yeux, il regarda Morlot avec un air qui disait clairement :—Je ne comprends pas.

—Ce que je vous donne là, mon cher Jardel, dit Morlot, c'est la copie exacte de la moitié d'une adresse, qui a été écrite sur l'enveloppe d'une lettre. Il va sans dire que je ne peux pas vous donner l'adresse entière. Mais je compte sur vous pour la compléter. Voilà le travail que je vous confie. Il s'agit donc de trouver avec ces deux lettres V, I, le nom de l'individu qui porte le prénom de Jules, et de savoir quel saint a donné son nom à la rue où il demeure. Vous connaissez Paris et vous avez d'excellentes jambes ; je suis convaincu que vous trouverez les deux mots de cette espèce de charade.

—Parfaitement.

—Dès que vous aurez découvert votre homme, vous ne le perdrez pas de vue ; vous le suivrez partout où il ira, pas à pas, comme son ombre. Vous mangerez quand il mangera, vous vous reposerez quand il dormira.

Maintenant, écoutez-moi bien tous les deux. Vous devrez agir sans précipitation et rester calmes, quelles que soient les intéressantes découvertes que vous pourrez faire. Capturer deux ou trois malfaiteurs, c'est bien ; mais en prendre un grand nombre d'un seul coup, c'est mieux. Regardez, voyez et, si c'est possible, écoutez. Vous avez huit jours devant vous. Prenez note de tout ce que vous verrez et entendrez, et attendez mon retour.

II

Le lendemain de leur arrivée à Coulange, après le déjeuner, le marquis et la marquise allèrent s'asseoir sur la terrasse du salon d'été. De là, ils pouvaient voir les enfants qui jouaient sur la pelouse fleurie, sous les yeux de l'une des gouvernantes.

Mathilde tenait dans ses mains un livre ouvert, mais elle ne lisait pas. Elle méditait. Elle était triste et paraissait soucieuse, pensant sans cesse à l'agent de police Morlot, et tout ce que cet homme lui avait dit restait gravé dans sa mémoire.

Pour la centième fois peut-être elle se demandait : Que me veut-il ? Mais elle avait beau chercher et mettre son esprit à la torture, elle ne parvenait pas à deviner les intentions de Morlot.

—Mathilde, lui dit le marquis, d'un ton affectueux, tu es triste, je le comprends et ne saurais m'en étonner. Mais je vois aussi que tu es préoccupée. Qu'as-tu ?

La marquise leva sur lui ses beaux yeux humides.

—Tu penses à ton frère, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, répondit-elle.

—Sosthène est aujourd'hui absolument sans ressources. Nous savons, par ce qu'il a fait depuis sept ans, qu'il est incapable de se procurer des moyens d'existence par le travail.

Mais si indigne qu'il soit du bien qu'on peut lui faire, nous ne devons pas l'abandonner tout à fait. Son honneur est encore intact, j'aime à le croire, et c'est lui, surtout, que mon devoir m'ordonne de sauver. A tout prix il faut l'empêcher de s'engloutir dans la fange où il patauge. Je veux transmettre à mes enfants mon nom pur, honoré et respecté, tel qu'on me l'a remis ; et je te le dis, Mathilde, je préférerais la mort pour eux, qu'une tache à leur honneur.

La marquise devint affreusement pâle.

—Ce que je crains est malheureusement possible, continua le mar-

quis ; mais, pouvant prévenir le danger, je ne veux pas me laisser surprendre par le mal accompli. Ce que je fais, ce n'est pas pour M. de Perny, qui ne le mérite point, mais pour toi, Mathilde, et pour mes enfants.

—Alors, tu voudrais ? . . .

—Si tu ne t'y opposes pas, lui continuer la pension que nous faisons à ta mère. Avec dix mille francs par an, il pourra vivre, sinon dans le luxe, mais d'une manière convenable et sans rien faire, ce qui paraît être toute son ambition.

—Oui, dit tristement la marquise, nous ne pouvons pas l'abandonner ; il faut l'arrêter sur la pente fatale pour qu'il ne roule pas au fond de l'abîme. Ah ! Edouard, s'écria-t-elle avec un accent désolé, quelle parenté je t'ai donnée !

Et elle se mit à pleurer.

Le marquis l'entoura de ses bras, l'attira contre son cœur et lui mit un baiser sur le front.

—Oui, dit-il, d'une voix émue ; mais tu t'es donnée à moi, Mathilde, toi qui as toutes les vertus ! Va, un seul de tes regards où un seul de tes sourires rachète bien des choses ! Les qualités de la sœur font oublier facilement les défauts du frère.

Ils restèrent un moment silencieux. La marquise réfléchissait.

—Edouard, j'ai une chose à te demander. Je voudrais m'occuper seule de cette affaire.

—Je ne demande pas mieux.

—Alors, en écrivant à ton notaire aujourd'hui ou demain, ou dans deux ou trois jours, ce n'est pas absolument pressé, tu le prévendras que j'aurai une demande à lui faire ?

—Oui, répondit le marquis en souriant, et j'ajouterais qu'il devra se conformer aux intentions de la marquise de Coulange et considérer sa volonté comme étant la mienne.

—As-tu fixé le jour de ton départ ?

—Ta question me rappelle que je ne t'ai pas prévenu encore d'une visite que nous allons avoir. Par une lettre que j'ai reçue ce matin et qui m'était adressée à Paris, un de mes amis d'enfance, le comte de Sisterne, que tu connais déjà, m'annonce son arrivée à Paris, en ajoutant que ce sera pour lui une joie de nous revoir. Je lui ai répondu immédiatement pour l'inviter à venir passer deux ou trois jours avec nous à Coulange. Il doit se rendre à Toulon ; je partirai avec lui et l'accompagnerai jusque-là. De Toulon, je me dirigerai vers les Pyrénées.

—Tu prendras le chemin des écoliers, dit la marquise en souriant.

—C'est vrai, répliqua le marquis, mais je le ferai avec mon ami.

—Le comte de Sisterne est riche ?

—Il possède une des plus grandes fortunes de Saintonge.

Il marcha brillamment sur les traces de ses ancêtres. Il était lieutenant de vaisseau, il y a cinq ans ; il est aujourd'hui capitaine de frégate. Et comme il aime la mer, il ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Sa frégate, l'*Enonine*, mouille actuellement dans la rade de Toulon.

—Et il reste toujours célibataire ?

—Toujours.

—Peut-être aime-t-il trop la mer pour pouvoir aimer une femme ?

—Je crois, en effet, qu'il ne trouve pas sa position de marin compatible avec le mariage. Pourquoi ne te maries-tu pas ? lui ai-je demandé un jour. — D'abord, il faudrait trouver une femme, ensuite il faudrait l'aimer, m'a-t-il répondu ; or, je ne la cherche point, parce que je suis à peu près certain que je ne pourrais pas l'aimer.

—Singulière réponse ! fit la marquise.

—J'ai cru devoir m'abstenir en m'apercevant que j'avais abordé un sujet délicat, sur lequel il ne voulait pas se prononcer. Même chez ses meilleurs amis, il y a des choses intimes qu'il faut savoir respecter.

—C'est vrai, murmura la marquise.

III

Le quatrième jour après la conversation que le marquis et la marquise avaient eue sur la terrasse du salon d'été, sorte de galerie qui ressemblait assez à une véranda des pays tropicaux, le comte de Sisterne arriva au château de Coulange.

Il s'était annoncé par une lettre que le marquis avait reçu la veille, et on l'avait attendu pour déjeuner.

Il fut accueilli à bras ouverts par M. de Coulange et très affectueusement par la marquise. D'eux-mêmes les enfants lui tendirent leurs petits bras. Il les embrassa l'un après l'autre ; puis il resta un moment immobile, les regardant avec une sorte d'admiration extatique. Il paraissait très ému, et on aurait pu voir deux larmes rouler dans ses yeux. Evidemment son émotion se rattachait à un souvenir.

—Comme ils ont grandi, et comme ils sont beaux ! dit-il, en se tournant vers la marquise.

Et tout bas, à l'oreille de son ami :

—Tu es bien heureux, Edouard, ajouta-t-il.

—Oui, mon ami, et tu vois ici toutes mes joies et tout mon bonheur, répondit le marquis, en montrant sa femme et ses enfants.

M. de Sisterne eut un soupir étouffé.

Eugène, qui s'était tout de suite familiarisé avec le marin, avait sauté sur ses genoux et s'y était installé sans façon.

—Eugène, tu fatigues M. le comte, lui dit le marquis.

L'enfant voulut glisser sur le parquet. Mais M. de Sisterne le retint en disant :

—Il ne me fatigue pas du tout ; du reste, il faut que nous fassions tout à fait connaissance. Je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouve d'avoir si vite conquis son amitié. Il paraît que ma rudesse de loup de mer n'a rien d'effrayant pour lui, lorsque je reviendrai, je suis sûr qu'il me reconnaîtra.

—Oui, je vous reconnaîtrai, dit l'enfant ; et je penserai à vous souvent.

Le comte l'embrassa.

—Il est charmant ! dit-il.

Le marquis souriait. La marquise était rêveuse.

—Je ne t'oublierai pas non plus, reprit le comte avec émotion ; je te rapporterai quelque chose de mon voyage. Chaque fois que je tournerai mes yeux du côté de la France, debout sur le pont de mon navire, je reverrai ton doux sourire, ton visage rose et ton regard intelligent. Cher petit, tu vas être un de mes souvenirs.

Le marquis se leva et proposa de faire une promenade dans le parc.

—Avec plaisir, répondit M. de Sisterne.

—Papa, veux-tu que j'aïlle avec vous ? demanda Eugène.

—Oui, nous t'emmenons.

L'enfant s'élança hors du salon, en criant :

—Mon chapeau ! mon chapeau !

—Et toi, Mathilde, viens tu avec nous ? demanda le marquis.

—Je me sens un peu lasse. Et puis, continua-t-elle, un fin sourire sur les lèvres, vous avez probablement bien des choses à vous dire ; je veux vous permettre de causer librement. Ce soir, après le dîner, M. de Sisterne n'appartiendra et je me dédommagerai.

—Faut-il emmener Maximilienne ?

—Votre promenade sera un peu longue pour ses petites jambes ; je crois qu'il vaut mieux ne pas l'emmener.

—Alors nous te laisserons avec ta fille.

Eugène rentra dans le salon, son chapeau de paille à la main.

Un quart d'heure plus tard, les deux amis causaient de leurs souvenirs de jeunesse, en marchant lentement au milieu des magnifiques allées du parc.

—Où conduit cette sortie ? demanda M. de Sisterne.

—Sur la Marne, répondit le marquis.

—Ah !

—Au fait, nous pouvons continuer notre promenade au bord de la rivière, reprit le marquis.

—Je sentais l'eau, dit le marin en riant.

—L'eau douce, fit le marquis.

—Oui, mais l'eau des rivières va à l'Océan.

Ils sortirent du parc.

—Ce site agreste est ravissant, quel délicieux paysage ! s'écria M. de Sisterne émerveillé.

—N'est ce pas ? dit le marquis. Ce qui fait surtout le charme de ce pays si riche de culture, c'est que chaque mois le paysage change d'aspect et se pare d'une autre beauté.

—Mon cher Edouard, je connais à peu près tous les pays du monde, mais je le dis avec fierté et un légitime orgueil, il n'en existe aucun qui soit comparable à notre belle France !

—Je suis absolument de ton avis, répliqua M. de Coulange. Montjoie et Saint-Denis ! comme disaient nos pères, de glorieuse mémoire, la patrie avant tout ! Si nous n'avons plus l'oriflamme de Saint-Louis, nous possédons le drapeau tricolore, l'étoile aux trois couleurs de la France, toujours vaillante, toujours noble, toujours grande ! A tous les cœurs français, la patrie est chère, et il n'est pas vraiment français celui-là qui ne sent pas vibrer en lui l'enthousiasme patriotique !

Le capitaine de frégate saisit la main du marquis et la serra dans la sienne.

Et ils se mirent à marcher silencieusement, laissant leurs mains fraternellement unies. Cette noble étreinte avait plus d'éloquence que beaucoup de paroles. Elle signifiait que ces deux hommes se comprenaient, qu'ils avaient les mêmes sentiments d'honneur, et que le cœur qui battait dans la poitrine de l'un était digne du cœur de l'autre. Séparés depuis près de vingt ans, mais sans avoir cessé de s'estimer et de s'aimer, ils étaient heureux, non seulement de se voir, mais encore de se retrouver tels qu'ils s'étaient connus, c'est-à-dire animés des mêmes pensées.

—Quel est le nom de ce village en face de nous ? demanda M. de Sisterne pour rompre le silence.

—Miéran, répondit le marquis.

A ce moment, l'enfant, qui marchait devant eux, poussa un cri de surprise et de joie.

Ils levèrent brusquement la tête, et, à vingt-cinq ou trente pas de distance, ils virent deux femmes arrêtées au milieu du chemin.

Eugène s'étant tourné vers eux.

—Papa, dit-il d'une voix qui révélait une émotion violente, c'est madame Louise, une bonne amie du Jardin des Tuilleries.

Et, sans attendre la réponse du marquis, il partit comme un trait.

Presque aussitôt, ils virent l'une des femmes se baisser et recevoir l'enfant dans ses bras. Ils hâtèrent le pas. Le front du marquis s'était assombri ; il avait l'air contrarié.

L'autre femme dans laquelle le lecteur a reconnu Mélanie s'avança à leur rencontre.

—Madame, lui dit sèchement le marquis, je ne veux pas vous cacher mon étonnement ; en effet, je ne m'explique pas comment votre compagne, qui demeure à Paris, se trouve aujourd'hui à Coulange, sur le passage de mon fils. Je sais qu'elle a rencontré Eugène plusieurs fois dans le Jardin des Tuilleries et qu'elle l'a pris en amitié ; mais ce n'est point une raison suffisante pour qu'elle se croit autorisée à venir le chercher jusqu'ici. Je vous avoue que ceci me paraît singulier et que cette dame me donne le droit de suspecter ses intentions.

Le front de Mélanie s'était couvert de rougeur. Interloquée et confuse, elle ne trouvait rien à dire.

—Cette dame est-elle votre parente ? demanda le marquis.

—Elle est mon amie, répondit Mélanie ; mais nous nous aimons comme deux sœurs. Monsieur le marquis peut se rassurer, elle n'a aucune mauvaise intention. Regardez-la ; en embrassant votre fils, elle pleure de joie.

—Je veux bien vous croire, répliqua le marquis d'un ton radouci ; mais cela ne me donne point l'explication de cette rencontre imprévue.

—La voici, monsieur le marquis : j'ai amené mon amie à Miéran pour y passer quinze jours ou un mois avec moi dans ma famille.

—C'est différent. Ainsi, c'est le hasard ?

—Je ne veux pas mentir, monsieur le marquis ; nous avons dirigé notre promenade de ce côté, avec l'espoir que mon amie pourrait voir vos enfants de loin, en passant devant la grille du château.

—Je vous remercie de votre franchise, madame, dit le marquis, dont la figure avait repris son expression souriante. Allons, continua-t-il, j'ai eu tort, je le reconnais. Est-ce que vous êtes de Miéran ?

—J'y suis née, monsieur le marquis ; dans mon enfance, j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois madame la marquise de Coulange, votre mère.

—Et maintenant, vous habitez à Paris ?

—Depuis mon mariage.

—Comment appelez-vous vos parents de Miéran ?

—Les Rouget et les Blaisois sont mes cousins germains. Les Blaisois de Coulange sont aussi mes parents.

—Je connais plusieurs membres de votre famille. Eh bien, madame, je ne veux pas que vous gardiez l'impression qu'ont dû produire en vous mes paroles un peu trop vives. Lorsque vous et votre amie dirigerez votre promenade du côté de Coulange, vous voudrez bien entrer au château ; vous y serez reçues avec cordialité.

Mélanie balbutia quelques paroles de remerciement.

Après avoir embrassé l'enfant à plusieurs reprises, en le serrant contre son cœur, Gabrielle s'était relevée. Tout entière à sa joie, elle avait oublié qu'elle était en présence du marquis.

Soudain, rapides et brillants comme deux éclairs, son regard et celui de M. de Sisterne se rencontrèrent.

Gabrielle resta comme pétrifiée.

Le comte paraissait en proie à un trouble extraordinaire. Cependant, il n'avait point reconnu Gabrielle ; mais le regard de cette femme si pâle, qui lui rappelait un autre regard qu'il n'avait pu oublier, venait de pénétrer en lui comme une flamme et de mettre en émoi tous les tristes souvenirs de son cœur.

Et immobile, lui aussi, en face de la jeune femme, il semblait la dévorer des yeux. Peut-être attendait-il un nouveau regard. Mais Gabrielle tenait ses yeux baissés.

Une minute s'écoula ainsi, une minute d'anxiété et de malaise indescriptibles pour Gabrielle. On aurait dit qu'elle sentait le feu du regard qui pesait sur elle. Enfin, se raidissant contre sa faiblesse, elle parvint à se rendre maîtresse de son émotion. Alors, sans prononcer un mot, elle s'inclina devant les deux hommes. Puis, saisissant brusquement le bras de Mélanie !

—Viens, lui dit-elle, viens !

Et elle l'entraîna rapidement.

—Au revoir, madame Louise, cria l'enfant.

Elle l'entendit, se retourna sans s'arrêter et lui fit avec la main plusieurs signes d'adieu.

—Étrange femme, murmura le marquis.

Le regard de M. de Sisterne suivait les deux amies.

Il n'avait pas fait un mouvement. Il semblait que ses pieds fussent cloués au sol.

Au bout d'un instant, il laissa échapper un soupir.

Le marquis l'examina avec surprise. Il s'aperçut qu'il tremblait légèrement, qu'il y avait dans son regard une tristesse profonde et quelque chose d'amer dans le pli de ses lèvres.

—Octave, qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il d'un ton affectueux.

M. de Sisterne se tourna vers lui et le regarda fixement.

—Tu es mon meilleur ami, répondit-il ; aujourd'hui j'éprouve le besoin de soulager mon cœur. Edouard, veux-tu être mon confident ?

—Je serai tout ce que tu voudras.

—Revenons dans le parc.

IV

—Tiens, dit tout à coup l'enfant, j'ai laissé mon bouquet au bord de la rivière.

—Eh bien, mon ami, répondit le père en souriant, tu n'as qu'à te baisser pour en faire un autre.

—C'est cela, c'est cela ! s'écria joyeusement Eugène : je le ferai gros, très gros, beaucoup plus beau que le premier et je le donnerai à maman.

Et il partit en courant.

—Nous pouvons causer, dit le marquis.

—Edouard, je voudrais d'abord que tu me dise quelle est cette jeune femme pâle, qui a pour ton fils une si grande affection.

—Mon cher Octave, je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, c'est te dire que je ne la connais pas : néanmoins, je vais t'apprendre ce que je sais.

Très brièvement, le marquis raconta à son ami tout ce que la gouvernante de son fils lui avait appris concernant la femme pâle du jardin des Tuilleries, appelée par les enfants Figure de cire.

Le comte l'avait écouté attentivement sans l'interrompre.

—Ainsi, dit-il, elle se nomme Louise ?

—Oui.

—Et on croit généralement que c'est une pauvre folle.

—Nous venons de la voir : n'as-tu pas remarqué comme moi son attitude étrange, son air effaré ?

—Non, je regardais ses yeux et son visage pâle.

—Eh bien, moi, je l'ai observée avec beaucoup d'attention, et je reste convaincu que nous étions en présence, je ne dis pas d'une femme complètement folle, mais d'une malheureuse qui ne jouit pas de toutes ses facultés intellectuelles.

—Pauvre femme ! pauvre femme ! murmura tristement M. de Sisterne.

—Dans tous les cas, reprit le marquis, elle est bien telle qu'on me l'a dépeinte ; elle a la folie douce et rêveuse ; c'est une manie qui la pousse irrésistiblement vers les enfants et qui surexcite sa sensibilité d'une façon extraordinaire. En somme, l'égarement de sa raison n'est nullement redoutable.

Ces paroles furent suivies d'un moment de silence.

—Edouard, reprit le comte de Sisterne, tout à l'heure, tu m'as entendu pousser un soupir, et tu t'es étonné de me voir agité, triste, troublé,

—C'est vrai, dit le marquis.

—Eh bien, c'est cette femme pâle qui a causé mon émotion ; je ne saurais te dire l'impression aussi étrange que subite qu'un seul de ses regards a fait naître en moi : elle m'a remué jusqu'au fond du cœur. Attends, tu vas comprendre : La coupe et les traits de son visage, sa chevelure, sa taille, la façon dont elle porte sa tête et son regard, surtout, qui a rencontré le mien, tout dans cette femme, m'a rappelé une jeune fille belle et chaste que j'ai aimé, que j'aime encore, que j'aimerai toujours, car jusqu'à mon dernier souffle son cher souvenir restera dans mon cœur et ma pensée, pur de toute profanation.

—Oh ! mon ami, dit le marquis visiblement ému, je ne te demande pas ton secret ! Si tu dois un jour regretter d'avoir parlé, ne me dis plus rien.

Le comte secoua tristement le tête.

—Non, reprit-il, je ne regretterai pas de t'avoir ouvert mon cœur. Pour un ami tel que toi, un frère, je ne veux rien avoir de caché. Il me brise, il me tue, il m'étouffe, ce secret que je traîne partout, sur terre et sur mer, comme le forçat traîne le boulet rivé à ses pieds. Il me semble qu'après te l'avoir confié, je serai soulagé. S'il n'y avait dans ma pensée que l'image gracieuse d'une femme aimée et dans mon cœur le secret seulement du bonheur perdu, ce serait un doux souvenir dont je vivrais. Mais ma conscience n'est pas sans reproche, Edouard, et le remords a attaqué mon cœur !

—Ami, continua-t-il, ce n'est pas seulement une confidence que je vais te faire ; c'est aussi une confession que tu vas entendre.

—Parle, dit le marquis : je commence par te plaindre : ensuite, si je le puis, je te consolerais.

—Tu ne me consoleras point ; mais tu peux me plaindre, car je suis réellement très malheureux.

Je te disais donc que la femme pâle, que les enfants de Paris appellent Figure de cire, m'avait rappelé une triste époque de ma vie.

Un instant, j'ai cru que j'allais reconnaître, dans cette femme, Gabrielle, — Gabrielle est le souvenir. — Je me trompais. Ce n'est point Gabrielle qui était devant moi. Maintenant, je me demande si la ressemblance existe réellement. N'ai-je pas eu un mirage des yeux ou une hallucination momentanée ?

—Je crois, en effet, que tu as été sous le coup d'une illusion d'optique, dit le marquis : si surprenantes que soient certaines particularités de la vision, elles ne sont pas rares et s'expliquent facilement.

—Quoiqu'il en soit, reprit M. de Sisterne, je suis encore tout étourdi du choc que j'ai reçu, et cette pauvre femme a provoqué la confiance que je vais te faire.

—A l'occasion du mariage de ma sœur, qui s'est mariée au mois d'août 1852, j'avais demandé et obtenu un congé de six mois. Il est vrai qu'on ne pouvait guère me le refuser ; je venais de rentrer dans le port de Brest après une absence de six années.

Quelques jours après le mariage qui fut célébré à Saintes, j'accompagnai les jeunes époux qui allaient s'installer à Paris. Mon beau-frère était alors, — du reste, il n'a pas changé, — un bon et joyeux garçon, qui fit tout ce qui dépendait de lui pour me retenir à Paris et empêcher le spleen de me saisir. Mais il se devait à ses fonctions, et le temps qu'il ne donnait pas au ministère de la marine, il le consacrait à sa femme. Certes, je n'avais garde de me plaindre d'être un peu oublié et abandonné.

Ne connaissant personne à Paris, je n'avais pas la ressource d'aller demander à des amis de me procurer des distractions. Tu étais à cette époque gravement malade, et après t'avoir fait trois visites seulement, je n'avais plus osé me présenter à l'hôtel de Coulange. Bref, je m'ennuyais.

Je n'avais pris qu'un mois encore du congé dont je jouissais, que j'avais ardemment sollicité, et déjà je m'effrayais de sa durée. Je résolus de quitter Paris pour aller courir à travers l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie.

Or, j'avais déjà fixé le jour de mon départ lorsque, passant un soir rue Saint-Honoré, j'eus la singulière idée d'entrer dans le bal public de la salle Valentino. Ce soir-là, il y avait foule. Avouglé par la lumière éclatante des lustres, abasourdi par le bruit de l'orchestre et ahuri par le mouvement extraordinaire que j'avais sous les yeux, je m'avançai jusqu'au milieu de la salle en me frayant difficilement un passage.

Je découvris une place libre sur une banquette et je m'en emparai. Au bout d'un instant, je m'aperçus que le hasard m'avait placé à côté d'une jeune fille d'une beauté ravissante, idéale. Je la regardai à la dérobée, d'abord, et je me sentis émerveillé et saisi d'admiration.

Il y avait sur ses lèvres souriantes un charme indéfinissable, et sur son front pur le calme et la sérénité de l'innocence. Rien ne saurait rendre l'expression douce et enchanteresse de sa physionomie un peu rêveuse. En elle tout était gracieux et révélait la pureté de son âme.

N'ayant guère plus de dix-sept ans, fraîche et rose, heureuse de sa jeunesse en fleur, ravie de se sentir vivre, il semblait qu'elle fût éclosée d'un rayon de printemps.

Je lui adressai la parole.

—Vous ne dansez donc pas, mademoiselle ? lui demandai-je.

Alors, son regard, que je n'ai jamais oublié, son regard voilé, expressif s'arrêta sur moi. Il révéla comme un miroir l'innocence de son cœur, la blancheur de son âme.

J'eus une sorte d'éblouissement.

D'une voix mélodieuse, un peu timide, elle me répondit :

—Je suis venue ici ce soir avec deux de mes compagnes ; elles aiment la danse et je les regarde se divertir ; moi, je ne danse jamais.

—Pourquoi ? Est-ce que vous n'aimez pas la danse ?

—Je l'aimerais peut-être, monsieur, me répondit-elle avec son air plein de candeur ; mais la danse, dans un bal public, est un plaisir que je crois devoir me refuser.

Je fus enchanté de cette réponse. Alors, je lui adressai plusieurs autres questions. Elle m'apprit qu'elle était employée dans une maison de commerce en qualité de demoiselle de magasin, et qu'elle n'était à Paris que depuis quatorze mois environ. Née à Orléans, ses parents étaient des commerçants aisés de cette ville.

Mais ayant eu le malheur de perdre sa mère, qui l'adorait, et son père s'étant remarié, on l'avait retiré du pensionnat où elle était élevée. Malheureusement, elle n'avait pu s'accorder avec sa belle-mère qui, loin d'être bonne pour elle et de lui témoigner de l'amitié, était parvenue, au contraire, à lui aliéner le cœur de son père. Enfin, lasse de souffrir, elle s'était enfuie de la maison paternelle pour venir à Paris où elle se trouvait relativement heureuse.

A onze heures et demie, je sortis du bal en même temps que Gabrielle. Je n'avais pas eu la hardiesse de lui demander où elle demeurait.

Le lendemain, je ne parlai plus de quitter Paris.

Revoir Gabrielle et m'en faire aimer était ma seule pensée. Et après ? aurais-je dû me demander.

Certes, si j'eusse été capable de réfléchir et d'examiner froidement la situation, j'aurais bouclé ma valise et je me serais sauvé de Paris par un train rapide. Malheureusement la réflexion ne me vint pas.

Je cherchai donc à revoir Gabrielle ; mais trois jours s'écoulèrent sans que je pusse parvenir à la rencontrer. Alors je pris le parti de lui écrire et je signai une lettre Octave Longuet ; mon prénom et le nom du chef de ma famille, qui porta le premier le titre de comte de Sisterne.

Comme tu vois, je cachais mon véritable nom. Pourquoi ? Je ne saurais l'expliquer.

Octave Longuet, un simple bourgeois, pouvait attirer sa confiance ; le comte de Sisterne, officier de marine, devenait pour elle, au contraire, un épouvantail et la mettait en garde contre moi. Et puis, je dois le dire, puisque je ne veux te rien cacher, j'étais quelque peu défiant.

Hélas ! l'homme est fait ainsi ; le meilleur ne peut échapper au scepticisme et nous sommes généralement trop disposés à accepter le soupçon injurieux à l'égard de la femme. C'est tout simplement abominable. Ah ! mon ami, comme nous sommes loin de ces temps où, pour nos pères, la femme était un culte ! Nous n'avons plus la foi sainte ; nous ne savons plus rien idéaliser !

Eh bien oui, malgré mon cœur qui se révoltait, je doutais de Gabrielle. Oh ! je ne puis me rappeler cela sans honte ! Comme j'étais aveugle et misérable !

Ma lettre resta sans réponse. Je m'y attendais un peu, je ne me sentis nullement découragé. Voulant voir Gabrielle à tout prix, je me décidai à entrer un jour dans le magasin de nouveautés de la rue Montmartre où elle était employée. A ma vue elle se troubla, une vive rougeur colora ses joues. Je compris que je ne lui étais pas indifférent et que ma lettre avait produit l'effet espéré. Je m'adressai à elle pour acheter je ne sais plus quoi, et, pendant quelques minutes, je pus ainsi échanger quelques paroles avec elle. Je revins plusieurs fois dans le magasin, faisant à chaque visite l'expédition d'un objet quelconque.

Enfin, un soir, jugeant que le moment était venu de me prononcer sérieusement, j'attendis Gabrielle à la porte de sa maison. Un peu malgré elle, je m'emparai de son bras et nous nous mîmes à marcher sur le trottoir, le long des maisons. Ce que je lui dis, je ne me le rappelle plus. Elle m'écoutait en proie à une violente émotion. Je lui parlai de ma lettre.

— " Oh ! me répondit-elle, j'ai été tout un jour sans pouvoir me remettre de l'émotion qu'elle a produit en moi ! Cependant, continua-t-elle avec une naïveté charmante et un adorable abandon, si vous n'étiez pas venu au magasin, j'aurais réussi à vous oublier.

Après cette réponse qui lui était pour ainsi dire échappée, j'obtins facilement l'aveu que mon amour était partagé. Je sentis aussitôt mon cœur inondé d'une joie infinie. Je l'entourai de mes bras et je posai mes lèvres sur son front. Dès lors, je résolus de l'épouser, mais je reculai devant l'éclat que causerait telle mésalliance, et usant de mon empire sur Gabrielle, je la fis consentir à un mariage secret.

Plus tard connaissant la pureté de toutes ses pensées, sachant quels rares trésors étaient renfermés dans mon cœur, je me jurai de lui donner en face de tous ce noble nom de mes aïeux qu'elle était si digne de porter.

— Lui as-tu dit alors que tu étais le comte de Sisterne ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir à rougir de mon mensonge ; pour ne pas lui laisser supposer qu'après lui avoir menti une fois, je pouvais la tromper encore.

— Faible excuse, mon cher Octave.

— Je voulais aussi, le moment venu, me donner la joie de sa joie, de sa surprise. Mais, comme je te l'ai déjà dit, tout cela était fatal. Tout à l'heure tu en auras la preuve.

Tu ne saurais te faire une idée, Edouard, de l'élévation, de sa grandeur et de la véritable noblesse qu'il y avait dans cette adorable enfant. Et dans la pensée, quelle délicatesse exquise !

— Comment cela est-il arrivé ?

— Papa, dit tout à coup Eugène, voici l'allée des Pins, faut-il la prendre pour retourner près de maman ?

— Oui, mon ami, répondit le marquis, nous retournerons au château par l'allée des Pins.

Satisfait de cette réponse, l'enfant les bras chargés de fleurs, partit en avant-garde.

— J'aurai, je pense, le temps d'achever mon récit, dit le comte de Sisterne.

— Nous avons encore un quart d'heure à nous, répondit le marquis.

M. de Sisterne reprit :

— Voulant naturellement cacher mes amours à ma sœur et à mon beau-frère, j'avais loué, pour la circonstance, un petit appartement dans un hôtel de la rue Richelieu. Cela ne m'empêchait pas de voir tous les jours M. et madame de Valcourt et de coucher dans la chambre que j'avais chez eux plus souvent qu'à l'hôtel. Mais pour Gabrielle, qui m'écrivait quelquefois, il fallait que j'eusse un logement à moi. Toutefois, elle venait très rarement à l'hôtel, elle préférait me voir chez elle et nous faisons ensemble de fréquentes excursions aux environs de Paris.

Un jour, — six semaines avant l'expiration de mon congé, — je trouvais chez ma sœur un pli cacheté aux armes de la marine. C'était l'ordre de me rendre immédiatement à Brest, à bord du vaisseau l'*Orgon* qui venait d'appareiller pour les Antilles, je passais avec avancement d'une corvette sur un navire de première classe.

Dans une autre circonstance, j'aurais été certainement très-heureux, mais ce qui m'arrivait était si inattendu, que je considérais cette faveur, dont j'étais l'objet, comme un véritable malheur. Pour surcroît de mauvaise chance, le pli était arrivé la veille, et comme je n'avais pas couché chez ma sœur, il me restait strictement le temps nécessaire pour me rendre à Brest, au moment où j'en prenais connaissance. Que faire ? L'ordre était formel. Il fallait partir.

J'ai soupçonné alors, et j'ai encore cette idée aujourd'hui, que mon beau-frère ayant découvert mes relations avec Gabrielle, n'avait rien trouvé de mieux, pour y mettre un terme, que de me jouer ce vilain tour, en usant de son influence auprès du ministre.

Mes malles, faites à la hâte et chargées sur une voiture, je courus rue de Richelieu où j'avais des effets et quelques papiers importants. De là, après avoir pris seulement le temps d'écrire une lettre de quinze ou vingt lignes à Gabrielle, que je remis à un garçon de l'hôtel, avec ordre de la porter à son adresse, je me rendis précipitamment au chemin de fer. Deux heures après mon arrivée à bord, les marins de l'*Orgon* levaient les ancres. Je n'eus pas le temps, avant de gagner le large, d'écrire une lettre à ma pauvre Gabrielle. Mais, au bout de quelques jours, je lui en écrivis une très longue, que je pus faire partir pour la France un mois plus tard.

Dans cette lettre dictée par mon cœur et pleine de tendresse, je lui révélais enfin la vérité ; je lui jurais de ne pas l'oublier, de l'aimer toujours, et je lui faisais encore la promesse solennelle de la reconnaître pour la comtesse de Sisterne dès que je serais de retour en France. Je lui indiquais le moyen de me faire parvenir sa réponse, je lui donnais en même temps l'adresse de mon notaire, à Saintes, et je la suppliais de se faire envoyer par lui tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin.

Cette lettre et plusieurs autres que je lui écrivis successivement restèrent sans réponse. Je ne savais quoi m'imaginer. Pendant tout le temps que dura ce voyage, je fus dans une inquiétude mortelle. Son souvenir ne s'éloignait pas de ma pensée ; je sentais au contraire, mon amour grandir et devenir plus ardent. Tu vois dans quelle situation je me trouvais, et tu devines ce que j'ai souffert.

Je revins en France. Plus de deux ans et demi s'étaient écoulés. Je me rendis d'abord à Sisterne. Là, je trouvai trois des lettres que j'avais écrites à Gabrielle ; elles avaient été envoyées à Sisterne, par les soins de l'administration des postes. Qu'étaient devenues les autres ? Je ne l'ai jamais su. Après avoir réglé diverses affaires pressées, ce qui me prit une semaine, je pus enfin partir pour Paris. Au lieu de me rendre directement chez ma sœur, je descendis à l'hôtel de la rue de Richelieu, sous le nom de Longuet.

Je n'ai pas besoin de te dire combien j'étais impatient d'avoir des renseignements au sujet de Gabrielle. Je me présentai le même jour au magasin de la rue Montmartre. J'espérais encore, et je me faisais cette illusion que j'allais y retrouver Gabrielle. La patronne de l'établissement, à laquelle je m'adressai, me reconnut ; elle me reçut froidement et même d'une manière un peu hostile.

Je l'interrogeai. Elle me répondit en me disant tout ce qu'elle savait. Je ne me rappelle jamais ce douloureux instant de ma vie sans sentir mon cœur se déchirer. J'apprenais enfin toute l'étendue du mal que j'avais fait. Ah ! j'aurais moins souffert si l'on m'eût enfoncé un poignard dans la poitrine.

Un jour Gabrielle ne vint pas au magasin. On pensa qu'elle était indisposée, et sa patronne alla pour avoir de ses nouvelles. On lui répondit que Gabrielle, emportant tous ses effets, était partie sans dire où elle allait. Oui, la pauvre enfant, elle était partie sans prévenir ses patrons, sans avoir instruit de son projet aucune de ses compagnes. Pourquoi ce départ qui ressemblait à une fuite ?

Le comte baissa la tête et continua d'une voix tremblante :

— La malheureuse enfant s'était sauvée comme une misérable

pour aller cacher dans un coin ignoré son abandon et ce qui, aux yeux de tous, devait être sa honte... Elle allait devenir mère !

— Oh ! la pauvre femme ! s'écria le marquis.

— Oui, mère, reprit M. de Sisterne d'une voix entrecoupée, mère d'un enfant dont je suis le père ! Et elle est partie, la noble victime, n'ayant peut-être pas vingt-cinq francs dans sa poche.

— Affreux ! murmura le marquis.

— Quelque temps après, une de ses camarades du magasin la rencontra par hasard. Elle était allée se loger ou plutôt se cacher à l'extrémité des Batignolles. N'ayant pas le moyen de se donner le luxe d'une chambre, elle demeurait dans un taudis, une sorte de trou infect dans lequel ne voudrait pas dormir ton chien Fanor.

La courageuse enfant travaillait ; elle faisait, je crois, de la passementerie et parvenait à gagner vingt ou vingt-cinq sous par jour, à peine de quoi ne pas mourir de faim !... Et elle était sur le point de donner un enfant au comte de Sisterne, qui a plusieurs millions de fortune !

C'est par cette jeune fille que Gabrielle rencontra, comme je viens de te le dire, qu'on sut, rue Montmartre, pourquoi elle avait cru devoir quitter le magasin. Elle s'était soustraite à l'affront d'être congédiée.

Quelques jours après cette rencontre, la même camarade, accompagnée d'une ou de deux demoiselles de magasin, se rendit aux Batignolles pour faire une visite à Gabrielle. Elle n'y était plus. Une fois encore Gabrielle avait disparu. Sa retraite connue, elle en avait cherché une autre.

Où est-elle allée ? Qu'est-elle devenue ? Personne n'a pu me le dire, et, malgré toutes les recherches auxquelles je me suis livré, je n'ai pu rien découvrir.

Pensant que peut-être elle était retournée chez son père, j'allai à Orléans. Le commerçant était mort depuis peu et Gabrielle n'avait point réclamé son héritage... — « Depuis que Gabrielle Lié-nard a quitté la ville, me dit-on, on n'a plus entendu parler d'elle. »

J'ai acquis la certitude que la malheureuse enfant n'a reçu aucune des lettres que je lui ai écrites, pas même celle que j'avais remise à un garçon d'hôtel, au moment de partir pour Brest.

Ainsi, Gabrielle a dû croire que j'étais un lâche, un infâme ! que je ne l'aimais pas, que je l'avais froidement précipitée dans un abîme, et que, mon caprice satisfait, je l'avais abandonnée ! Quelles furent alors ses pensées ? Ah ! je n'ose pas me le demander !... Le cœur meurtri, n'ayant plus d'avenir, elle m'a maudit.

La malheureuse Gabrielle existe-t-elle encore ? A-t-elle donné le jour à son enfant ? Nul ne le sait. Hélas ! elle a peut-être voulu échapper à la honte et à la souffrance par le suicide !

A partir du jour où elle a quitté les Batignolles, elle s'enfonce et disparaît dans l'ombre. Si elle n'est pas morte, qu'est-elle devenue ? Où sont-ils tous les deux, la mère et l'enfant ? Mystère !...

Je ne sais rien et je ne saurai probablement jamais rien ; et cette complète ignorance sera le tourment de toute ma vie.

Maintenant, Edouard, comprends-tu l'amertume de mes regrets ? Comprends-tu que le remords soit à côté du souvenir ?

— Oui, répondit le marquis ; mais le pardon vient après le repentir ; si la faute a été grande, l'expiation ne l'est pas moins. Tu oublieras et tu retrouveras du repos.

— Jamais ! répliqua vivement M. de Sisterne ; on ne fixe pas la durée de la punition, quand les malheurs qu'on a causés ne peuvent plus être réparés. Je vivrai de mon souvenir, c'est-à-dire de mes regrets et de mon amour. Va, on ne retrouve pas le bonheur comme un objet qu'on a perdu !

Mes meilleurs amis s'étonnent de ma prétendue aversion pour le mariage.

Certes, on m'a présenté des jeunes filles charmantes, très-capables d'inspirer une affection profonde. Devant elles, je suis resté insensible et froid comme un marbre. Me marier, moi ! Quand même je serais sûr de la mort de Gabrielle, je ne pourrais m'y résoudre. Il n'existe plus aucune femme que je puisse aimer ! Or, je considère que le mariage sans amour est la profanation d'une chose sainte et sacrée.

Quand on me conseille de me donner une compagne et qu'on me parle des douces et pures joies de la famille, j'écoute, je pense à Gabrielle et à son enfant, et je garde le silence. Toi-même, Edouard, tu m'as demandé pourquoi je ne me décidais pas à me marier. Je viens de répondre à ta question. Non, je ne me marierai pas... Il peut se faire que je sois d'un puritanisme exagéré, mais nul mieux que moi ne connaît les sentiments qui m'inspirent et auxquels j'obéis. Oui, je resterai fidèle à mon unique amour, et je ne donnerai pas à une femme, serait-elle la plus belle et la plus parfaite, le nom de Sisterne que j'ai promis à une autre.

Quant aux joies de la famille dont on se sert vis-à-vis de moi comme moyen de séduction, je n'en suis pas absolument déshérité. En dehors de mes amis et je les compte bien pour quelque chose, j'ai ma sœur que j'aime beaucoup, et près d'elle son mari et sa fille, ma nièce et ma filleule. Emmeline va atteindre sa troisième année, ce

n'est encore qu'un enfant au berceau, mais elle est déjà intelligente, gracieuse et jolie comme un ange, la toute mignonne. J'en suis idolâtre. Dans l'affection que j'ai pour elle, il me semble qu'il y a de la paternité. Je reporterai sur ma nièce toute la tendresse et l'amour que j'aurais eu pour l'enfant de Gabrielle, pour mon enfant !

Eh bien, plus tard, quand il faudra quitter la mer, c'est chez sa sœur et sa nièce que se retirera le vieux marin.

Il resta un moment silencieux. Puis avec un sourire doux et triste, il reprit :

— Edouard, une idée vient de me venir.

— Quelle est cette idée ?

— Que ton fils pourrait épouser ma nièce si, toutefois, Emmeline donne tout ce qu'elle promet.

— Ils auront l'occasion de se voir souvent, répondit le marquis, en serrant la main de son ami : s'ils s'aiment, ce n'est certes pas moi qui mettrai opposition à ce mariage.

— Voilà où j'en suis, reprit amèrement M. de Sisterne, réduit à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants !

Ils n'étaient plus qu'à trente pas du château.

Prévenue de leur arrivée par l'enfant, la marquise était descendue pour venir à leur rencontre. Elle tenait dans sa main le bouquet cueilli par Eugène à son intention.

— Edouard, dit vivement le comte au marquis, tout ce que je viens de te dire doit être un secret entre nous.

— Révéler ce que tu m'as confié serait une trahison, mon cher Octave.

— Madame de Coulange elle-même ne doit rien savoir.

— Elle ne saura rien.

VI

Gabrielle et Mélanie, marchant très-vite, arrivèrent au pont de Coulange. Jusque-là elles n'avaient pas échangé une parole.

— Vous êtes fatiguée, lui dit Mélanie ; aussi, pourquoi avoir marché si rapidement ? J'avais de la peine à vous suivre. Nous allons nous asseoir un instant dans l'herbe, sur ce talus, et nous reprendrons notre chemin quand vous serez reposée.

— Oui, asseyons-nous, répondit Gabrielle, j'ai un peu de faiblesse dans les jambes.

Elles s'assirent, faisant face au château de Coulange.

— D'ici, le coup d'œil est ravissant, dit Mélanie : n'êtes-vous pas de mon avis, Gabrielle ?

— Oui, ravissant ! répondit la jeune femme rêveuse.

Son regard errait sur la rive droite de la Marne ; elle cherchait à revoir les deux hommes et l'enfant. Ne les apercevant point, elle laissa un soupir s'échapper de sa poitrine.

— Ils sont rentrés dans le parc, lui dit Mélanie, qui avait deviné son désir.

— Oui, ils sont rentrés, murmura Gabrielle.

— C'est égal, nous avons été servies à souhait par le hasard. Après avoir passé inutilement trois fois devant la grille du château, nous avons eu une excellente idée de continuer notre promenade au bord de l'eau.

— C'est vrai.

— Si je le voyais de loin seulement, je serais contente, me disiez-vous. Eh bien, vous n'avez pas fait que de le voir, vous l'avez tenu dans vos bras et vous l'avez embrassé !

— Je n'ai eu que le temps de lui ouvrir mes bras. Vous avez causé avec M. le marquis, Mélanie, qu'est-ce qu'il vous a-t-il dit ?

— Oh ! des choses tout à fait gracieuses et aimables. D'abord, il a paru étonné de vous rencontrer à Coulange ; mais je me suis empressée de lui donner l'explication qu'il désirait, en lui disant que nous sommes venues passer quelques temps à Miéran.

— A-t-il été satisfait ?

— Certainement.

— Il ne m'empêchera point de le voir ?

— Quelle idée ?

— Mon Dieu, je ne sais pas ce qu'il peut penser... M. le marquis de Coulange est un bien grand seigneur, et je ne suis, moi, qu'une pauvre femme.

— Eh bien, ma chère Gabrielle, vous allez savoir ce que pense M. le marquis de Coulange. Non-seulement il ne vous défend point de voir et d'embrasser son fils ; mais, lorsque nous viendrons à Coulange, nous sommes invitées, vous et moi, à entrer au château.

— Vraiment, Mélanie ?

— Je vous fais part de l'invitation de monsieur le marquis.

— Il est bon, lui aussi ?

— Si vous lui aviez laissé le temps de vous parler, ma chère Gabrielle, il avait certainement l'intention de vous faire lui-même son invitation et de vous adresser quelques paroles affectueuses.

Gabrielle baissa la tête et resta silencieuse.

— Voulez-vous que je vous parle franchement ? reprit Mélanie au bout d'un instant.

—Dites.

—Eh bien, je ne comprends pas pourquoi vous êtes partie si brusquement.

—Oui, vous ne pouvez pas comprendre.

—M. le marquis a peut-être trouvé cela un peu singulier.

—Ne suis-je pas une femme bizarre ? répliqua Gabrielle en ébauchant un sourire.

Après avoir embrassé l'enfant, vous vous avanciez vers le marquis pour lui dire quelque chose.

—Oui, je voulais le remercier de n'avoir pas rappelé son fils lorsqu'il s'est élançé vers moi.

—Et au lieu de prononcer ces paroles, que le marquis semblait attendre, vous vous êtes arrêtée brusquement et vous avez subitement changée d'idée.

—C'est vrai.

—J'ai cru voir sur votre visage l'expression d'un vif mécontentement.

—Non, Mélanie, ce n'était que de la surprise, quelque chose de semblable à de la stupéfaction ou même à de la peur.

Mélanie la regarda avec étonnement.

—Et c'est M. le marquis... fit-elle.

Gabrielle secoua la tête.

—Un homme était près de lui, dit-elle.

—Un de ses amis, sans doute ; ce monsieur a l'air très-distingué, il doit être, comme le marquis de Coulange, un homme du monde très riche.

—N'est-il pas décoré ?

—Oui, il avait à la boutonnière de sa redingote la rosette rouge de la Légion d'honneur. Ainsi, Gabrielle, c'est ce monsieur qui vous a effrayée ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que je l'ai reconnu.

—Cela explique votre surprise et non votre frayeur.

—Avez-vous remarqué avec quelle attention il me regardait ?

—Oui, ses yeux s'étaient fixés sur vous avec une sorte de curiosité.

—Il n'y avait que de la curiosité dans ce regard, n'est-ce pas ?

—Je n'y ai pas vu autre chose.

—Alors, c'est bien ; vous me donnez la certitude complète qu'il ne m'a pas reconnue. Mélanie, ce monsieur qui était avec le marquis de Coulange se nomme Octave Longuet ; c'est le père de mon enfant.

Mélanie fit un brusque mouvement.

—Est-ce possible ! s'écria-t-elle.

—Maintenant, ma chère Mélanie, vous connaissez la cause de mon attitude singulière.

—Gabrielle, vous vous êtes peut-être trompée.

—Non, Mélanie, je ne me suis pas trompée.

—Il y a quelquefois des ressemblances...

—Mélanie, je l'ai parfaitement reconnu ; je n'ai jamais oublié ses traits, et il n'a pas changé comme moi, lui ! C'est bien M. Octave Longuet qui était tout à l'heure avec le marquis de Coulange.

Mélanie était stupéfiée.

—Oh ! c'est étrange ! pensait-elle.

L'amitié qui existait entre le marquis de Coulange et celui qui avait abandonné Gabrielle venait encore compliquer à ses yeux la situation déjà si intéressante et si grave.

—Quand mon regard a rencontré le sien, reprit Gabrielle, j'ai cru un instant que lui-même allait me reconnaître ; c'est alors que la crainte m'a saisie et que je me suis arrêtée. Si ma figure n'est plus reconnaissable, il n'en est pas de même de ma voix, dont le timbre n'a point changé. En gardant le silence, j'ai pu paraître bizarre ou stupide, mais j'ai évité le désagrément d'être reconnue.

—A votre place, Gabrielle, j'aurais eu une tout autre pensée : je me serais fait reconnaître.

—S'il m'eût reconnue, serais-je plus avancée, dites ? Non, je n'ai rien à lui demander, et il ne peut rien faire pour moi. Il ne saurait changer ma vie, il lui est impossible de me rendre les illusions et le bonheur de ma jeunesse ; il ne peut pas me rendre mon enfant ! Il me croit morte, sans doute ; à quoi bon le détromper ? Il est riche, heureux ; il est marié, peut-être... Mélanie, ai-je le droit de troubler son repos, son bonheur ? Non, n'est-ce pas ? Car cela ressemblerait à de la vengeance. A côté de l'amour maternel que je tiens en réserve pour mon enfant, il n'y a dans mon cœur que de la douleur et des regrets ; la haine n'y entrera jamais !

—Permettez, Gabrielle, ce monsieur vous doit pourtant quelque chose.

—Quoi ?

—Réparation du mal qu'il vous a fait.

Gabrielle hochait tristement la tête.

—Sauriez-vous me dire comment il pourrait réparer le mal qu'il m'a fait ? demanda Gabrielle.

—Je ne sais pas trop ; mais il me semble...

—Mélanie, il y a des malheurs absolument irréparables ; le mien est de ceux-là ; je vous répète mes paroles de tout à l'heure : je n'ai rien à demander à M. Octave Longuet, il ne peut rien faire pour moi.

Vous savez ce que m'a appris votre mari ; par suite des renseignements qu'il a recueillis, je n'ai pas même le droit d'accuser M. Octave Longuet de m'avoir trompée. J'ai été impitoyablement frappée par le malheur et j'ai courbé la tête. Je n'avais pas à me révolter. Nul ne peut échapper à sa destinée. On ne lutte pas contre la fatalité.

VII

Morlot avait dit à la marquise de Coulange : " Dans huit jours, j'aurai l'honneur de me présenter au château de Coulange." Or, le matin du huitième jour, l'agent de police descendait du train semi-dire et qui s'arrête à Nogent à neuf heures et quelques minutes.

Il portait un costume de ville à la dernière mode ; sa mise sévère accentuait encore la gravité habituelle de sa physionomie.

Comme il se dirigeait vers la porte de sortie, son stick à la main, il se trouva tout-à-coup sur le quai, en face du valet de chambre de M. de Coulange.

—Bonjour, monsieur, lui dit amicalement Firmin, je suis enchanté de vous revoir ; vous allez probablement voir vos parents de Coulange.

—Oui, monsieur Firmin, répondit Morlot, en tendant la main au domestique, je vais passer deux ou trois jours à Coulange et à Miéran.

—C'est très-bien, c'est très-bien, la campagne est superbe.

—Par quel hasard vous trouvez-vous à Nogent ? Vous venez sans doute attendre quelqu'un ?

—Ce que nous attendons, c'est le train de Château-Thierry. Nous partons pour Paris, d'abord, je dis d'abord, parce que nous ne nous y arrêtons que quelques heures. Nous allons faire un voyage d'une quinzaine de jours dans le Midi.

Morlot avait froncé les sourcils, et son front s'était subitement assombri.

—Ainsi, dit-il d'un ton singulier, M. et madame la marquise se sont décidés tout à coup à aller voyager dans le Midi ?

—M. le marquis fait seul ce voyage et comme toujours je l'accompagne.

—Alors, madame la marquise...

—Elle reste au château avec les enfants.

—Je comprends, fit Morlot, dont le visage se rasséréna, M. de Coulange a quelques affaires qui l'appellent dans le Midi.

—Oui, dans ses domaines des Pyrénées.

—Ah ! voilà M. le marquis, dit Morlot. Quel est ce monsieur qui marche à côté de lui ?

—Un de ses plus anciens amis ; il est venu passer trois jours au château ; mon maître va faire avec lui une partie de son voyage.

—Il est officier de la Légion d'honneur, on devine à son air que c'est un militaire.

—Ou un marin, c'est à peu près la même chose. M. le comte de Sisterne est capitaine de frégate.

—Beau grade, fit Morlot, M. le comte de Sisterne est un futur amiral.

—C'est sûr, ajouta Firmin.

A ce moment, le train se dirigeant sur Paris arriva en gare.

Le marquis et le comte de Sisterne prirent place dans un coupé de première classe.

—Moi je monte en seconde, dit le domestique.

Le cocher du marquis s'avancait vers Firmin pour lui donner une poignée de main.

—Je vous quitte en vous souhaitant un bon voyage, fit Morlot.

Il allait s'éloigner, Firmin le retint par le bras en disant :

—Est-on venu de Coulange ou de Miéran vous attendre avec une voiture.

—Non, je n'ai prévenu personne de mon arrivée.

—Et vous allez faire le chemin à pied ?

—Oui, si je ne trouve pas une voiture.

—Je crois que vous n'en trouverez pas, monsieur, dit Firmin ; mais le cocher de M. le marquis retourne à Coulange ; si vous voulez profiter de l'occasion, il se fera certainement un plaisir de vous emmener.

—Mais oui, fit le cocher, j'offre à monsieur une place à côté de moi sur mon siège.

—Eh bien, merci, j'accepte, répondit Morlot ; monsieur Firmin, je vous remercie.

—De rien, fit le vieux serviteur. Voyez-vous, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit l'autre jour de M. le marquis et de madame la marquise.

—En voiture ! en voiture ! criait le conducteur du train.

Firmin ayant serré rapidement la main de Morlot et celle du cocher, se précipita dans un compartiment.

Le train se mit en marche.

—Monsieur, je suis à vos ordres, dit le cocher à Morlot.

Le phaéton du marquis, attelé de deux magnifiques chevaux anglais, ne mit guère plus d'une demi-heure à franchir la distance qui sépare Nogent-l'Artaud de Coulange.

—Où désirez-vous descendre ? demanda le cocher à Morlot, lorsqu'ils furent en vue du village.

—Je mettrai pied à terre devant la grille du château.

—Rien ne m'empêche de passer par Coulange.

—Il est inutile que vous fassiez ce détour...

—Oh ! cela n'allonge pas le chemin de trois minutes.

—Je descendrai devant le château, répliqua Morlot ; d'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai une visite à faire à madame la marquise de Coulange.

—Ah ! c'est différent, fit le cocher en laissant voir son étonnement.

Un instant après, le phaéton s'arrêtait devant la grille du château. Morlot sauta lestement à terre. Presque aussitôt la grille s'ouvrit. L'agent de police pénétra alors dans les jardins et, prenant une allée à droite, il se dirigea rapidement vers le château.

En montant les marches du grand escalier, il se sentit légèrement ému ; certes, c'est à ce moment surtout qu'il comprenait les difficultés de la tâche qu'il avait à remplir.

Il entra résolument dans le vaste vestibule, et s'avança au milieu de deux rangées de superbes statues de marbre blanc.

Un domestique parut et il le reconnut pour l'avoir vu aux Ternes devant le pavillon de madame de Perny.

—Je voudrais parler à madame la marquise de Coulange, dit Morlot, pensez-vous qu'elle soit visible en ce moment ?

—Je l'ignore, monsieur, répondit le domestique ; mais veuillez me suivre, je vais vous conduire.

Morlot, marchant derrière le domestique, fut introduit dans une antichambre où se trouvait une jeune femme. Celle-ci se leva brusquement à la vue de Morlot.

—Mademoiselle Juliette, lui dit le domestique, monsieur désire voir madame la marquise.

Ce nom de Juliette fit tressaillir Morlot. Obéissant à son instinct de policier, il fit trois pas en avant et se trouva face à face avec la femme de chambre sur laquelle il attachait son regard perçant.

Sous la clarté de ce regard inquisiteur, qui semblait vouloir scruter sa pensée, la femme de chambre se troubla et Morlot vit son visage changer de couleur.

—Oh ! oh ! pensa-t-il, est-ce que je retrouverais ici la demoiselle Juliette de la rue de Ponthieu ?

Cependant la femme de chambre s'était remise promptement.

—Je vais voir si madame la marquise peut vous recevoir, monsieur, dit-elle ; qui dois-je annoncer ?

—Monsieur Morlot.

Elle ouvrit une porte et disparut.

L'agent de police se tourna vivement vers le domestique.

—Y a-t-il longtemps que cette demoiselle Juliette est au service de madame de Coulange ? lui demanda-t-il.

—Environ huit mois.

—Ah ! savez-vous où elle était précédemment ?

—Non, je ne le sais pas.

—Il paraît qu'elle ne parle pas souvent de ses anciennes maîtresses.

—Jamais. Il faut croire qu'elle n'en garde pas un bien bon souvenir, dit le domestique en souriant.

Juliette reparut.

—Madame la marquise peut vous recevoir, dit-elle ; venez, monsieur.

Morlot la suivit. Ils traversèrent un petit salon-boudoir, puis Juliette ouvrit une porte devant Morlot et s'effaça pour le laisser entrer. L'agent de police se trouva en présence de la marquise.

La jeune femme était très-pâle, et, malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître calme, l'expression de son regard trahissait son inquiétude.

Juliette se tenait sur le seuil, attendant les ordres de sa maîtresse.

—Je ne recevrai personne aujourd'hui, lui dit la marquise ; laissez-nous. Si j'ai besoin de vous je vous appellerai, ajouta-t-elle.

La femme de chambre se retira. Morlot s'aperçut qu'elle n'avait pas entièrement fermé la porte, sur laquelle retombait une épaisse tapisserie des Gobelins.

—Tiens, se dit-il, serait-ce avec intention ?

Et il la ferma lui-même.

La marquise s'était avancée vers lui.

—Vous craignez qu'on ne nous écoute, lui dit-elle.

—Oui, madame. Aucune oreille indiscreète ne doit entendre ce que nous allons dire.

—C'est donc bien grave, monsieur ?

—Oui, madame la marquise, très-grave !

—J'espère, cependant, que vous vous montrerez aussi généreux et aussi bienveillant qu'il y a huit jours.

—Tout en accomplissant mon devoir, madame la marquise, je tâcherai de vous prouver mon respect et mon dévouement.

—Allons, ce sont là de bonnes paroles, je me sens un peu rassuré. Veuillez vous asseoir.

Maintenant, dit-elle, nous pouvons causer librement : si quelqu'un veut écouter, il ne pourra pas nous entendre.

Et un pâle sourire effleura ses lèvres.

—Je suis soupçonneux et défiant, madame la marquise, répliqua Morlot, mais c'est en même temps une des qualités et une des nécessités de mon métier. Soyez donc assez bonne pour m'excuser si je vous adresse d'abord quelques questions qui ne touchent en rien au sujet de ma visite. Il y a environ huit mois que vous avez mademoiselle Juliette pour femme de chambre ?

—Oui, monsieur.

—Vous avez dû la prendre sur de bonnes recommandations ?

—Certainement.

—Savez-vous le nom de la personne chez laquelle était mademoiselle Juliette avant d'entrer chez vous ?

—Je n'ai pas eu la curiosité de le lui demander, mais jusqu'à présent, monsieur, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle ; elle est intelligente, adroite, active, et elle me paraît dévouée.

—Vous n'avez jamais remarqué qu'il y eut quelque chose de singulier dans sa conduite ?

—J'ai confiance en elle, monsieur.

Morlot resta silencieux.

Monsieur Morlot, reprit la marquise, est-ce que vous avez un doute sur l'honnêteté de cette fille ?

—Je ne sais pas, madame ; je ne me prononce jamais sur un doute ; il me faut la certitude.

—Soit, mais vous supposez quelque chose ?

—Madame la marquise, cette pensée ne vous est-elle pas venue, que mademoiselle Juliette pouvait avoir été placée près de vous par l'entremise de M. Sosthène de Perny ?

—Non, répondit-elle, non, je n'ai pas eu cette pensée. Est-ce que vous croyez ?...

—Je ne crois rien encore, madame ; toutefois, et jusqu'à plus ample informé, vous pouvez tenir compte de mes paroles.

VIII

Après un court silence, l'agent de police reprit la parole.

—Madame la marquise, dit-il, vous pouvez croire que ce n'est pas de gaieté de cœur que je vous parle de M. de Perny ; j'y suis malheureusement forcé. Je comprends combien vous devez souffrir d'avoir pour frère un homme indigne, et il m'est extrêmement pénible de toucher à vos plaies saignantes.

—Aujourd'hui, comme il y a huit jours, dans la chambre où ma mère a rendu son dernier soupir, vous vous rendez compte de ma douloureuse situation. Malgré votre bonté, dont je suis convaincue, et la douceur de votre regard, vous m'apparaissez menaçant et terrible.

Comme vous le dites, monsieur Morlot, M. de Perny est un indigne ; mais il est mon frère, l'oncle de mes enfants, je suis obligé de le défendre.

—Malheureusement, madame la marquise, vous ne pouvez pas l'empêcher de tomber entre les mains de la justice.

—Ah ! aujourd'hui vous êtes contre moi ? s'écria-t-elle d'un ton douloureux. Monsieur Morlot, je vous le répète, si vous révélez, comme vous en avez droit, le terrible secret que vous avez découvert, c'est le marquis de Coulange, ce sont mes enfants et moi que vous frappez en plein cœur ; le coupable sera puni, mais les innocents resteront à jamais couverts de sa honte. Moi, continua-t-elle d'une voix entrecoupée, la mort me soustraira à cet opprobre, car je ne pourrai pas vivre longtemps en face de la douleur de mon mari.

Morlot sentait son cœur se serrer ; il essayait vainement de résister à l'émotion poignante qui s'emparait de lui.

—Madame la marquise, répondit-il tristement, quand même je garderais le silence, le malheur que vous redoutez est inévitable. M. de Perny se trouve sur une pente rapide et glissante en bas de laquelle est l'abîme ; il faut qu'il descende et qu'il tombe. La police correctionnelle et la cour d'assises l'attendent : c'est fatal, rien ne peut le sauver... S'il n'est pas puni pour un crime, un peu plus tard il le sera pour un autre.

—Non, non, répliqua la marquise avec énergie, je veux l'empêcher de rouler au fond de l'abîme, je veux encore essayer de le sauver !

Et se redressant, les yeux enflammés :

—Ah ! ce n'est pas lui que je défends, le misérable, s'écria-t-elle, ce sont mes enfants, c'est l'honneur du nom de Coulange ?

Elle continua avec animation :

—Monsieur Morlot, si vous m'avez dit la vérité l'autre jour, vous êtes un ami de la maison de Coulange.

—Oui, madame. Du reste, je puis vous le dire, c'est vous, vous seule qui, sans le savoir, avez jusqu'à ce jour protégé M. de Perny contre moi, c'est-à-dire contre le châtement suspendu sur sa tête. Si

vous n'aviez pas été là, madame la marquise, lui servant en quelque sorte de bouclier, il y a plus de quinze jours que M. de Perny serait arrêté.

—Monsieur Morlot, reprit la marquise, c'est notre honneur qu'il s'agit de sauver et je le veux à tout prix. Ah ! vous allez me trouver bien hardie. Écoutez-moi : Pour arriver à ce résultat, pour empêcher mon frère de rouler au fond du gouffre ouvert sous ses pieds, c'est sur vous que j'ai compté.

—Sur moi ! s'écria Morlot stupéfié.

—Oui, sur vous, qui n'avez qu'un mot à dire pour le faire jeter dans une prison.

—Pardon, madame, je ne comprends pas. . .

—Écoutez moi bien, monsieur Morlot : mon mari et moi, nous savons parfaitement ce qu'est M. de Perny, et nous ne nous faisons aucune illusion sur le sort qui lui est réservé ; oui, nous savons que sa déplorable existence peut le conduire à sa perte. Cela arriverait fatalement si nous l'abandonnions complètement ; car n'ayant pas de fortune, il serait obligé de vivre d'expédients.

—Déjà il en est là, pensa Morlot.

—L'intention de M. de Coulange était de lui faire une pension, continua la marquise, mais je n'ai pas été du même avis que mon mari et une idée m'est venue en pensant à vous, monsieur Morlot.

—Ah ! fit l'agent de police.

—Oui, et je me suis dit en même temps que vous ne refuseriez pas de rendre encore cet important service à la maison de Coulange.

Morlot ne savait plus que dire ; il se sentait subjugué.

—Pour la tranquillité de mon mari et la mienne, poursuivit la marquise, et dans l'intérêt de l'avenir de nos enfants surtout, il est impossible que mon frère reste en France. Il est nécessaire, urgent, qu'il fasse maintenant ce qu'il aurait dû faire il y a quelques années. Oui, il faut absolument qu'il parte, qu'il s'expatrie, qu'il s'en aille n'importe où, pourvu que ce soit loin, très-loin, et qu'il mette entre nous l'immensité de l'Océan.

Le voudra-t-il ? Si nous lui demandions cela, mon mari et moi, il répondrait probablement non. Mais si vous voulez m'aidez, monsieur Morlot, je suis sûre d'avance qu'il consentira à partir. Ce que vous savez vous donne sur lui l'autorité d'un maître ; il se courbera sous votre volonté, car il aura peur. Vous ordonnerez et il obéira. Entre l'exil avec deux cent mille francs et la punition infamante qu'il a mérité, il n'hésitera pas à choisir.

—Mais, madame la marquise, fit Morlot, essayant une protestation.

—Oh ! ne me refusez pas, reprit-elle vivement ; pour le marquis de Coulange et pour moi, acceptez la délicate mission que je vous confie. Vous n'aurez pas affaire à des ingrats, je vous le jure, et vous pourrez compter sur notre reconnaissance. C'est notre honneur à tous, c'est ma vie que vous tenez entre vos mains, monsieur Morlot.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit aux Ternes, poursuivit-elle, et vos paroles de tout à l'heure ; oui, nous avons en vous un ami : je vous prouve bien que j'accepte votre amitié, car ce que je vous prie de faire pour nous ne peut se demander qu'à un ami.

Voyant qu'il restait silencieux, elle continua :

—Vous irez trouver M. de Perny et vous lui direz : " Il faut que vous quittiez Paris, la France ; il faut que vous disparaissiez et qu'on n'entende plus parler de vous. Le marquis de Coulange, votre beau-frère, veut vous donner encore le moyen de changer de vie et de vous relever par le travail et le repentir : au moment où vous poserez le pied sur le navire qui vous transportera en Amérique ou ailleurs, je vous remettrai de sa part deux cent mille francs."

Morlot arrêta sur la marquise ses yeux démesurément ouverts.

—Cette somme, monsieur Morlot, reprit-elle, vous la toucherez chez M. Lebarbier, notre notaire, qui demeure rue de Lille, 54. Dès demain il sera prévenu par une lettre de moi ; vous n'aurez qu'à vous présenter pour que la somme vous soit remise immédiatement.

L'agent de police était en proie à une grande agitation.

—Madame la marquise, prononça-t-il d'une voix lente et grave, vous ne vous apercevez point que ce que vous me demandez est le contraire de ce que mon devoir m'ordonne de faire.

—Ah ! s'écria-t-elle, votre devoir ne saurait vous défendre de sauver l'honneur d'une famille.

—L'agent de police qui découvre un criminel doit le livrer à la justice, répliqua-t-il.

La marquise poussa un sourd gémissement.

—Ah ! je suis perdue, perdue ! s'écria-t-elle désespérée, en se tortillant les bras.

Morlot sentit en lui un affreux déchirement. Il se dressa debout.

—Madame la marquise, dit-il d'une voix vibrante, ne vous livrez pas au désespoir ; une fois encore, pour vous, j'étoufferai le cri de ma conscience ; ce que vous voulez, je le ferai !

—Ah ! je savais bien que vous ne pourriez pas être sans pitié ! exclama-t-elle, passant subitement de la douleur à la joie ; oh ! oui, vous êtes bon, vous êtes un brave homme, merci, merci !

—Je ferai ce que vous voulez, reprit Morlot de sa voix la plus grave, mais à une condition.

—Ah ! demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde d'avance !

—Dans un instant, madame la marquise, vous regretterez peut-être les paroles que vous venez de prononcer.

—Ne le pensez pas, monsieur Morlot ! Mais un million n'est pas le prix du service que vous rendez à la maison de Coulange !

Morlot secoua tristement la tête.

—Madame la marquise, dit-il, il vous serait plus facile de donner plusieurs millions que ce que je vais vous demander.

La jeune femme sursauta sur son siège.

—Vous m'effrayez, dit-elle d'une voix troublée, depuis huit jours j'ai le pressentiment d'un nouveau malheur ; et ce malheur inconnu est près de moi, et c'est vous, c'est vous, un ami qui l'apportez !

—C'est vrai, un nouveau malheur pour vous, répondit Morlot, et d'un ton pénétré : et ce malheur, madame la marquise, je sais que vous ne l'avez pas mérité. C'est pour qu'il soit moins terrible et que vous puissiez en atténuer les principales conséquences, que je viens à vous en ambassadeur de paix.

—Monsieur Morlot, dit-elle d'une voix presque éteinte, vous pouvez parler, je vous écoute.

IX

Le 20 août 1853, dit Morlot, dans une maison de la commune d'Asnières, je me trouvais devant un lit en désordre sur lequel gisait sans mouvement une femme agonisante. La veille, cette jeune femme avait mis au monde un petit garçon, et, dans la nuit, pendant son sommeil, une misérable femme payée pour commettre ce crime, lui avait volé son enfant !

La marquise poussa un cri rauque. Morlot s'interrompit.

—Continuez, dit la marquise d'une voix étranglée.

Et frémissante, livide, les yeux hagards, elle se redressa comme pour tenir tête à l'orage.

—Après un épouvantable délire, qui avait suivi le réveil de la jeune mère, reprit Morlot, succédait un anéantissement complet plus effroyable encore. Il y avait près du lit le berceau vide de l'enfant. Saisi de compassion et sentant gronder en moi une colère sourde, devant la mère, enveloppée des ombres de la mort, et devant le berceau vide, je jurai de découvrir les auteurs du crime, pour les livrer à la justice, et de retrouver l'enfant !

Dans quel but l'avait-on volé ? Quels étaient les auteurs du crime ? Double mystère ! Je compris les énormes difficultés de la tâche que je m'imposais, et cependant je me mis à chercher dans ces ténèbres.

Les jours, les semaines, les années s'écoulaient ; le mystère restait impénétrable, mais mon ardeur et mon courage ne diminuaient pas. La preuve qu'il ne faut jamais se décourager, madame la marquise, c'est que la lumière s'est faite tout à coup, et que j'ai trouvé ce que je cherchais.

La jeune femme eut un sourd gémissement.

—Dans la plupart des événements de la vie, le hasard joue un rôle important, continua Morlot ; c'est lui, c'est Dieu, si vous le voulez, qui, du doigt m'a désigné les coupables.

Une voiture avait emporté l'enfant d'Asnières, et le 20 août entre cinq et six heures du matin, elle arrivait ici, au château de Coulange. Madame de Perny, votre mère, reçut l'enfant et la femme qui l'apportait, laquelle allait jouer au château, pendant quelques jours, le rôle de sage-femme.

La marquise s'était de nouveau affaissée. Un tremblement convulsif secouait ses membres.

Morlot poursuivit :

—Le même jour, dans l'après-midi, il fut déclaré à la mairie de Coulange, qu'un enfant du sexe masculin était né du marquis et de la marquise de Coulange. Et cette déclaration est signée Sosthène de Perny. C'est ainsi que l'enfant volé à Asnières, devint fils du marquis de Coulange, le futur héritier de son nom et de son immense fortune. Voilà, du moins, ce que pensaient alors les criminels ; et c'est dans cette pensée que se trouve le mobile du double crime.

La marquise releva brusquement la tête et montra à l'agent de police sa figure inondée de larmes.

—Monsieur Morlot, dit-elle, d'une voix brisée, tout cela est la vérité. Ainsi, je suis pour vous, une misérable, une infâme, qui a volé un enfant à sa mère afin de s'approprier la fortune de Coulange ?

—Madame la marquise, répondit Morlot, d'un ton solennel, si je vous eusse cru coupable, vous seriez en prison.

—Oh ! fit-elle en frissonnant.

—Vous êtes innocente, reprit Morlot, en adoucissant le timbre de sa voix ; malgré vous, fatalement, par le silence que vous avez dû garder, vous êtes une victime !

—Ah ! si vous saviez, si vous saviez !

—Vous n'avez rien à m'apprendre, madame ; ce que vous avez souffert, je le sais. Oh ! je suis parfaitement renseigné ; oui, je sais

qu'une horrible pression a été exercée sur vous par madame de Perny, voulant complaire à son fils, dont elle était l'esclave par faiblesse. Gardée à vue, séquestrée pendant des mois, d'abord à Paris, à Coulange ensuite, votre existence a été un martyre. Vous avez été immolée, madame, et vous avez été victime de la cupidité de votre misérable frère.

La marquise sanglotait.

—Le jour où j'eus enfin pénétré le mystère du vol de l'enfant, continua Morlot, si je n'avais consulté que mon indignation, si j'avais obéi à ma conscience, qui m'ordonnait de faire mon devoir de policier, j'aurais immédiatement dénoncé le double crime. C'était vous perdre vous qui n'êtes point coupable, et, malgré mon droit, en présence du mal que je pouvais vous faire, je me suis arrêté. Une femme, madame la marquise, une femme qui a un bon cœur et que j'aime, ma femme, enfin, vous a défendu et a chaleureusement plaidé votre cause devant l'agent de police. A mes oreilles résonne encore ce cri qu'elle m'a jeté comme une supplication : "Ne touche pas à la marquise de Coulange !" Oh ! ce n'est pas à la grande dame qu'elle me défendait de toucher : c'est à la noble femme qui a mérité le nom de mère des malheureux et qu'on nomme partout la bonne marquise. Et pour obéir à sa femme et à un sentiment qui parlait en lui plus haut que sa conscience, l'agent de police Morlot n'a pas fait son devoir.

—Oui, vous n'avez pas fait votre devoir, répondit la marquise d'une voix vibrante d'émotion, mais vous n'avez pas provoqué l'effroyable scandale au milieu duquel aurait péri l'honneur de la famille de Coulange ! Ah ! vous et votre femme, vous nous avez sauvés ! Vous êtes deux grands et nobles cœurs ! Je verrai madame Morlot, je veux la remercier moi-même.

—Maintenant, madame la marquise, reprit l'agent de police, j'arrive au moment le plus délicat et le plus difficile de ma mission.

—Que voulez-vous dire ?

—Il s'agit de la chose que j'ai à vous demander, laquelle, d'après vos paroles de tout à l'heure, m'est accordée d'avance.

—C'est vrai, dit-elle d'une voix mal assurée, j'oubliais que vous avez une demande à m'adresser. Eh bien, monsieur Morlot, que me demandez-vous ?

—Madame la marquise, je vous demande de me rendre l'enfant.

—Vous rendre l'enfant ! exclama-t-elle affolée.

—Oui ! répondit froidement Morlot.

—Mais c'est impossible ! Vous savez bien que c'est impossible !

—Madame la marquise, il le faut !

—Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! gémit-elle, en passant sa tête dans ses mains.

Elle fit un pas en avant et, arrêtant sur Morlot son regard effaré :

—Ce n'est pas vrai, reprit-elle, d'un ton déchirant, vous ne me demandez pas cela ; vous voulez m'éprouver, n'est-ce pas ?

Morlot secoua la tête.

—Vous devez rendre l'enfant, prononça-t-il d'une voix qui résonna comme un glas funèbre aux oreilles de la marquise.

—Oh ! oh ! fit-elle avec égarement, les mains crispées sur son front, il me semble que je deviens folle !

Elle resta un moment silencieuse.

—Ainsi, reprit-elle avec une sorte de fureur, tout à l'heure vous me trompiez en disant que vous aviez eu pitié de moi, vous mentiez !

—Oh ! madame la marquise ! protesta Morlot.

—Oui, continua-t-elle avec violence, vous mentiez, et c'est indigne ; vous avez voulu jouer cruellement avec votre victime avant de lui porter traîtreusement un coup mortel. Vous me tuez, monsieur, vous m'égorgez !

—Madame la marquise, répondit tristement Morlot, vos paroles sont injustes et injurieuses ; mais c'est la douleur qui vous égare, je vous pardonne.

Ces mots rappelèrent la jeune femme à elle-même et au sentiment de sa dignité.

—Vous avez raison, balbutia-t-elle ; pardon, pardon... je suis folle !... Ah ! suis-je assez malheureuse !

Et elle retomba sur son fauteuil en sanglotant.

—Des larmes, des sanglots, reprit-elle tout à coup en se redressant, à quoi cela sert-il ? Causons, monsieur Morlot, causons... L'enfant a été volé, c'est vrai, et vous voulez le reprendre... Est-ce que vous ne le trouvez pas bien ici, dites ? Croyez-vous qu'on ne l'entoure pas suffisamment de soins, de tendresse et d'affection ?

Si vous étiez venu me dire, il y a un an, il faut rendre l'enfant volé à Asnières, je vous aurais probablement répondu : prenez-le. Le marquis m'aurait méprisée, à cause de ma faiblesse et de ma lâcheté, qui m'ont faite complice du crime, et du coup, j'aurais perdu son amour qui m'est plus cher que la vie ; mais alors je détestais l'enfant, et, dans l'intérêt de ma fille, j'aurais pu faire le sacrifice de mon bonheur.

Aujourd'hui, monsieur Morlot, la situation n'est plus la même.

Après avoir, pendant des années, repoussé et éloigné de moi l'enfant, vaincue par sa grâce, sa gentillesse, je lui ai ouvert mon cœur et je l'aime, oui, je l'aime !

—Je le sais, madame la marquise. Il y a huit jours, pour la première fois devant vos serviteurs, vous l'avez embrassé et tutoyé.

—Ah ! vous savez cela aussi, monsieur Morlot ; cela ne doit pas m'étonner, vous savez tout. Eh bien, oui, maintenant j'ai deux enfants qui partagent ma tendresse, et je ne donne plus un baiser à Maximilienne sans en mettre un autre sur le front d'Eugène.

Et c'est aujourd'hui, quand je l'aime, quand je l'adopte, quand j'ai décidé qu'il porterait le nom de Coulange et qu'il aurait la moitié de la fortune de ma fille, c'est aujourd'hui que vous venez me dire : Il a été volé, il faut le rendre ! Voyons, une chose pareille ne se discute même pas ; c'est insensé !... Le rendre ? Pourquoi ? A qui ?

Morlot se leva, grave, solennel, et répondit :

—A sa mère !

X

—Sa mère ! sa mère ! s'écria-t-elle affolée, je la croyais morte !

—La mort, en effet, l'a approchée de bien près ; mais au moment de la frapper, elle a reculé devant son innocence et sa jeunesse.

—On m'avait dit aussi qu'elle était devenue folle et qu'on l'avait enfermée dans un hospice d'aliénées.

—On ne vous avait pas trompée, madame la marquise ; mais après avoir passé près de dix-huit mois à la Salpêtrière, elle en est sortie guérie.

—Pauvre mère, pauvre mère ! murmura la marquise, se parlant à elle-même.

Je comprends, je comprends, reprit-elle avec un accent douloureux, c'est elle qui vous a envoyé me réclamer son enfant ?

—Je lui ai promis de le lui rendre, et je viens vous le réclamer en son nom ; mais elle ne sait pas encore que je l'ai retrouvé. Jusqu'à présent, j'ai cru devoir ne lui rien dire.

—Pourquoi ?

—Pour donner à madame la marquise de Coulange le temps de prévenir son mari et lui permettre de prendre les dispositions qu'elle jugera nécessaires.

—Ah ! merci. Là encore vous avez eu une noble inspiration !

—Je sais quelles difficultés vont se dresser devant vous, madame la marquise.

—Ah ! s'écria-t-elle en faisant un haut-le-corps, vous me rappelez à la réalité. Les difficultés ? elles sont effroyables... Je suis dans une situation épouvantable, horrible ! Que faire, mon Dieu que faire ?

—Ce n'est pas à moi à vous le dire, madame la marquise.

—Tout autour de moi se dressent des fantômes menaçants... Révéler le crime à mon mari... Oh ! oui, c'est horrible, horrible ! Je cherche une issue, je ne la trouve point. Que faire ? que faire ?

Haletante, prête à suffoquer, elle se tordait convulsivement sur son siège. La malheureuse femme se sentait écrasée.

—En pensant à la mère, interrogez votre cœur, madame la marquise, dit Morlot ; c'est lui qui vous dira ce que vous devez faire.

—Ah ! s'écria-t-elle avec une douleur inexprimable, je ne sais plus si j'ai un cœur et une âme, la pensée m'échappe, je n'ai plus conscience de mon être.

—Je vous en prie, madame, calmez-vous, remettez-vous. Je vous le répète, je vous donnerai un mois, deux mois, trois mois s'il le faut. Songez seulement que depuis que la raison lui est revenue, ayant foi dans ma promesse, la mère attend son enfant...

—Son enfant ! son enfant ? répéta la marquise.

Il y eut un assez long silence.

—Est-ce qu'elle est riche ? demanda tout à coup la jeune femme.

—Elle n'a qu'une modeste aisance.

—Comment se nomme-t-elle ?

—Gabrielle Liénard.

—Les langes que portait l'enfant et que j'ai conservés sont marqués G. L. Physiquement, comment est-elle ?

—Vous la connaissez, madame la marquise ; vous l'avez vue.

—Je l'ai vue, dites-vous ?

—Et vous la connaissez sous le nom de madame Louise.

La marquise sursauta.

—La jeune femme du jardin des Tuileries, la figure de cire ! exclama-t-elle. Oh ! la voix du sang !

Monsieur Morlot, reprit-elle, savez-vous où elle est actuellement ?

—Oui, madame, je le sais ; elle est tout près d'ici, à Miéran.

—Je comprends, fit-elle avec un sourire navrant, elle est à Miéran, tout près de son enfant, afin de n'avoir que quelques pas à faire pour le reprendre.

Morlot garda le silence.

—Ainsi, continua-t-elle, en affermissant sa voix, il faut rendre l'enfant, il le faut !... Nous ne pouvons le garder, ce serait mons-

trueux. D'ailleurs, elle demanderait justice, et la justice et la loi, qui sont pour elle, nous condamneraient... Elle est la mère, elle est la mère!...

Monsieur Morlot, la pauvre Gabrielle a trop longtemps souffert; ce soir ou demain apprenez-lui la vérité et dites-lui que son fils lui sera rendu, je vous le promets, je vous le jure! Le marquis de Coulange est absent pour quinze jours; vous m'accorderez ce temps pour réfléchir, pour me préparer au sacrifice, n'est-ce pas?

—Madame la marquise peut prendre tout le temps qu'elle voudra, répondit Morlot.

—Quinze jours me suffiront pour réunir toutes mes forces afin de triompher de moi-même. Immédiatement après le retour de M. de Coulange, l'enfant sera rendu à sa mère. Cela n'empêchera pas le marquis de l'aimer, de veiller sur lui et d'assurer son avenir. Je ne parle pas de moi; oh! moi, je suis perdue, perdue!... je disparaîtrai, j'irai cacher quelque part, derrière les hautes murailles d'un cloître, mon malheur et ma honte!... Ah! Dieu serait bon pour moi si, après m'être confessée à mon mari, il ordonnait à la mort de me délivrer de la vie!

Sa tête tomba sur sa poitrine et elle se mit à sangloter.

Au bout d'un instant, elle se leva; ses jambes chancelaient. Pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'appuyer sur le dossier du fauteuil.

—Je suis brisée, dit-elle en poussant un long soupir; excusez-moi de vous renvoyer ainsi; mais j'ai besoin d'être seule, j'ai besoin de pleurer et prier.

Morlot s'inclina respectueusement et marcha vers la porte.

—Monsieur Morlot, un mot encore, lui dit-elle; j'oubliais mon frère... Vous savez ce que je désire, puis-je compter sur vous?

—Je remplirai de mon mieux la mission que madame la marquise veut bien me confier, répondit-il.

—Encore une fois, merci. Grâce à vous, tout ne sera pas perdu. Ce soir, je tâcherai de trouver un moment de calme pour écrire au notaire. Vous appellerez-vous son adresse? M. Lebarbier, 54 rue de Lille.

—Elle est gravée dans ma mémoire.

—Je voudrais bien que vous pussiez faire cela d'ici à huit jours.

—Ce serait fait.

Morlot la salua de nouveau et sortit de la chambre. Une heure après il était à Miéran.

Le soir, il raconta à sa femme la longue conversation qu'il avait eue, quelques heures avant, avec la marquise.

—Tu le vois, s'écria Mélanie, mon cœur ne m'a point trompée; il n'existe pas dans le monde une femme plus admirable que la marquise de Coulange!

—Pauvre victime!

Il fut convenu que Mélanie annoncerait à Gabrielle que son enfant était retrouvé et que bientôt il lui serait rendu.

—Maintenant, reprit Mélanie, il faut que je te fasse part d'une découverte que nous avons faite aussi, Gabrielle et moi?

—Intéressante?

—Tu vas en juger. L'autre jour, nous sommes allées nous promener au bord de la Marne, le long du parc de Coulange. Nous avons rencontré l'enfant et le marquis, qui étaient accompagnés d'un ami de M. de Coulange.

—Un homme d'un grand air, décoré?

—Il avait une rosette rouge à la boutonnière. Tu l'as vu au château?

—Il n'y est plus; je l'ai rencontré ce matin à la gare de Nogent.

—Eh bien, mon ami, Gabrielle a reconnu dans ce monsieur, le père de son enfant.

—Ah ça! dit Morlot, est-ce que le hasard nous tiendrait encore en réserve de nouvelles surprises? Et lui, l'a-t-il reconnue?

—Non.

—Il faut peut-être dire tant mieux.

—Enfin, M. Octave Longuet est l'ami du marquis de Coulange.

—Il ne se nomme pas Octave Longuet, dit Morlot. Comme je l'ai supposé, il avait pris un faux nom. Ce monsieur est le comte de Sisterne, capitaine de frégate et officier de la Légion d'honneur.

—Comte de Sisterne, murmura Mélanie, pauvre Gabrielle!

Le lendemain matin, le facteur rural apporta une lettre adressée à Morlot. Cette lettre, datée de la veille, était de l'agent de police Mouillon.

Après l'avoir lue, les yeux de Morlot étincelèrent, son front devint rayonnant.

—Cette lettre paraît t'avoir fait un grand plaisir, lui dit Mélanie.

—Un plaisir extrême.

—De quoi s'agit-il?

—D'une grosse affaire dont tu entendras parler dans quelques jours.

—Ce qui signifie: Curieuse, tu ne sauras rien maintenant.

—Voilà, fit Morlot en riant.

—Va, il me suffit de te voir content.

—Je suis enchanté, Mélanie; seulement, au lieu de passer trois

ou quatre jours avec vous, comme c'était mon intention, je suis forcé de retourner à Paris aujourd'hui. De plus, je veux y arriver de bonne heure dans l'après-midi.

A trois heures moins un quart, Morlot arrivait à Nogent-l'Artaud, en même temps que le train de Paris.

Il se précipita pour prendre son billet. Mais au moment où il touchait le guichet, il se sentit tout à coup saisi par le bras. Il se retourna brusquement et ne put retenir une exclamation de surprise, en se trouvant nez-à-nez avec l'agent de police Jardel.

—Ah ça! qu'est-ce que vous faites ici? lui demanda-t-il.

—J'obéis à ma consigne.

—Hein? Expliquez-vous.

—Venez par ici, il nous sera plus facile de causer.

—Mais le train est en gare.

—Je crois que vous ferez bien de laisser partir le train sans vous. Ah! Du reste, quand nous aurons causé, si vous croyez que nous n'avons rien à faire ici, nous partirons ensemble par le train de six heures.

—Alors je manque celui-ci, même si je ne le voulais pas.

Morlot suivit Jardel, qui le conduisit derrière des piles de longues planches de sapin.

—C'est ici que je vous ai vu descendre de voiture et vous élaner dans la gare, dit Jardel à Morlot. Depuis midi j'ai fait de cet endroit un poste d'observation.

—Ah! ah! je commence à comprendre.

—L'individu à la recherche duquel je me suis mis par votre ordre se nomme Jules Vincent; c'est du moins le nom qu'il a donné à la maîtresse de l'hôtel garni où il demeure rue Saint-Sauveur. Avant-hier et hier, je l'ai filé pour me conformer à vos intentions. Il n'est sorti de chez lui, ces deux jours, qu'à six heures du soir. C'est un oiseau de nuit. Comme le hibou, il ne voyage que dans les ténèbres. Il m'a conduit hors des fortifications, du côté de Gentilly, et il est entré dans une espèce d'auberge isolée, où j'ai vu arriver successivement une douzaine d'individus de mauvaise mine. Tous, avant d'entrer dans l'auberge, prenaient certaines précautions, comme s'ils eussent craint d'être poursuivis.

Je compris que cette maison était le lieu de rendez-vous d'une bande de malfaiteurs. Je m'étais couché en face de la maison dans un champ de seigle, de manière à pouvoir tout observer. J'entendais un bruit confus de voix, des éclats de rire, et, de temps à autre, le refrain d'une chanson. Cela dura jusqu'à minuit. Alors le bruit cessa tout à coup, puis les hommes sortirent de l'auberge deux par deux et s'en allèrent dans toutes les directions. Je les ai comptés; ils étaient seize. Je m'attachai de nouveau aux pas de mon oiseau de nuit qui me ramena rue Saint-Sauveur à deux heures et demie.

—Voilà pour avant-hier. Que s'est-il passé hier? demanda Morlot.

—Je vais vous le dire; mais il ne faut pas m'en vouloir, si je me suis laissé rouler comme un niuis. Il y eut également rendez-vous dans l'auberge isolée; mais la réunion fut beaucoup moins bruyante que la veille. J'aurais dû deviner que les brigands complotaient quelque chose. A minuit je n'entendis plus rien. Je m'attendais à voir sortir mes individus. Mais la porte que je ne quittais pas des yeux, resta close, et bientôt les lumières s'éteignirent.

—Les coquins étaient partis par une porte de derrière.

—Oui. Je le compris un instant après en faisant le tour de la maison.

—Et Jules Vincent avait disparu avec les autres?

—Naturellement; aussi, étais-je furieux contre moi-même. Je restai aux environs de la maison jusqu'à la pointe du jour; mais aucun des hommes ne reparut. Je me décidai enfin à m'éloigner et je rentrai piteusement dans Paris. J'achetai du pain, un morceau de charcuterie, et je déjeunai tout en me dirigeant vers la rue Saint-Sauveur. J'y étais depuis un instant, et il pouvait être six heures, lorsque je vis arriver Jules Vincent. Sans aucun doute, il avait fait partie d'une expédition nocturne. Son vêtement portait des traces de poussière, et une couche de terre jaunâtre couvrait ses chaussures.

—Il doit être comme moi, éreinté, me disais-je: il va probablement se coucher et dormir, je ferais bien d'aller me coucher aussi. Je tombais de sommeil. Pourtant je restai à mon poste. Quelque chose me disait que je ne devais pas m'éloigner.

A huit heures un coupé de place s'arrêta devant le garni. Un homme grand, brun et très bien vêtu, mit pied à terre. Il entra dans l'hôtel avec un ballot assez volumineux sous son bras. Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, je vis reparaitre l'homme aux moustaches noires accompagné de Jules Vincent, métamorphosé, c'est-à-dire habillé de neuf des pieds à la tête.

—Ami Jardel, voilà qui devient tout à fait intéressant.

—Les deux individus monteront dans le coupé et j'entendis le grand brun crier au cocher: Gare de Strasbourg. La voiture partit. Je ne me sentais plus fatigué et mon envie de dormir avait disparu comme par enchantement.

Comme vous devez le penser, je me mis vite à la recherche d'une voiture. J'eus la chance d'en trouver une au bout de la rue et j'arrivai à la gare presque en même temps que mes deux hommes.

Je fus d'abord un peu inquiet, car je n'avais qu'une trentaine de francs dans ma poche, somme insuffisante pour faire un voyage un peu long. Mais je me sentis rassuré en entendant le grand brun demander deux premières pour Nogent-l'Artaud. Je passai à mon tour au guichet où je pris modestement un billet de troisième.

— Bref, comme je vous l'ai dit, je suis en observation depuis midi, les yeux fixés sur ce café restaurant, où Jules Vincent et l'autre sont en train de déjeuner.

— Il faut que je vois ces deux hommes, dit Morlot.

Jardel lui toucha légèrement le bras.

— Vous voulez les voir ? dit-il, eh bien, regardez.

Aussitôt, Morlot laissa échapper un "oh !" de surprise, et un double éclair jaillit de ses yeux.

Dans l'individu aux moustaches noires, il venait de reconnaître Sosthène de Perny.

Le surlendemain de l'enterrement de madame de Perny, Sosthène avait reçu une lettre de Juliette. L'espionne lui écrivait :

" Nous venons d'arriver au château de Coulange. Madame la marquise est dans une tristesse profonde et paraît souffrir beaucoup. Je ne crois pas, pourtant, qu'il n'y ait en elle que la douleur d'avoir perdu sa mère. Elle tient décidément à ne pas se séparer de son coffret de cuivre, qui contient ce que vous savez. Elle l'a retiré du tiroir secret et l'a apporté à Coulange."

— C'est bon à savoir, se dit Sosthène.

Plus que jamais, avant de donner suite à ses idées de vengeance, il voulait s'emparer du manuscrit de la marquise.

Trois jours après, nouvelle lettre de Juliette.

" Nous attendons demain matin le comte de Sisterne, un ami intime de M. le marquis, lui disait-elle. Il restera trois ou quatre jours seulement à Coulange. M. le marquis, accompagné de Firmin, partira en même temps que lui pour faire un voyage de quinze jours dans le Midi."

" Il y a deux jours, M. le marquis et madame la marquise ont longuement causé ensemble. Ils ont parlé de vous ; malheureusement, tenue à distance par Firmin, qui a l'air de se défier de moi, il ne m'a pas été possible d'entendre ce qu'ils disaient."

Après avoir lu ces lignes, M. de Perny se mit à réfléchir. Puis, relevant brusquement la tête :

— Une pareille occasion ne se présentera probablement plus cette année ; il ne faut pas la laisser échapper, murmura-t-il sourdement.

Il songea dès lors, au moyen qu'il devait employer pour s'introduire secrètement dans le château de Coulange, afin d'enlever le coffret.

Un associé lui était nécessaire. Il avait sous la main Armand Des Grolles. Il envoya un mot à ce dernier pour le prévenir de se tenir prêt à faire avec lui une première campagne.

Afin de pouvoir voyager avec Des Grolles et pour qu'il lui fût possible de jouer le rôle qui lui était destiné, il lui acheta un vêtement complet dans une maison de confections. C'est ce vêtement que Jardel avait vu sous son bras lorsqu'il descendit de voiture devant le garni de la rue Saint-Sauveur. Dès la veille, un chapeau et une paire de bottes avaient été adressés à Jules Vincent. C'est ainsi que Des Grolles, selon l'expression de Jardel, s'était trouvé métamorphosé.

Comme nous l'avons dit, Sosthène et Des Grolles venaient de sortir du café-restaurant. Marchant tout près l'un de l'autre, ils causaient à voix basse, continuant sans doute une conversation commencée dans un salon du restaurateur.

Morlot, le front plissé, soucieux et sombre, les suivait du regard, en tordant fiévreusement son épaisse moustache.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se disait-il. Que viennent faire ici ces deux hommes ? Comment se connaissent-ils ? Evidemment, ils ont une idée. Quand deux coquins se réunissent, c'est qu'ils complotent quelque forfait.

Les deux hommes s'éloignaient ; ils étaient déjà loin, ils venaient de s'engager sur une route allant dans la direction de Coulange.

— Tonnerre ! gronda sourdement Morlot, est-ce que M. de Perny voudrait renouveler au château de Coulange, la scène du pavillon des Ternes ? Oh ! oh ! continua-t-il en se parlant à lui-même, il se trame quelque chose qui mérite que l'on s'en occupe.

Et se tournant brusquement vers son compagnon :

— Jardel, lui dit-il, vous avez bien fait de m'arrêter tout à l'heure ; si je ne me trompe point, nous n'allons pas perdre notre temps ici.

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Suivre les deux hommes.

— Et après ?

— Nous verrons ce qu'ils feront et nous agirons en conséquence.

— On dirait que vous savez où ils vont ?

— Je crois le savoir. Si, comme je le suppose, ils se dirigent vers

le château de Coulange, qui se trouve à quelques kilomètres d'ici, nous aurons cette nuit une rude besogne. Avez-vous des armes ?

— Oui, mon revolver.

— C'est bien.

— Vous croyez donc à une préméditation de vol ?

— Je ne peux rien dire encore ; mais, avec des gens de cette espèce on peut tout admettre.

— Alors, monsieur Morlot, ne les perdons pas de vue.

— Soyez tranquille. Je connais probablement mieux qu'eux les chemins qu'ils vont prendre. Néanmoins, mettons-nous en route. Dès que nous serons là-bas, au-dessus de la montée qu'ils atteignent en ce moment, nous ne nous connaissons pas et nous ne sommes plus ensemble.

— J'ai compris.

— Vous marchez devant moi, cinquante pas en avant.

— Oui.

— Je suis à peu près certain que les deux hommes se sépareront. Le sieur Jules Vincent vous appartient, c'est lui que vous suivrez ; j'aurai l'œil sur l'autre.

— Où nous retrouverons-nous ?

— Au lieu du rendez-vous des deux hommes.

Après deux heures de marche, Sosthène et Des Grolles, que les deux agents suivaient de loin, se séparèrent. Pendant que Des Grolles se dirigeait rapidement vers le château, en suivant le bord de l'eau, M. de Perny revint sur ses pas, comme s'il eût l'intention de se rendre aux Loches. Il se croisa avec Jardel sans concevoir le moindre soupçon. Il le prit tout simplement pour un voyageur.

Quant à Morlot, il s'était jeté dans un chemin couvert en gagnant un petit monticule, agrémenté de buissons, d'où il espérait pouvoir observer les mouvements de Sosthène sans être aperçu.

En effet, au bout d'un instant M. de Perny quitta la route ; puis, après avoir fait vingt-cinq ou trente pas sur la lisière d'un petit bois, Morlot le vit s'arrêter et se coucher dans l'herbe au pied d'un frêne.

— Nous allons rester ici assez longtemps, se dit-il ; reposons-nous. J'aurais peut-être mieux fait de suivre l'autre, ajouta-t-il en se grattant l'oreille.

Bien qu'il eût confiance dans l'habileté de Jardel, il n'était pas complètement rassuré.

La nuit vint.

Alors Morlot sortit des buissons au milieu desquels il s'était caché et glissa en bas du talus. Sans faire aucun bruit, en rampant sur le sol comme un lézard, il se rapprocha de l'endroit où Sosthène s'était étendu sur l'herbe. Maintenant, l'oreille collée contre terre, M. de Perny ne pouvait plus faire un mouvement sans qu'il l'entendit.

Au bout de quelques minutes, un bruit sourd, accompagné de petits craquements d'herbes, de feuilles et de tiges broyées sous le pied, annonçait à Morlot que Sosthène venait de se lever et qu'il marchait vers la route. Il se dressa sur ses jambes.

— Le misérable ! que va-t-il faire ? se demanda-t-il.

Il laissa à Sosthène le temps de gagner sur lui une cinquantaine de pas et il s'élança sur ses traces. Sosthène marchait rapidement contre le mur du parc. Morlot n'apercevait sa silhouette que par instant, lorsque les longues branches qui se penchaient sur le chemin ne l'enveloppaient pas de leur ombre.

Soudain, au lieu d'une silhouette d'homme, il en vit deux, et toutes deux disparurent en même temps. Un instant après il arriva à cette porte du parc dont nous avons eu l'occasion de parler plusieurs fois déjà.

— Ah ! je comprends, se dit-il, l'un ou l'autre avait la clef de cette porte ; ils sont entrés dans le parc.

Il approcha son oreille de la porte et écouta. Il n'entendit rien. Du reste, le bruit que faisait le vent dans le feuillage suffisait pour l'empêcher d'entendre.

Il examina la serrure et reconnut que la porte avait été refermée à clef.

Alors il se retourna et son regard inquiet chercha Jardel. Jardel n'était pas loin ; il venait de se détacher du tronc d'un vieux saule et marchait vers Morlot. Celui-ci fit la moitié du chemin.

— Vite, vite, qu'avez-vous vu ? que savez-vous ? demanda-t-il dès qu'il eut rejoint son compagnon.

— L'homme a sonné hardiment à une des portes d'entrée du château, près de la grille.

— Un domestique lui a ouvert et il est entré. Il n'a reparu qu'au bout de vingt minutes. Je m'étais couché au bord de l'eau, à l'ombre, en face de la grille. J'avais l'air de dormir, mais je tenais mes yeux ouverts. Une femme s'était donné la peine de le reconduire.

— Ah ! ah ! une femme, fit Morlot. Est-elle jeune ou vieille, cette femme ?

— Elle n'a certainement pas trente ans. Elle est brune, grande et m'a paru assez belle.

Un éclair sillonna le regard de Morlot.

—Je la connais, dit-il d'une voix creuse, elle se nomme Juliette ; c'est la femme de chambre de madame la marquise de Coulange. Continuez, que s'est-il passé ?

—La jeune femme est sortie avec l'homme et ils ont causé fort longtemps sur le chemin. Comme ils marchaient et qu'ils étaient éloignés de moi, car ils sont venus jusqu'à cette porte, devant laquelle ils se sont arrêtés, je n'ai pu surprendre un seul mot de leur conversation. Enfin, la femme est rentrée au château et Jules Vincent a fait comme moi, il s'est couché au bord de la rivière.

—Est-ce tout ?

—Non. Quand la nuit fut venue, j'ai pensé qu'il était nécessaire que je changeasse de place afin d'avoir l'œil sur mon individu. Je me glissai à travers les rosiers et je vins me poster dans le tronc creux de ce saule qui est juste en face de nous. Jules Vincent n'était qu'à vingt ou trente pas de moi. J'achevais de m'installer aussi commodément que possible dans le tronc du saule, lorsqu'un grincement de fer frappa mon oreille. Je regardai. La porte du parc venait de s'ouvrir et je vis apparaître une femme qui devait être la femme de chambre. L'homme s'élança vers elle. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis la femme rentra dans le parc et ferma la porte.

Mais je n'entendis point, cette fois, le bruit de la clef dans la serrure. Sans aucun doute la femme de chambre venait de remettre la clef de la porte à Jules Vincent. Enfin l'autre arriva. Vincent s'empressa d'ouvrir, et les deux coquins se sont introduits dans le parc.

—Je ne puis plus en douter, dit Morlot, ils ont médité un crime et ils vont l'accomplir avec l'aide de la femme de chambre qui est leur complice.

Il tira sa montre et regarda le cadran à la clarté des étoiles.

—Dix heures un quart, fit-il. Tonnerre, nous arriverons peut-être trop tard !

Allons, Jardel, venez, suivez-moi, ajouta-t-il.

Il n'y a pas à hésiter, se dit Morlot en arrivant devant la porte d'entrée, il faut nous faire ouvrir.

Il posa sa main sur un bouton de cuivre et un coup de cloche retentit au milieu de la nuit. Au son, succéda un profond silence.

—Je m'en doutais, murmura Morlot ; les domestiques sont couchés, ils dorment. Il faut que j'entre, pourtant ; comment faire ?

Et il sonna de nouveau et plus bruyamment, lorsqu'un homme, venant du côté de Coulange, parut tout à coup près d'eux.

—Ah ça ! que faites-vous-là ? qui êtes-vous ? demanda le personnage.

—Tiens, fit Morlot, c'est M. Burel. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

—Si, si, je vous reconnais, répondit le jardinier, qui s'était approché de Morlot, seulement...

—Je n'ai pas le temps de vous rien expliquer, interrompit l'agent de police. Je suis ici avec mon ami depuis dix minutes, j'ai sonné deux fois et on ne vient pas ouvrir.

—A l'heure qu'il est, tout le monde est couché au château.

—Monsieur Burel, il faut que je voie ce soir madame la marquise.

—Mais...

—Il le faut absolument. J'ai à lui rendre compte d'une mission dont elle m'a chargé hier. Votre femme a dû vous dire que j'ai causé longuement hier avec madame la marquise, elle a dû vous souhaiter aussi le bonjour de ma part.

—Oui, oui, en effet.

—Vous devez croire à l'importance de ma visite puisque, malgré l'heure, je n'hésite pas à me présenter. Vous venez probablement de Coulange, nous allons entrer avec vous.

—Du moment que c'est comme ça, répondit le jardinier, je n'ai plus rien à dire.

Il sortit une clef de sa poche et ouvrit la porte.

XII

Aucune lumière n'apparaissait aux fenêtres de la large façade du château.

—Comme vous le voyez, tout le monde dort, dit le jardinier.

—Par où allons-nous entrer ? demanda Morlot, dont l'anxiété augmentait à chaque minute.

—Oh ! pas par la grande porte de l'escalier d'honneur, répondit le jardinier. Venez avec moi, continua-t-il, nous allons réveiller François, l'un des valets de pied ; c'est lui qui couche au rez-de-chaussée.

Ils marchèrent vers le pavillon qui formait l'aile gauche du château.

—Voilà la chambre de François, dit le jardinier en s'arrêtant et en montrant une fenêtre garnie de barreaux de fer.

Il prit une chaise rustique, la plaça sous la fenêtre contre le mur, monta dessus, et, passant sa main à travers les barreaux, il frappa à un carreau.

—Il est réveillé, il se lève, dit-il en se tournant vers Morlot.

—Qu'y a-t-il ? qui est là ? demanda le domestique en bâillant.

—C'est moi, Burel.

—Ah ! c'est vous ?

—Et je suis avec deux messieurs qui veulent vous parler.

—A moi ?

—A vous, d'abord.

—Qu'est-ce qu'ils veulent ?

—Ils le diront quand vous aurez ouvert.

—Attendez un instant.

François s'éloigna de la fenêtre et sa chambre s'éclaira.

—Venez par ici, dit le jardinier.

Morlot entra suivi de Jardel.

—Bonsoir, messieurs, dit le jardinier.

Il reconnut Morlot.

—Comment ! c'est vous, monsieur ? fit-il avec surprise.

—Oui, c'est moi, répondit Morlot ; il faut que je voie immédiatement madame la marquise.

Le domestique parut stupéfié.

—Et c'est pour cela que vous venez au château au milieu de la nuit ? demanda-t-il.

—Rien que pour cela.

—Et vous croyez que madame la marquise vous recevra ?

—J'en suis sûr.

—Mais si elle dort ?

—On la réveillera.

Morlot parlait d'un ton de si grande autorité que le domestique n'osa plus faire aucune objection.

—Venez donc, dit-il ; mademoiselle Juliette est certainement couchée.

—J'en doute, pensa Morlot.

—Je vais la prévenir, reprit François.

Ils suivirent le domestique, qui les conduisit dans l'antichambre de la marquise, où Morlot s'était trouvé la veille en présence de Juliette.

—Vous allez attendre ici, dit François.

Et sans songer à leur donner de la lumière, il ouvrit une porte et disparut, les laissant au milieu des ténèbres.

Les deux agents restèrent debout, immobiles au milieu de la chambre.

Cinq minutes s'écoulèrent. Le domestique revint.

—C'est drôle, dit-il, je n'ai pas trouvé mademoiselle Juliette, elle n'est pas dans sa chambre.

—Ah ! fit Morlot.

—Je ne sais pas vraiment où elle peut-être, reprit François.

—Nous le saurons, se dit Morlot.

—Je vais descendre dans les appartements du rez-de-chaussée continua le domestique, elle s'y trouve probablement.

—Oui, voyez, et surtout amenez-la.

Après avoir causé avec Des Grolles, qui lui avait remis une lettre de Sothène, Juliette, comme nous le savons, était rentrée. L'espionne cherchait déjà dans sa tête le moyen d'obéir aux ordres impérieux et précis de M. de Pery son maître.

Un instant après, elle entra doucement dans la chambre de sa maîtresse.

La marquise ne dormait pas.

—Comment se trouve madame la marquise ? lui demanda Juliette d'un ton respectueux et plein d'intérêt.

—J'ai toujours le même malaise, répondit tristement la jeune femme. Je passerai cette nuit comme l'autre sans pouvoir dormir.

Juliette eut un tressaillement imperceptible.

—Madame la marquise a un peu de fièvre, reprit-elle.

—Oui, j'ai la bouche et la langue sèches.

—Demain il faudra faire venir le médecin

—Je n'ai pas besoin de médecin ; du reste, demain j'irai mieux.

—Madame la marquise désire-t-elle prendre quelque chose ?

—Non, merci, je ne veux rien.

—Une infusion ou une boisson rafraîchissante ferait pourtant beaucoup de bien à madame la marquise.

—C'est inutile.

—Pourtant, madame la marquise vient de se plaindre d'avoir la bouche sèche, insista Juliette.

—Eh bien, pour vous être agréable, je prendrai un peu de thé mêlé de lait.

Une lueur rapide éclaira le regard de la femme de chambre.

(A suivre.)

Le *Menthol Soothing Syrup*, le célèbre sirop calmant pour les maladies des enfants est connu comme un trésor indispensable pour les mères et nourrices qui l'emploient pour leurs enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

DANSE SEVILLANE

Pour le piano.

GUSTAVE SANDRÉ
(Op. 47.)

Vivement; avec beaucoup d'animation

PIANO

The musical score for 'Danse Sevillane' is presented in 12 systems. The first system contains the title 'DANSE SEVILLANE', the composer 'GUSTAVE SANDRÉ (Op. 47.)', and the instruction 'Vivement; avec beaucoup d'animation'. The score is for piano and begins with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. The music is characterized by a strong, rhythmic accompaniment in the left hand and a more melodic line in the right hand. Dynamics range from piano (p) to forte (f). The score includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings like 'dim', 'p', 'mf', and 'f'. The piece concludes with a final cadence in the twelfth system.

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music consists of several measures with various note values and rests.

Second system of musical notation, including dynamic markings such as *f* and *dim*, and tempo markings like *A tempo* and *poco rit.*

Third system of musical notation, featuring a *p* dynamic marking and a *poco rubato* tempo marking.

Fourth system of musical notation, including a *dolce* marking and a *crca* marking.

Fifth system of musical notation, featuring a *f sempre cresc.* marking.

Sixth system of musical notation, including a section marked with a dashed line and the number 8.

Seventh system of musical notation, continuing the piece with various note values and rests.

Eighth system of musical notation, including a *p* dynamic marking.

Ninth system of musical notation, featuring a *crca* marking.

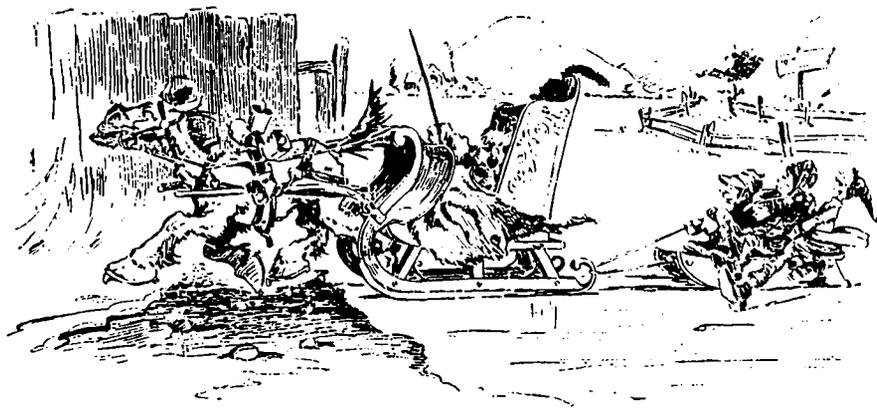
Tenth system of musical notation, including a *dim.* marking.

Eleventh system of musical notation, featuring a *crca* marking.

Twelfth system of musical notation, including a *f* dynamic marking.

(A suivre)

UNE VRAIE CATASTROPHE



I
Ils avaient attelé, au sleigh d'un pauvre habitant, leur équipage particulier et tout allait le mieux du monde quand...

OUI

A mon pays Africain,

Oh ! dis-moi pourquoi tu l'aimes,
Ce sol couvert d'anathèmes
Et qui t'attire, ébloui,
Vers son noir néant de gouffre !
Est-ce parce qu'on y souffre ?
— Oui.

Oh ! dis-moi pourquoi tu l'aimes,
Cette terre que tu sèmes
De tes larmes de banni
Quitté de l'espoir qui leurre !
Est-ce parce qu'on y pleure ?
— Oui.

Oh ! dis-moi pourquoi tu l'aimes,
Ce désert aux landes blêmes
Où ton frère est enfoui
Et rêve son dernier rêve !
Est-ce parce qu'on y crève ?
— Oui.

PAUL MILLANE.

LA PETITE MARQUISE

Je me trouvais, avec quelques amis, sur la plage de Trouville, au moment où passait la comtesse de X... On chuchotait déjà son histoire dans les groupes de baigneurs.

Petite modiste parisienne, elle avait épousé, depuis six mois, le comte de X... — Caprice de vieillard ? dira-t-on peut-être. Pas du tout. Le comte, homme de trente-cinq ans à peine, beau cavalier, très riche, s'en était, un jour, follement épris, et... cela avait fini par un véritable mariage d'amour.

— Moi, dit quelqu'un, j'ai déjà vu ça... ou, plutôt, je l'ai entendu raconter avec preuves à l'appui... C'est, aussi, une histoire sentimentale, un roman très frais ; mais, dans quel cadre tragique !

Il y a quelque dix ans que je connais l'histoire. Elle me revient, maintenant ; la voici.

Les hasards de la chasse m'avaient conduit, un beau jour, à demander l'hospitalité à un meunier normand, tout là-bas, dans un creux, entre Mortagne et Condé-sur-Puisne.

Mon hôte, un bon homme et un gourmet, m'avait fait faire un déjeuner exquis : truites du ruisseau, perdreaux de la lande voisine... et du vin ! oui, du vin... pas du pays, par exemple. Au dessert, il me proposa de me montrer sa galerie de famille...

Je sursautai. Une galerie dans un moulin !

Elle existait réellement, la galerie, et fort belle, ma foi ! Une douzaine de portraits bien brochés : seigneurs de la cour de Louis XIV, marquis et marquises Louis XV et Louis XVI... et, pour clore, à côté d'une petite marquise délicieuse, une bonne fermière en bonnet blanc.

S'arrêtant à ces deux derniers portraits, le meunier me dit :

— La mère et la fille.

Et il continua, répondant à mon regard plus qu'étonné :

— Celle-ci, la fermière, c'était ma mère... Oui, monsieur, je suis le petit-fils de la jolie marquise qui sourit là haut... Attendez ; je vais vous conter la chose en deux mots : tout le pays la connaît ; le premier venu d'ici pourrait vous l'apprendre ; je préfère que ce soit moi.

Voici. Comme vous devez vous en douter déjà par l'âge de ces portraits, l'histoire se passa sous la Terreur.

Le père, la mère et la sœur aînée de la petite marquise, dont le portrait est là, sous vos yeux, venaient d'être arrêtés... Hélas ! en ce temps-là, les choses allaient vite : ils furent, peu après, jugés et exécutés.

La marquise dont il s'agit, — ma grand'mère, monsieur, — ne dut son salut qu'à la fuite. Elle se réfugia, la pauvre orpheline, chez un de ses fermiers, dont elle connaissait le dévouement. Ce fermier était encore un jeune homme ; il avait une trentaine d'années. Sa ferme était voisine du château ; il avait vu naître et grandir la petite marquise et s'était pris d'un bel attachement pour elle... plus que de l'attachement, monsieur, il faut tout vous dire : il aimait la petite marquise, dans le secret de son cœur. Piteux, nous y viendrons plus tard.

Tout troublé devant le bonheur qui lui arrivait, — un bonheur bien périlleux, hélas ! — notre fermier reçut la malheureuse enfant et la cacha de son mieux. Mais un voisin — jacobin farouche — finit par pénétrer le mystère, et il courut dénoncer l'aristocrate et son receleur. Le résultat de cette dénonciation ne se fit pas longtemps attendre. Des forcenés firent le siège de l'humble habitation, et...

Ah ! monsieur, quel épouvantable moment ! — s'exclama le vieux conteur, en s'essuyant le front. — Qu'allait-il advenir ?... La porte va être enfoncée, et la jeune fille sera perdue... On la tuera sur place, peut-être... Inutile, n'est-ce pas, monsieur, de chercher à vous peindre l'affolement des deux infortunés !... Mais voilà que la porte cède ; la pièce est envahie. On se précipite sur les malheureux en poussant des cris... Et quels cris, Seigneur Dieu !... Il me semble les avoir entendus !...

— A mort, l'aristocrate !... A mort !...

L'instant est suprême !...

Une inspiration d'En Haut illumine soudain le front de la jeune marquise. Elle fait signe qu'elle veut parler...

— Citoyens !... — commence-t-elle au milieu des rumeurs...

Cette appellation, inusitée dans une telle bouche, arrête une minute les assaillants... Que va-t-elle donc dire ?

Elle profite vite du trouble qu'elle vient de provoquer...

— Citoyens !... reprend-elle, — que me voulez-vous ? D'où vient votre colère contre moi ? Je suis des vôtres ; je suis votre sœur !...

Interdits, les assaillants la croient prise de folie subite. Quelques-uns d'entre eux parlent de mystification.

La jeune fille devine ce qui se passe dans ces cerveaux surexcités...

— J'ai toute ma raison, — s'écrie-t-elle. — Je vous affirme ici que je ne suis plus une aristocrate ; je deviens une simple citoyenne...

Puis, montrant le fermier :

— Je vous présente mon futur mari !

Son inspiration l'avait bien servie ; la petite marquise venait de trouver le seul moyen de sauver sa tête : épouser un simple citoyen.

Un complet changement s'opère...

— Vive la citoyenne !... Vive le citoyen son époux !...

Le fermier, trop troublé pour prononcer une parole, fléchit les genoux devant la vaillante jeune fille... Mais celle-ci l'arrête, et lui tendant la main droite :

— C'est au pied de l'arbre de la liberté que nous devons être unis ! — s'écrie-t-elle.

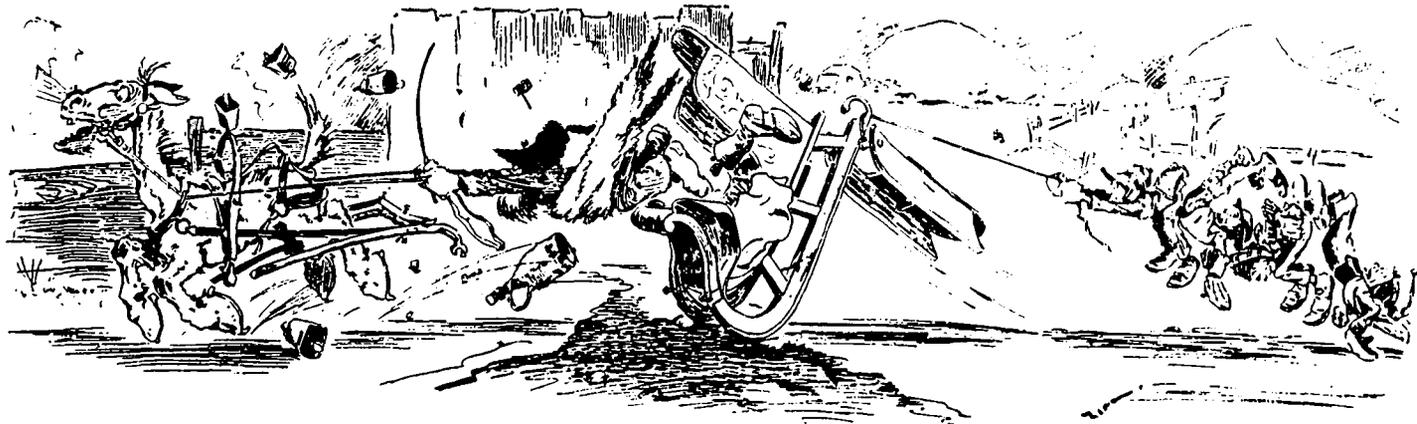
Puis, faisant face à tous :

— Citoyens, nous vous invitons à notre mariage !

A ces mots, d'unanimes applaudissements se font entendre ; les deux jeunes gens sont portés en triomphe...

— Le mariage eut lieu, monsieur, — poursuivit le vieux meunier. — Il

UNE VRAIE CATASTROPHE — (Fin)



II

... un espace dépourvu de neige, produit du dernier dégel, leur a bien fait voir qu'il n'y avait que l'épaisseur d'un cheveu entre le Capitole et la roche Tarpéenne. Une vraie catastrophe, quoi !

DÉVINETTE



—Ce beau monsieur, là-bas, c'est monsieur le maire.
—Où donc ?
—Tu ne le vois pas ?

eut lieu au pied de l'arbre de la Liberté, devant une foule enthousiaste acclamant les nouveaux époux.

Le soir venu, le jeune homme conduisit la marquise jusqu'à la porte de la chambre qu'il lui avait préparée, et, se disposant à se retirer :

—Merci du plus profond de mon âme, mademoiselle ! — lui dit-il, avec, dans les yeux, des larmes de reconnaissance attendrie. — Merci mille fois ! Votre sacrifice a été notre salut !... Mais il est de mon devoir de vous rendre maintenant votre liberté !...

—Ma liberté ?... Mon sacrifice ?... Mais je suis libre et je n'ai rien sacrifié !... Vous n'avez donc pas compris que je vous aime ?...

—... Et voilà comment, — acheva le conteur, — à l'encontre de la modiste devenue comtesse, une petite marquise devint fermière, grand-mère d'un brave meunier normand... L'amour a de ces fantaisies...

GEORGES DE GRÉHAN

SONNEZ AU MARCHI !

En sautant le mur pour rentrer au quartier, comme ils en étaient sortis, les trois cavaliers s'affaissèrent :

—Pincés ! firent-ils en chœur, en voyant la lueur d'un falot dont le marchi Billois venait de démasquer le foyer pour en diriger les rayons sur eux.

Piteusement, ils se relevèrent et vinrent se placer entre les quatre hommes rangés en carré, sabre au clair, sous la conduite du brigadier. Le marchi commanda sèchement :

—A la boîte ! par file à droite, arche !

Lorsque la lourde porte se fut refermée sur eux, Pichou, Cloutin et Michoir, surnommés les "trois mousquetaires" à cause de leur audace et de leur inséparabilité, firent le même geste, et leurs trois poings se rencontrèrent en un serment de vengeance. La boîte, ce n'était rien ; mais, au rapport, elle serait transformée en clou et huit jours de consigne,

c'est-à-dire l'obligation de récidiver, s'ils voulaient entretenir le feu sacré des bonnes et joyeuses sorties en contrebande.

Allongés sur le lit de camp, ils se livrèrent à des réflexions fort judicieuses, mais inutiles, la revision du Code militaire et celle de la Constitution ayant pareilles chances :

—Sacré marchi !

—Y s'a payé notre fiole.

—Encore, s'il donnerait le bon exemple ! Mais y se la cavale à son plaisir... en s'entendant avec le marchi de garde.

—Toujours la même histoire, dans le militaire comme dans le civil...

—Les légumes y z'ont raison.

—Et les carottiers y z'éco-pent.

GRACE AUX RAYONS X



Voici ce qu'un acétieux nonyme m'avait envoyé pour mon anniversaire. Grâce à mon appareil Roetgen, ça n'a pas pris du tout. Avis aux mauvais loustics

Leur bile épanchée, Pichou et Cloutin se tournèrent du côté de Michoir, car celui-ci venait de dire :

—Si nous serions de bons bougres, Billois y n'y couperait pas, et ses galons y passeraient.

—Déboucle ton porte-manteau.

—Va z'y de ton galop.

Michoir développa son plan. Lorsqu'il eut achevé, les deux autres lui firent observer :

—On jouerait gros jeu !

—C'est le conseil de guerre !

—Possible ; mais si on ne risque rien, on n'a rien, et c'est pas la peine de s'appeler les trois mousquetaires, alors.

Cet argument fut décisif : Pichou et Cloutin adoptèrent le plan, à la condition de tirer au sort le nom de son exécuteur le plus exposé.

* *

Billois, quoique sous-off', se comportait comme un simple cavalier. Ainsi, lorsqu'il était de semaine, si la fantaisie lui prenait de découcher, sans franchir le mur, grâce à la complicité du marchi de garde, il sortait du quartier après le contre et rentrait lorsque les chats désertaient les gouttières. Voilà sur quoi avaient tablé les trois mousquetaires.

Leur punition finie, ils emboîtèrent le pas à la discipline et reconquirent leurs droits à la permission de nuit. Ah ! si Billois avait su, comme il les aurait laissés tranquilles, un soir où il les pigea ! Mais à les voir si raisonnables, il ne pouvait se douter de rien. C'était une véritable conversion, puisqu'ils n'avaient pas bougé de la caserne, quoique susceptibles de permission. A vrai dire, Billois était de semaine, et la crainte de rentrer en retard devait les hanter.

Le marchi était flatté de les avoir matés, et il se promettait de raconter ça aux autres sous-off'. Pour le moins il méditait une sortie en fraude. Justement, ce soir-là, Pichou, Cloutin et Michoir devaient sortir aussi ; seulement, eux étaient en règle. Voilà pourquoi le marchi, au rebours de l'usage, en les voyant à l'angle d'une rue au moment où il filait du quartier en contrebande, les évita.

A petit pas et l'air naïf, les trois conjurés rentrèrent dans la cour, et l'un d'eux se détacha du groupe un moment, revint au bout de cinq minutes rejoindre ses camarades dans l'escalier, et ils firent bruyamment irruption dans la chambrée. Ils avaient déjà ôté leur dolman et s'apprêtaient à retirer leurs basanes, lorsque, s'approchant d'une fenêtre, Michoir s'exclama de façon à réveiller tout le monde :

—Sacrébleu ! Pichou, Cloutin ! Venez donc voir... on dirait comme s'il y aurait le feu aux écuries.

De lit en lit, on se héla, et, lorsque toute la chambrée fut sur pied, le doute était certitude. En hâte, on prévint le brigadier, et, comme il arrivait, tout le monde répétait le mot de Pichou.

—Faut prévenir le marchi.

Et celui de Cloutin :

—Faut sonner au marchi.

—Trompette ! sonnez au marchi, commanda le brigadier, heureux de décharger sa responsabilité sur le dos d'un supérieur.

Le trompette obéit.

Dans la seconde cour, on apercevait de plus en plus distinctement la lueur.

* *

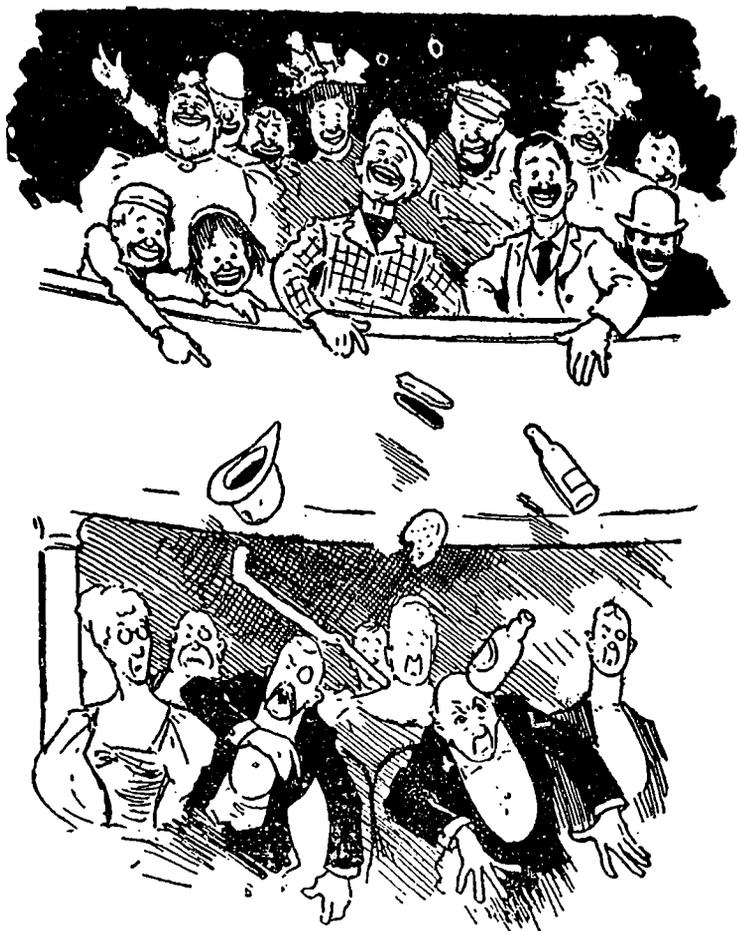
Le feu au quartier, c'est grave. Aussi, en un clin d'œil, prévenu à son tour, l'adjudant avait-il dépêché des estafettes à tous les chefs. Mais lorsque les officiers arrivèrent, finissant par où ils auraient dû commencer, les cavaliers, sous la direction des sous-off's, avec quelques seaux d'eau, avaient maîtrisé l'incendie, un vrai feu de paille, laquelle, amoncelée en

C'EST LES CHIENS QUI DISENT ÇA



Le père — Voyons, Pitouche, pourquoi cries-tu ainsi ?
Pitouche (hurlant). — J'veux d'la saucisse, moi !
Le père. — Mais non, il ne faut pas manger de chiens crevés.
Pitouche. — C'est les chiens qui disent ça. J'en veux, moi !

LES MEILLEURES PLACES



I
Je soutiens qu'elles sont en haut. Voyez quand le comique désopile la rate des auditeurs ; ils sont si joyeux qu'ils laissent tomber tout ce qu'ils tiennent.

un coin, ne pouvait le propager nulle part. Néanmoins, comme il fallait un rapport, le colonel demanda le mardi de semaine, et comme nul ne put donner de ses nouvelles, sabre au clair, quatre hommes et un brigadier furent postés à l'entrée du quartier, avec ordre de l'encadrer et de le conduire au clou dès son arrivée. Ce fut vers les quatre heures du matin.

Par une drôle de coïncidence ou un calcul machiavélique, Pichou, Cloutin et Michoir faisaient partie de cette garde d'honneur à laquelle Billois, tranquille comme Baptiste, vint se heurter. Et lorsque le brigadier eut commandé sèchement :

— Par file à droite... en avant... arche !

Michoir se pencha vers le mari et lui glissa doucement dans l'oreille.

— Hein ! chacun son tour ! Heureusement pour les gradés, c'est pas t'a la boîte, mais z'au clou tout droit, et les galons s'y accrochent.

OMER AVENTIÈRES

CELLE QUI RESTE

Jusqu'au 30 septembre, jeu des petits chevaux.

Bains de mer, froids et chauds.

Tous les soirs, soirée dansante. Mme Paul tiendra le piano.

Elle a inauguré le Casino, ouvert le premier bal, valsé la première contredanse ; elle clôturera la saison, présidera à la fermeture, bostonnera, découragée et lasse, mais le sourire aux lèvres, la dernière et suprême valse ; elle est celle qui reste.

« L'automne est si beau ; après les pluies d'août, c'est plaisir de ne pas rentrer étouffer dans Paris ; aussi nous prolongeons jusqu'à la fin octobre ! »

Celle qui reste connaît, et de longue date, hélas ! l'antienne et la musique, depuis bientôt dix ans, qu'à chaque fin de saison sa mère les sert à leurs connaissances de plage. Elle sait aussi, mieux que personne, hélas ! lire entre chaque note ! « Nous prolongeons jusqu'en octobre ! » traduction : « petit logement de pêcheurs dans une rue noire et puante de l'ancien port, location débattue, laissée à trois cents francs pour quatre mois entiers, fin juin à fin octobre, et dont, stricte et rapace, sa famille gênée ne perdra pas un jour ; la vie est de moitié moins chère dans ce trou de côte, les étrangers partis ; économie, ladrerie et regrattage. »

Dès le dernier baigneur embarqué et dûment reconduit dans son wagon, vite, adieu aux pauvres petites toilettes ridicules et voyantes dont ces trois mois d'été elle erra et vira, par sa mère affublée ; vite dans les malles, entre deux lits de camp, les jerseys de soie et coton rebrodés d'ancre et les bas de fil d'Ecosse bigarrés ; vite au fond des serviettes le complet de serge à col marin, la robe de satinette rouge à fleurs noires et la toilette en toile de Jouy, à dessins mauves sur fond écarlate, et si Louis XVI !... Gardons tout cela pour l'année prochaine, pour la nouvelle plage, où celle qui reste ira, lasse et désespérée, repêcher au mari.

La pêche au mari ! Voilà dix ans, hélas ! qu'on la promène et qu'on l'exhibe sur toute la côte normande, tous les étés avec un nouveau stock

d'extravagants costumes laborieusement confectionnés par elle, chapeaux anglais et dessous *Jesurum* ; trousseau de dix mille francs et des grandes espérances, l'héritage d'une tante pour le moins millionnaire, un peu lente à mourir ! et, depuis dix ans, celle qui reste, il y a cinq ans encore jolie d'une joliesse éoustillante et parisienne de grisette affiné aujourd'hui fanée, surmenée et sûrie, est déjà la demoiselle implacable et montée en graine, refuge unique des collégiens et des bacheliers encore un peu timides, celle qu'on ne désire plus, celle qu'on n'épouse pas, la valseuse enragée et presque automatique des sauteries enfantines et des mourantes soirées d'arrière saison.

Celle qui reste est sans dot. Le père, un brave homme enterré dans une quelconque administration, ignoré de ses chefs et annihilé par sa femme, a beau se vicier le sang dans des heures de veille supplémentaires, il n'arrondira pas le maigre apport d'Hermine. Hermine gardera sa chambre virginale aux blancs rideaux de mousseline, et ses pieds de vieille fille solitaire jauniront dans un lit aux draps froids.

Elle est celle qui reste !

Et cela en dépit des longues promenades entre papa et maman, les dimanches d'hiver, dans les Champs Élysées, au milieu des frôlées de badauds venus admirer là les cargaisons de vierges, et des autres familles exhibant là leurs filles, fourrées de chinchilla.

Elle est celle qui reste.

Oh ! ces soirées d'hiver, les longues heures d'attente aux stations d'omnibus, en toilette de bal, dans le froid et le noir, et le retour à pied par les places désertes, les pieds dans la boue et le front sous la pluie, faute de trois francs pour prendre un fiacre, et l'on est parfois sans bonne à la maison. Donc le ménage à faire le lendemain dès six heures... oh ! ces soirées d'hiver.

Mais c'est le monde, le monde où l'on rencontre de bons partis, des célibataires égrillards et mûrs avec biens au soleil, ou bien des vœufs dans les affaires, le monde et ses splendeurs et ses hasards rêvés, qui font loucher les mères !

Celle qui reste, certes, a eu des partis, mais ils étaient chauves, ventrus ou couperosés, et maintenant on la trouve à son tour... trop jaune, trop anguleuse... *trop salon des refusés*.

« Si tu crois, moi, que j'aimais ton père quand je l'ai épousé ! » Voilà pourtant de quelles réflexions cette fille a été bercée par sa mère.

Et à l'heure qu'il est, par cet automne moite et doux, aux ciels brumeux, aux mers de perle, dans ce casino lamentable et vidé à la terrasse encombrée de cabines, qu'on vient de monter là en prévision des bourrasques d'hiver, elle est dans son vieux waterproof jeté sur une robe de l'année dernière, elle est la demoiselle épave, elle est celle dont on ne veut plus, celle dont on dit (et le monde atroce et malveillant sait lire entre les lignes) : « Elle a de si beaux cheveux et elle aime tant sa mère ». Et pourtant celle qui reste a des sens, des nerfs, des chairs et peut être... un cœur... Pauvre fille, pauvre enfant !

JEAN LORRAIN.

LES MEILLEURES PLACES — (Fin)



II
Et quand, au 5e acte, l'héroïne meurt sur une musique lugubre, ils plourent de si bon cœur que l'orchestre en est inondé.

Ah, oui ! les meilleures places ce sont les moins chères, celles qui sont en haut !

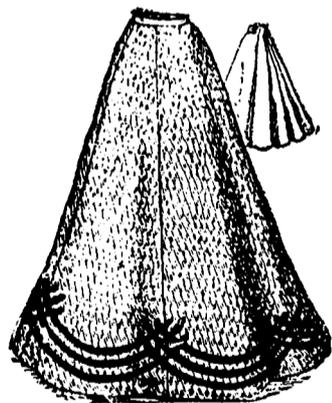
MODES PARISIENNES

VARIÉTÉS



ROBE EN DRAP HARICOT ROUGE. ASTRAKAN ET LOUTRE. — Jupe ronde unie. Cor-sage ajusté, croisé et boutonné par deux rangs de boutons. Col loutre et astrakan avec revers rentrant l'un dans l'autre, la garniture d'astrakan se continue devant et se répète autour de la basque. Manches garnies d'astrakan au bas, petit plastron et col en drap. Chapeau orné d'une draperie de velours et de plumes colonel fixées par une boucle de strass. Matériaux : 8 verges de drap.

Patron "Up to Date"



Jupes à cinq lés pour dames.

entre l'étoffe et la seconde doublure. Quantité d'étoffes de 44 pouces de largeur : 4 verges $\frac{1}{2}$; Grandeurs : 22, 24, 26, 28 et 30 pouces autour de la taille.

Mesure pour un buste de	22	26	30
" " " "	"	"	"
" " " "	"	"	"

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

AUX TEMPS PASTORAUX

Bouleau (philosophant).—Oui, aux temps pastoraux les animaux et les fruits de la terre remplaçaient l'argent.
Rouleau.—Vraiment ! Alors nos hommes politiques ne devaient pas en mettre beaucoup dans leurs poches.

Un milliard.

On entend parler de millions et de milliards par des gens qui ne se rendent aucun compte de l'importance de ces chiffres. Cela nous amène, dit la *Science française*, à poser la question suivante : *Combien y a-t-il de milliards de minutes écoulées depuis l'ère chrétienne ?*

Nous allons peut-être étonner quelques personnes en disant que le premier milliard de minutes écoulées depuis l'ère chrétienne ne sera atteint que le 15 avril 1902 à 10 h. 40 du matin.

LE TOUR DU MONDE EN DEUX MOIS

Ce n'est plus en 80 jours comme dans le roman de Jules Verne, mais bien en 59 jours qu'on pourra désormais faire le tour du monde, à condition, bien entendu, de ne pas perdre une minute en route. Voici comment on établit cet itinéraire :

Marseille à Yokohama (par le canal de Suez, Singapour, Saïgon, Hong-Kong)	33	jours
Yokohama à San Francisco	14	—
San Francisco à New York	4	—
New-York à Paris	7	—
Paris à Marseille	1	—

Total : 59 jours

Quand le Transsibérien sera achevé, ce sera en 34 jours qu'on pourra faire le tour du monde, et l'on peut dès maintenant prévoir l'époque où les trains fournissant une vitesse de 100 kilom. à l'heure et les bateaux à vapeur 50 à 60 kilom., on effectuera le gigantesque voyage en 23 jours !

Toujours les wagnériens.

Un journaliste, italien autant que wagnérolâtre, a pris la peine de démêler les parentés — combien compliquées ! — des divers personnages de Wagner. Il est des distractions plus hygiéniques.

"Remarquons d'abord, dit-il, que Sigmund et Sigglinde, enfants de Wotan, c'est-à-dire frère et sœur, s'épousent. Par ce fait, Wotan, leur père, devient le beau-père de l'un et de l'autre et Brunehilde, leur sœur, devient leur belle-sœur. Cette dernière, en épousant Siegfried, fils de son frère, devient non seulement la sœur, la belle-sœur, la nièce et la belle fille des deux conjoints, mais la nièce et la belle fille de son père de qui son propre mari est devenu le neveu. Siegfried ayant épousé la fille de Wotan devient le gendre de son grand-père. Le héros aggrave la situation en épousant Gutrune, car il devient ainsi son frère ; Gunther devient son beau-frère et celui-ci devient le beau frère de Brunehilde ; de plus, comme Siegfried devient l'époux de la Walkyrie, il se trouve être, par affinité, le beau frère de sa seconde femme Gutrune."

Ouf !... A quand l'arbre généalogique de la famille Wotan, pour faire pendant à celui des Rougon-Macquart, établi par Zola ?

SURTILITÉ



Lick.—Je suis à méditer sur une chose des plus singulières.
Flick.—Quoi donc ?
Lick.—C'est qu'en mettant un jonc au troisième doigt d'une femme, cela vous place sous son pouce !

Pilule Recouverte.

La bonne pilule doit être bien recouverte. La couche de sucre recouvrant la pilule a deux fins: elle garantit la pilule et lui permet de préserver ses propriétés médicinales et de plus, elle est agréable au palais. Il y a des pilules dont la couche de sucre est trop épaisse, cela les empêche de se dissoudre dans l'estomac et les pilules ainsi recouvertes passent dans le système aussi anodines qu'une boulette de pain. Il y a aussi d'autres pilules dont la couche de sucre est trop légère et permet à la pilule de se détériorer. Après avoir été exposées pendant un mois et plus, les Pilules d'Ayer à couche de sucre ont été reconnues aussi efficaces que si elles sortaient du laboratoire. C'est une bonne pilule parfaitement recouverte. Demandez à votre droguiste

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Pour plus amples informations concernant les Pilules d'Ayer, consultez le "Carebook" d'Ayer, 100 pages. Envoyé gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Un mendiant tend la main à l'arpagon fils.
Celui-ci fait mine de chercher dans sa poche, mais se ravisant:
—Non, décidément, dit-il, pour ce que je vous donnerais, ce n'est vraiment pas la peine!

PAS DE RIVAL

Comme remède de famille le *Baume Rhumal* n'a pas de rival.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUPEL, Administrateur.

Une Recette par Semaine

NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE

Une formule utile à bien des ménagères: celle d'une poudre pour nettoyer l'argenterie. Il faut acheter $\frac{3}{4}$ d'once de crème de tartre, y mélanger la même quantité de blanc de Paris et enfin $\frac{1}{2}$ d'once d'alun. On réduit le tout en poudre fine, et l'on enferme dans un flacon bien bouché. Quand on veut se servir de ce produit, on en délaye une certaine quantité dans un peu d'eau, et on l'étend, on frottant avec un linge fin, sur la pièce à nettoyer. Puis on lave à l'eau de savon et on sèche en plongeant dans la sciure de bois.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Les bons comptes font les bons amis.

x

En se trompant on apprend.

x

Chacun est maître en sa maison.

SANCHO PANÇA.

Un explorateur bien vêtu avait froid; à côté de lui, un sauvage, presque nu, supportait les rigueurs du temps sans paraître en souffrir autrement.

L'explorateur étonné, interrogea le nègre.

Le sauvage, saisissant le nez de son interlocuteur, lui dit:

—Quand tu as froid là, y mets-tu un vêtement?

—Non!

—Eh bien, moi, c'est mon nez partout!

**

—Vois-tu, Jérôme, il n'y a rien de bon pour la soif comme un verre de vin.

—Moi, j'aime mieux du saucisson à l'ail.

—Du saucisson à l'ail... meilleur pour la soif?

—Mais oui! puisque ça l'entretient.

LE MEILLEUR ET LE PLUS VENDABLE

Willimantic, Conn., 5 déc. 1896.

Roy & Boire Drug Co.

Messieurs: — Envoyez-moi une demi-grosse de *Menthol Cough Syrup*. J'en achèterai une douzaine de votre agent et je l'ai vendue en 10 jours. Je puis dire que c'est le meilleur sirop et l'article le plus vendable que j'ai jamais eu dans mon magasin.

A. A. Trudeau,

981 rue Main.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

IL A TROP LEVÉ LE COUDE



Madame Gibou. — Pauvre homme, il a l'air bien malade.

Mr Gibou. — Malade! Il a trop levé le coude, voilà tout.

Madame Gibou. — Ah bien, si tu lui donnes l'adresse du Dr Guilbault, 313 rue Amberst, ou de Mr J. H. Charles, 513 Ave. Laval. Ils pourraient peut-être faire quelque chose pour lui!

Mme ALB. GIGUERE, DE MONTREAL

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé. Son Médecin ne pouvait rien faire pour elle.

Les PILULES ROUGES du Dr CODERRE

Seules l'ont Guérie en très peu de temps

Un Conseil aux Femmes avant et après la naissance de leur Bébé

Elles sont nombreuses les familles qui déplorent la perte d'une jeune fille ou d'une mère à la fleur de l'âge. Très souvent elles meurent à la suite d'une négligence coupable, elle souffre de maladie particulières aux femmes et fait aucun effort pour se guérir avant que la maladie soit devenue incurable. Elles ont bien tort de ne pas se soigner, il leur est si facile de se guérir avec l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous avons prouvé si souvent que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent par les nombreux certificats des femmes guéries ici à Montréal, que les femmes n'ont plus besoin de douter des grandes vertus des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ce qu'elles ont fait pour des milliers de femmes, elles peuvent le faire encore aujourd'hui pour celles qui souffrent. Cela ne fait pas de différence depuis quand vous êtes malade



MME ALBERT GIGUERE

Nous agissons honnêtement, nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement et nous donnons son adresse complète pour son identification. Les femmes malades n'ont pas besoin de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans s'assurer si elles guérissent, elles peuvent voir ces femmes et leurs demander ce que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait pour elles.

N'oubliez pas non plus que nous vous invitons à consulter notre médecin spécialiste, écrivez-lui une description complète de votre maladie, ne lui cachez aucun symptôme, adressez vos lettres au "Département Médical, Boite 2306, Montréal, Can." Notre médecin seul ouvrira votre lettre et la tiendra confidentielle. Il étudiera avec beaucoup de soin votre maladie et dans sa réponse il vous dira

justement ce que vous avez de mieux à faire pour vous guérir.

Un grand nombre de femmes nous écrivent après avoir pris une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre qu'elles ne sont pas guéries, nous vous découragez pas, vous souffrez depuis longtemps, votre médecin n'a pu vous guérir, vous avez essayé un grand nombre de remèdes, tous sans résultat, ne vous attendez pas à être guérie par une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre, donnez un remède le temps d'agir, consultez notre médecin spécialiste, suivez bien ses avis et vous verrez vos maladies disparaître les unes après les autres, votre guérison sera complète.

Nous avons de cette manière guéri des milliers de femmes, nous pouvons vous guérir aussi, seulement donnez nous un l'opportunité.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont tous jours vendues en petites boîtes de bois rondes de 50 Pilules pour 50c. N'acceptez pas les Pilules que l'on vous offrira à la douzaine, ces pilules sont des imitations, ce ne sont pas celles qui vous guériront. Si votre pharmacien ne les a pas ou qu'il veuille vous en donner d'autres qui ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez nous 50c en estampilles ou \$2.50 par lettre, enregistrée ou mandat poste pour 6 boîtes, vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui vous guériront.

A l'adresse:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Departement medical,

Boite Postale 2306,

MONTREAL, Que.

Entendu ce propos terrible à l'heure de l'appétitif — qui excuse tout:

—Est elle assez moderne cette expression: "battre" son absinthe!...

—Allons donc! N'exerçes fouettait déjà "la mer!"

**

A la campagne. Un propriétaire cause avec son fermier.

—Votre mur se fend partout, Monsieur. Faudrait le faire réparer?

—Bah! voici la période électorale qui va s'ouvrir. On y collera tant d'affiches que ça le consolidera.

Pour manque de sommeil par cause de maux de tête, de migraine, prenez les *Pilules C. T. C.*, elles vous guériront. Elles sont en vente partout à 25 cts la boîte.

Dans la guerre avec les femmes, souvent le courage consista à fuir.

AD CHENNEVIÈRE.

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Une Magnifique Bague en Or, Montée avec un perbe Grenat, **GRATIS**



Rien à payer! Il suffit d'envoyer votre Nom et votre Adresse.

Ecrivez-les bien lisiblement, et nous vous enverrons vingt paquets de PARFUM DE VIOLETTE (délicieuse, odor, fraîcheur, insur-

passables). Ceci est pour que vous puissiez les vendre, parmi vos amis, à raison de 10 centins le paquet. Quand vous aurez vendu, vous nous remettez l'argent, et vous recevrez, de suite et gratuitement, pour votre peine, la bague ci-dessus décrite, en or contrôlé, montée avec un véritable grenat. Envoyez votre adresse immédiatement, mentionnez le nom du journal, vous recevrez de suite l'envoi. On ne demande pas d'argent, nous prenons tous les risques de cette affaire. La marchandise non vendue est retournable.

TISDALE SUPPLY CO.
Snowdon Chambers, Toronto, Ont.

Echo de la Sainte Barbe.

La compagnie de sapeurs-pompiers de X..., près de Tours, a célébré dimanche dernier la fête de Sainte-Barbe par un banquet. Au dessert, le capitaine, un brave qui ne craint ni le feu ni l'eau (excepté dans son verre), se lève et d'une voix aussi "émue" que la majorité de l'assistance, porte le toast suivant au premier magistrat de la cité :

"Mes chers camarades, la reconnaissance, qui honore la compagnie, nous fait un devoir de boire à M. le maire, dont la libéralité généreuse, comme nul n'en ignore, a mis cent mètres de boyaux neufs dans notre corps!.. (Tonnerred'applaudissements.)"

Dans un salon, un calamiteux bavard se cramponne au bras d'un monsieur, et, interminablement, l'astomme de banalités sentencieuses :

— Voyez-vous, poursuit-il, la vie est une partie de cartes... Si l'on n'a pas beaucoup d'atouts, il faut, au moins, se garder à carreau...

— Et écarter les importuns!... achève brusquement la victime à bout de patience, en saluant et en gagnant le large.

Calino fait des observations à la nourrice, qui se met à rire.

— Sachez, nounou, que nous vous avons prise pour nourrir Auguste et non pas nous rire au nez.

LA CONSOMPTION GUÉRIS

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité l'offre gratuitement à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester N. Y.

Aux bains.
Un nageur novice, venant d'avaloir plusieurs gorgées d'eau, crie au maître nageur :

— Dites donc ? il n'est pas bon votre bouillon !

Le maître nageur, considérant deux gros baigneurs en train de faire la planche :

— Il y a pourtant de la viande dedans !

Un paysan reçoit une lettre de son fils. Comme il ne sait pas lire, il va trouver l'instituteur du village et lui dit :

— Monsieur, voici une lettre d'Athanasie que vous allez me lire tout haut, mais en vous bouchant les oreilles, afin qu'il n'y ait que moi qui entende.

Dialogues du jour.

— Etrange tout de même, ce bon Cadet qui, si complaisamment, prête son nom aux réclames des distillateurs !

— Pourquoi étrange ? Il ne fait que suivre l'exemple que donnèrent, longtemps avant lui, des comédiens célèbres : Tenez, Lékain, par exemple...

— Lékain ?

— Eh ! oui, n'a-t-il pas baptisé Lékainquina !

Retour de villégiature. Extrait du carnet d'un touriste :

"J'ai remarqué que le bilan d'une excursion à âne peut s'établir ainsi :

"Le prix est débattu ; le baudet est battu ; le cavalier est courbattu."

Une femme, dont le mari s'est noyé accidentellement, fondait en larmes :

— Voyons, lui dit une amie, il faut pourtant se faire une raison.

— Me faire une raison ! répond la veuve entre deux sanglots. Vous en parlez à votre aise, vous ? Mais, si on ne retrouve pas le corps, comment pourrai-je me remarier ?

Un groupe s'est formé autour d'une petite fille de deux à trois ans, égarée, qui pleure silencieusement.

En vain demande-t-on à l'enfant son adresse et son nom. Elle ne répond à personne, mais M. Prudhomme, qui s'est approché du groupe, essaye d'être plus persuasif.

— Voyons, mon enfant, comment vous appelez-vous ?... Rappelez-vous... Il n'y a pourtant pas longtemps qu'on vous a baptisée !

DES MILLIERS DE MÉDECINS

L'usage du *Menthol Soothing Syrup* pour les enfants dans les cas de dentition difficile, diarrhée, dysenterie, vents, coliques, toux ou rhumes et manque de sommeil. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Dans un village, un médecin se brouille avec Lardachoux, son ami, qui trouve que les médecins sont des ânes.

Lardachoux tombe malade, le médecin lui refuse sa visite tant qu'il n'aura pas changé d'avis.

Quelques jours plus tard, le brave paysan à peu près guéri est assis devant sa porte. Le médecin passe, il l'appelle :

— Tu peux venir, j'ai changé d'opinion, je disais que les médecins étaient des ânes, ce sont les malades qui sont des ânes.

— Parbleu !

— ... Parce que s'ils n'étaient pas des ânes, ils n'enverraient pas chercher le médecin.

Entre acteurs :

— Quand je suis en scène, j'oublie tout. Rien n'existe plus pour moi, excepté mon rôle. Le public disparaît.

L'ami :

— Quant à ça, ça ne me surprend pas !

Chez le notaire du canton.

Le tabellion à un vieux paysan :

— Vous ne savez ni lire ni écrire ?

Le bonhomme, un peu honteux :

— Non, m'sieu l'notaire... J'ons même jamais su !

LES PROPRIÉTÉS DU MENTHOL

Le Menthol est bien efficace dans tous les maux de poumons et des bronches et toujours prescrit par les plus éminents médecins ; la seule préparation qui le contient est le *Menthol Cough Syrup*.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?



Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.

Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :

Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de chasse, boîte gravée par Dueber, fort plaquée en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.

Nous vous l'enverrons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement telle que représentée, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'agent et \$6.50. — **TOUT CELA EST DE BONNE FOI**

Or alors nous vous proposons : Une montre magnifiquement gravée, boîtier de chasse, mouvement de première classe, en n'importe quelle grandeur, très fortement plaquée à 14 k. La même qu'une montre en or de \$40 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyée à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient pour paier les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.



ROYAL MANUFACTURING CO.,
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

Un fumiste :
— Monsieur ! C'est bien ici la maison des Cent mille Chemises ?
— Oui, Monsieur.
— Voulez-vous me les essayer, je vous prie.

PAS NÉCESSAIRE

Nulllement nécessaire de courir loin pour avoir le merveilleux *Baume Rhumal*, on le trouve dans toutes les pharmacies et épiceries à 25c la bouteille. 21

Sauvez de l'Argent

lorsque vous en avez l'opportunité et vous serez riche avant peu
Notre grand balayage est une chance unique pour vous d'épargner de l'argent dans un achat de Meubles

Sauvez du Temps

en venant d'abord ici. Si ce que nous vous vendons n'est pas tel que décrit ; Si, sous tous rapports, nos prix ne sont pas plus bas que partout ailleurs, votre argent vous sera intégralement remis. . .

F. LAPOINTE,

La Maison Reconnue pour Vendre le Meilleur Marché

... 1551 RUE STE-CATHERINE ...

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

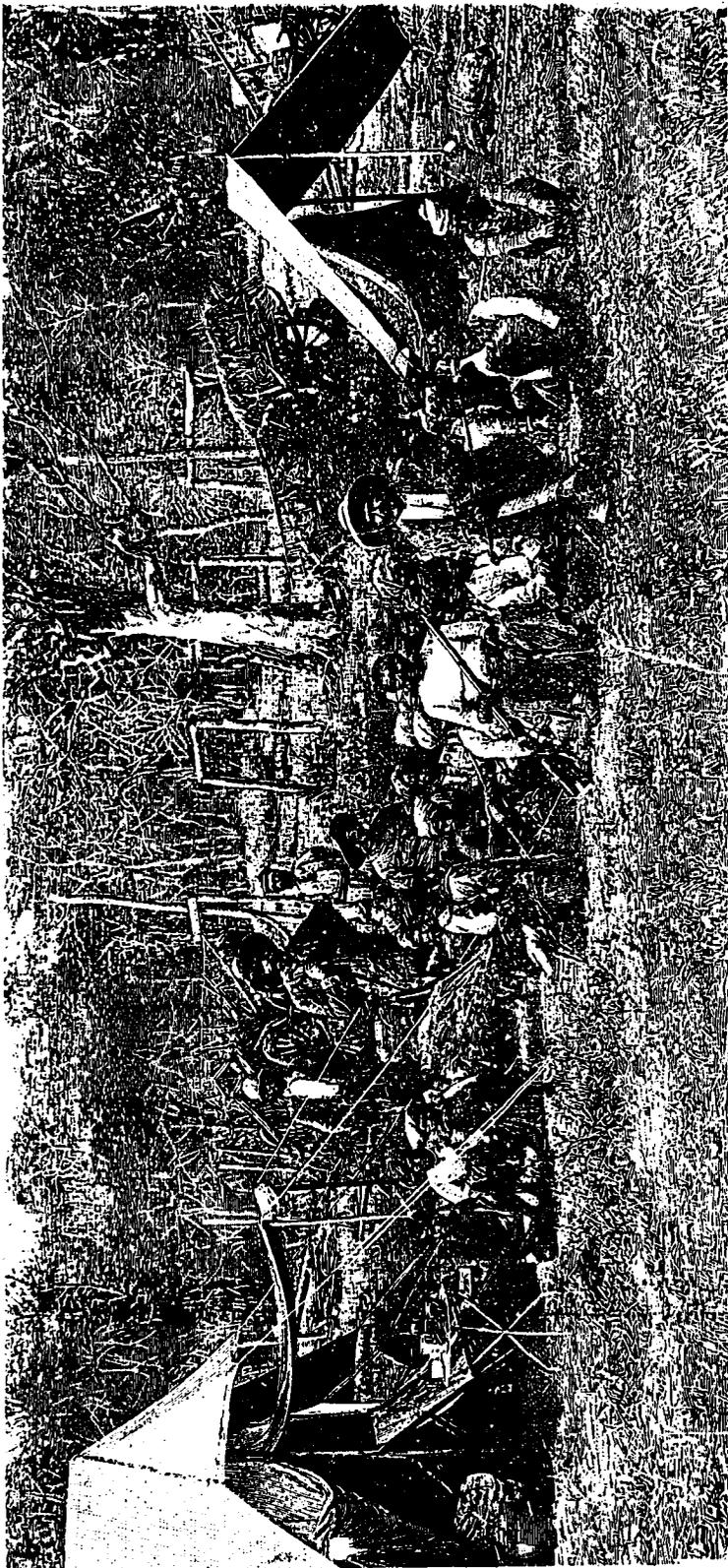
Adresse.....

CI-INC' US, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 114

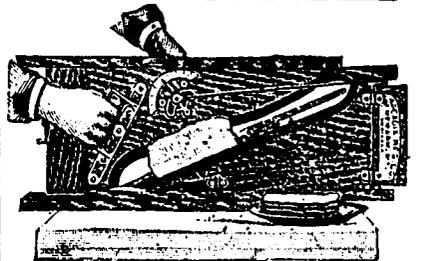


AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Dr BERNIER
DENTISTE
NO. 60 RUE SAINT-DENIS

A l'École de médecine :
L'examinateur. — Dites-nous, à présent, quel est le moyen le plus énergique pour rétablir la circulation ?...
L'élève — C'est d'appeler les gardiens de la paix.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quineauillier
8 Rue St-Laurent.

—Tu devrais avoir honte, ma fille, de perdre tant de temps à te friser. Si le bon Dieu t'avait voulu ainsi, il t'aurait frisée lui-même.

—C'est ce qu'il a fait, papa, tant que j'ai été petite, mais il me trouve assez grande maintenant pour que je fasse la besogne moi-même.

On signe un contrat.
C'est le tour d'un vieux bonhomme voûté, cassé, qui signe d'une main tremblotante.

Quand il a fini, le notaire regarde, puis il se lève, salue, et de son air le plus aimable :

—Ah ! monsieur est un des oncles qui figurent parmi nos espérances.

EN VOYAGE

En voyage comme à la maison ayez donc toujours une bouteille de *Baume Rhumal* sous la main.

Nouvelle édition du . . .

|| JEU DE POKER ||

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL

Arrivée en garo, aux bagages :
—Nous les avons mis nous-mêmes dans le fourgon, nos cinq bicyclettes ?
—Un employé. Je me le rappelle bien... Je vous les ai vu mettre dans un fourgon qui... ne partait pas !

On parle de Napoléon Ier.
—C'était un homme prodigieux... il savait tout... sauf la musique, ajoute le farceur.

—Mais si ! proteste Calino, mais si, il savait aussi la musique ; à prouvo son fameux *Dvo des Pyramides*.

Le professeur explique les premières notions du style :

—Voyez-vous, la rencontre de deux a est toujours désagréable à l'oreille ; il faut donc l'éviter avec soin.

Ainsi ne dites jamais : *Je vais à Amiens*. Dites plutôt : *Je vais à Perpignan*.

UNE MERE

Fait son devoir en donnant à son enfant, dans les cas de dentition difficile, une dose de *Menthol Soothing Syrup*, car elle le voit prendre du mieux à l'instant. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout 25c la bouteille.

Ont trouvé la solution : Mmes E Chalifoux, M Lord, P Perrault, A Roy, Mmes A Aubertin, R H, A Lejage, I Sarault, A Bisailon, N A Boyer, J Demers, A M F Deslauriers, O Dumouchel, J Fortin, A Gélinas, A L'Euyer, O Paquet, A Perron, J Picard, L Pottevin, P O Richard, A O Tourangeau, H Turcot, Hs (Montréal), Melle V Trudeau (Ahuntsic, Q), F Delisle (Ancienne Lorette, Q), Melle C Bernier (Arthabaskaville, Q), M Picard (Bianville, Lévis, Q), Melle B Blais (Dauville, Q), Mme A Contant (Eastman, Q), H Deslauriers (Hull, Q), J M Antipul (Herville, Q), Mmes A Lavigne, D Nadeau, B Lavigne, Le Petit O P (Lachute, Q), H Paquette, M Tessier (Lachute Mills, Q), A Bouchard (Lévis, Q), Melle B Paquette (Ottawa, Ont), A Roy (Pointe au Pic, Q), Mlle M Bilodeau, W Deschamps, F Robitaille (Québec, Q), Mesdemoiselles F Laperle, E Paquin (Borel, Q), A L LaRose (Stanford, Q), Melle J Roy, W Droust (Ste Cécile, Q), J E DeCelles (St Henri, Q), Mmes A Chenette, E Grégoire (St Hyacinthe, Q), Mme P Béland (St Malo, Q), Melle H Boutin (St Oilon, Q), Melle E Légaré, Daontahindra (St Roch de Québec), R Drolet (St Sauveur de Québec), Melle M T Edier (Ste Scholastique, Q), Melle A Chapleau (Terrebonne, Q), Melle B Lacroix (Trois-Rivières, Q), S Poirier (Valleyfield, Q), Un anonyme 552,514, J N Béclair, J Lamothe, J Rivest (Montréal), L Bessette (Barnham, Q), Melle C Boryson (Lac Mégantic, Q), Le Monast (St Hilaire, Q), J Boucher (St Hyacinthe, Q), Mmes A Grondin, K Thibault, A H Duhaime, H Dumas, E Métyard, G Mathieu (Augusta, Me), G Beaudet, A Routhier (Berlin, N H), P Couture, J O Duval, C Guinard (Berlin Falls, N H), J Lévesque, P Parenteau (Bridleford, Me), N Bousquet (Brunswick, Me), O Corbett (Cambridge, Mass), B Deliria (Cambridgeport, Mass), Mlle P Sauvageau, B Foirier, G Gamelin (Central Falls, R I), A Paradis (Centerville, R I), T Dionne (Chicopee, Mass), Mme D Bou-

dreau (Cohoes, N Y), Mme C Lefebvre, Eppine, N H), Mme J B Corriveau, Mmes A Bélanger, A Gagnier, L Caron, A Dubé, A Paquette, J D Thibault (Fall River, Mass), G A Lacroix (Gonic, N H), A Couture (Haverhill, Mass), J Goulet, G Lajoie (Holyoke, Mass), J C Légaré (Lawrence, Mass), Mme A Carrier, Melle G Carrier, M St-Hilaire, G Bernier (Lowiston, Me), Mmes J S Aubin, J N Denis, O St-Hilaire, Mmes R A Le Bourdais, E Jussier, L St-Hilaire, M Turcotte, A Côté, A J Dionne, M LaFontaine, J Lysee, A Rivard (Lowell, Mass), G Paquin (Lynn, Mass), Mmes E Bellemore, Jacques, Mmes J Marin, J Turcotte, N Boivert, R Boucher, J Gaudin (Manchester, N H), Mme A Monroisette, H Fossier (Nashua, N H), A Crochetier, J B Paquette (New Bedford, Mass), Mme A L Raboin, Melle C Bonnecaze, Melle S Puyau, J Derbes, G et P Sarraz, A W White (Nouvelle-Orléans, La), Mme C Thibaulteau (Salem, Mass), A M Deschênes (Sanford, Me), Melle A Jean (Somersworth, N H), Melle M Leclere, L Dion (Woonsocket, R I), J Desnoyers (Waitstillfield, Vt), Melle F Pariseau (Milton East, Q), A Larivée (Ste Cécile, Q), A J Church (St Hilaire, Q), Melle J N Grenier (St Hyacinthe, Q), Mme Le-tellier (Rivière du Loup Station, Q).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de A L'Euyer, 37 Frontenac; A Perron, 253 Lafontaine, Montréal, Q; H Deslauriers, 22 Guy, Hull, P Q; Mlle M Bilodeau, 6 St Annable, Québec; A W White, 1302 Miro, Nouvelle-Orléans, La.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois du journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du Samedi.

La Société des Ecoles Gratuites des Enfants Pauvres, (Limitée)

146 RUE SAINT-LAURENT

LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES fait des distributions de peintures et d'objets d'art et cela tous les jours.

Le prix des billets est de 2 cts à \$1.00

A partir du 31 Janvier courant, la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES ouvrira, suivant son programme, des

CLASSES DU SOIR

en faveur des jeunes gens, travailleurs ou apprentis, dont les occupations le jour ne laissent libre que la soirée.

Les inscriptions sont reçues, dès ce jour, aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES.

146 RUE SAINT-LAURENT, - MONTREAL



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité ou par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Entre papas :
— Et ton fils, qu'en fais-tu ?
— Il termine son apprentissage chez un horloger. Son patron est très content de lui, il me disait hier : " Il est tellement appliqué que tant qu'il fait un mouvement il ne bouge pas."

Enmitouillé de fourrures, un monsieur très frileux passe rue des Haies. Un distributeur de prospectus lui tend un imprimé.
Alors, le Monsieur, très poli, sans sortir de ses poches ses mains confortablement gantées :
— Mon ami, je vous remercie. Ayez l'obligeance de jeter... vous même... ce papier sur le trottoir.

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
est l'écurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

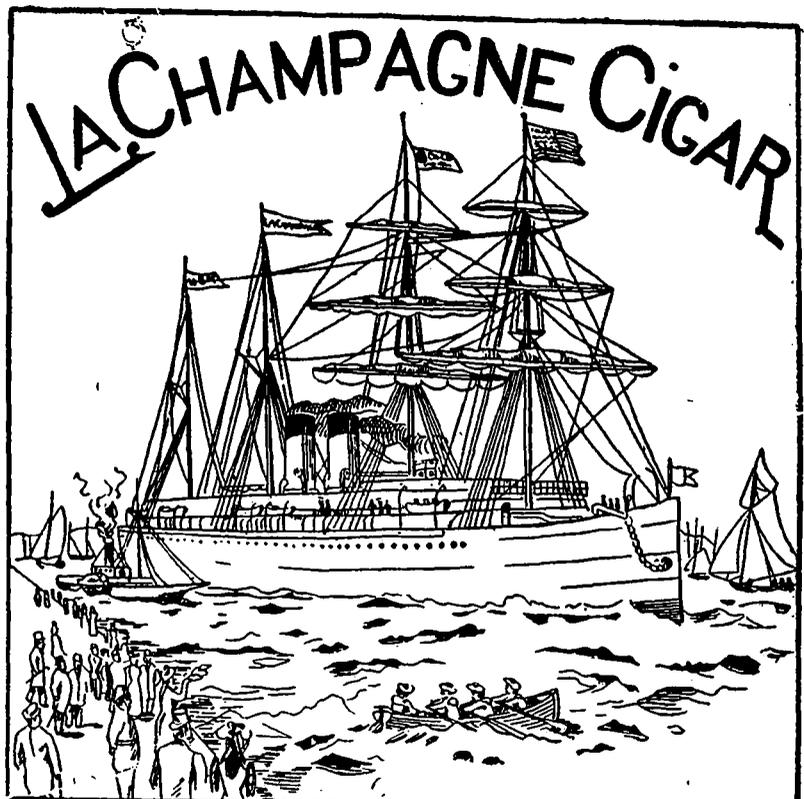
PILULES POUR **GUERISON CERTAINE**
DE **Noix Longues** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

BAINS DE TOUTES SORTES BAINS
Bains de Natation
Bains Privés
25 cts
LAURENTIENS
OUVERTS JOUR ET NUIT
BAINS RUSSES ET TURCS .
Durant le Jour, 75c.
Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c.
BAINS Angle des rues **BAINS**
Craig et Beaudry

A la salle à manger :
— Papa, pourquoi donc que la mer Rouge s'appelle la mer Rouge ?
Le père impatienté :
— A cause de la couleur des homards qu'on y pêche.

Quel est le comble du scrupule d'un journaliste ?
— C'est de ne pas vouloir être enterré dans une fosse nouvelle.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Orling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

ETABLIS EN 1888.
T. A. CARDINAL
Poseur d'Appareils à Gaz,
... A Eau Chaude et à Vapeur
. PLOMBIER .
Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.
No 1 RUE LABELLE
Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL
SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

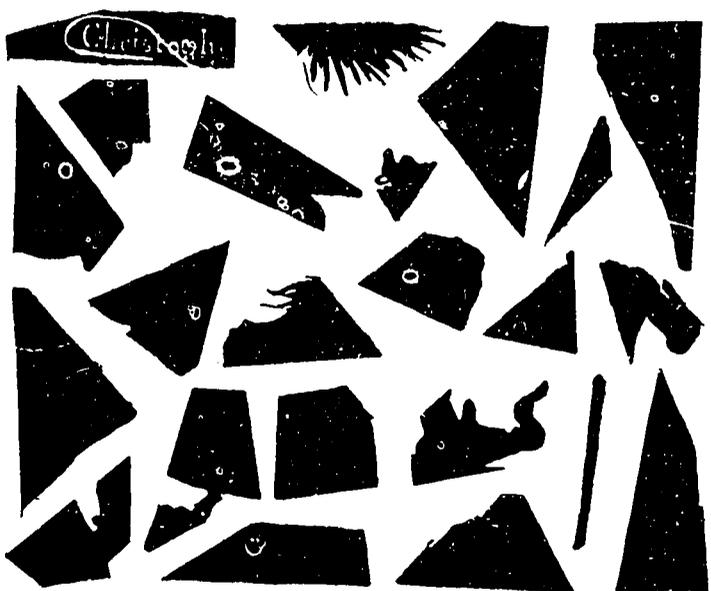
La conversation roule sur la magistrature, sur les erreurs judiciaires, sur le mouvement de la criminalité.
— Elle diminue la criminalité, observe doctement l'un des interlocuteurs. Voyez plutôt les statistiques officielles.
— Pure illusion, de répliquer un autre. Il y a toujours autant de scélérats ; seulement on les laisse tranquilles. Dame, on ne saurait coufrer tout le monde, n'est ce pas ? Et on s'en tient aux innocents.

Un couple de septuagénaires vient de célébrer ses noces d'or.
Après la cérémonie, et alors que se sont retirés enfants, parents et amis, le mari et la femme, brisés par tant d'émotions, se laissent choir chacun dans un fauteuil et s'écrient ensemble, d'une voix chevrotante :
— Enfin seuls !...
**
Chamoiseau, qui sera candidat aux prochaines élections, à un de ses amis :
— Moi, je suis un républicain de l'avant-veille, ma femme est une républicaine fervente, mes enfants seront un jour de solides républicains.
— Et votre belle-mère ?
— Oh ! ma belle-mère, c'est une vieille barbe de 48 !

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain
... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES !
DIX Cents

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 116



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : LE MAGIEN FIN DE SIECLE.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à " Sphinx " journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 9 février, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.